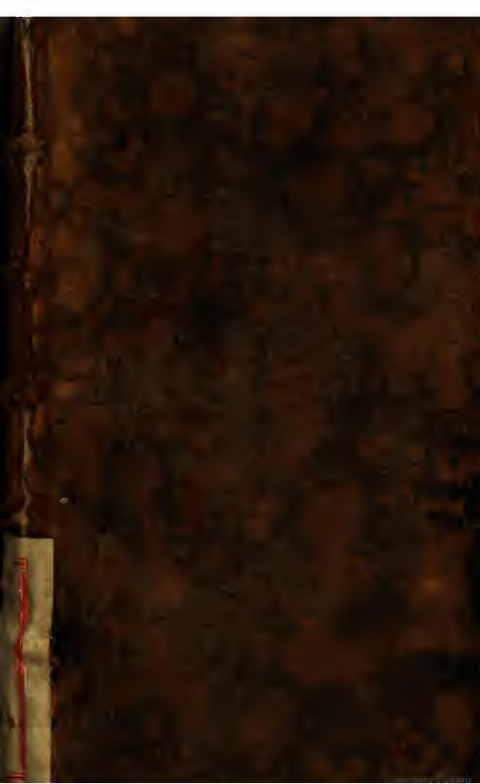




BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III

LIV

B

20

NAPOLI















HISTOIRE

DE

LOUIS XII.

Par Monsieur VARILLAS.

TOME III.



A PARIS,

Chez CLAUDE BARBIN, au Palais
sur le second Perron de la sainte
Chapelle.

M. DC. LXXXVIII.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.





ARGUMENT

D U

QUATRIE'ME LIVRE.

LE Marquis de Saluces ne rassemble pas son armée ; & Consalve en estant averti , forme par le conseil de l'Alviane le dessein de surprendre en mesme-tems les François deçà & delà le Garillan. Il manque de brûler leur pont , mais il traverse la riviere auprès d'eux sans estre découvert ; & les attaque avec son avant-garde & son corps de bataille , pendant que son arriere-garde se saisissoit de leur pont. Saluces veut d'abord luy opposer d'Alegre avec quatre cens lances , qui s'exposent generousement pour le salut de leurs compagnons , mais il change de dessein. Il se défend quelque tems à la Mola , & permet ensuite aux siens de fuir. Il porte la consternation dans Gayette , & la rend le mesme jour qu'il y entre par

ARGUMENT.

une composition que les Espagnols n'observent pas. Le Duc de Valentinois est réduit à restituer la Romagne pour recouvrer sa liberté , & se jette entre les bras de Consalve ; qui l'amuse jusqu'à ce qu'il ait reçu d'Espagne le pouvoir de l'arrêter , & l'y envoie prisonnier. L'armée de Consalve se revolte faute d'être payée ; & les Rois Catholiques n'ayant point d'argent obtiennent de la France une trêve d'un an , dans laquelle ils font glisser un article qui trompe le Cardinal d'Amboise , & donne lieu à Consalve de prendre les cinq places qui restoient aux François dans le Royaume de Naples. Ce Cardinal traite avec l'Empereur & avec l'Archiduc , & ces deux Princes se font acheter à proportion du besoin que la France avoit d'eux. Ils proposent des conditions très-rudes , & cependant on leur accorde tout ce qu'ils demandent. Mais la mort de la Reine Isabelle met la division entre le Roy Ferdinand & l'Archiduc son gendre. Ferdinand songe à se remarier ; & pour avoir de l'appuy contre l'Archiduc , il recherche Germaine de Foix fille de la sœur de Loüis. Elle luy

A R G U M E N T.

est accordée à condition que le Royaume de Naples appartiendra aux enfans qui naîtront de ce mariage ; & que s'il n'y en a point , cette Couronne retournera aux François. Consalve pense à se saisir de sa conquête , & s'entend avec le Pape. Ferdinand s'en desie. Il offre à Consalve la Grande Maîtrise de S. Jacques pour le faire revenir en Espagne , & Consalve la refuse. Manuel pour son coup d'essay trompe Ferdinand. Il luy persuade de faire venir en Castille sa fille & son gendre , & d'envoyer sa flotte pour les escorter. Mais la tempête jette l'Archiduc dans l'Angleterre , d'où il ne sort qu'après avoir livré à Henry Sept le malheureux Comte de Suffolk. Il va en Espagne & réduit le Roy Catholique à luy ceder la Castille. Il s'accommode pourtant avec luy ; & l'ombrage que la France en reçoit , l'oblige à presser Loüis de donner sa fille aînée au Comte d'Angoulême. L'Empereur en veut tirer raison , mais il est arrêté d'abord par la guerre de Hongrie ; & depuis par la mort de son fils , qui luy donne lieu de penser au gouvernement des Pays-Bas. La mort de ce

ARGUMENT.

jeune Prince fait perdre courage à Con-
salve , qui quitte le Royaume qu'il avoit
conquis , & va se mettre à Genes entre
les mains du Roy Catholique. Les Ge-
nois se revoltent contre la France , &
Ravestein leur Gouverneur & Roche-
bertin son Lieutenant travaillent en
vain à les en détourner. Fiesque pour
la Noblesse & Instiniani pour le Pen-
ple embarassent de sorte le Conseil de
Louis qu'il ne sçait à quoy se resoudre,
& prend enfin le plus mauvais parti.
Six mille homme auroient suffi pour ra-
mener à l'obeissance les Genois , & l'on
en leve soixante mille. Le Pape en con-
çoit de l'ombrage , & ne le communique
à l'Empereur : mais la promptitude
des François previent l'un & l'autre.
Une partie de leur avant-garde con-
traint Genes de se rendre à discretion.
Le Roy y entre en posture de triom-
phant : mais il laisse aux vaincus la
meilleure partie de leurs privileges , &
ne reconcilie pas la noblesse avec le Pen-
ple. L'Empereur & le Roy Catholique
pretendent à la tutelle de l'Archiduc
Charles , mais le dernier des deux sup-
plante le premier. Les Flamans deman-

ARGUMENT.

dent à Loüis un Gouverneur pour les Pais-Bas , & Sa Majesté leur donne Chievres. Les deux factions de la Noblesse de Naples sont également maltraitées , & la France n'écoute pas leurs plaintes. Loüis & Ferdinand se voyent à Savonne ; & le Cardinal d'Amboise est trompé par les Espagnols , qui luy promettent de le faire élire Pape après Iules. Admirable generosité de Loüis , qui laisse partir Ferdinand , quoy qu'il pût l'arrêter. On refute ce que les Historiens d'Espagne avancent pour la diminuer ; & l'Empereur fâché de ce que la France luy avoit preferé Chievres pour l'éducation de son petit fils , se met en campagne contre les Venitiens , & fait traverser les Alpes à quarante mille Alemans malgré l'hiver : mais il est saisi d'une terreur panique à quatre lieues de Vicence. Il s'enfuit. Ses Soldats abandonnez sont défaits , & les Venitiens prennent sur luy ce qui leur manquoit de l'Istrie & du Frioul. Il conclut une treve avec eux , & leur fait abandonner l'alliance des François. Louys les en punit en entrant dans la ligne de Cambray. On refute le Cardi-

ARGUMENT.

nal Bombe de ce qu'il dit à l'avantage de sa Republique. Les Florentins sont pressés de se déclarer, & ils s'en excusent par une merveilleuse presence d'esprit. Le Pape veut bien la ruine des Venitiens, mais il ne peut souffrir que les François & les Alemans en profitent. Il nomme de hauteur à l'Evêché de Vicenze : mais il se rabaisse à proportion que l'on rencherit sur sa fierté. Le Roy d'Espagne s'excuse sur sa pauvreté d'entrer dans la ligue.





HISTOIRE DE LOÜIS XII.

LIVRE QUATRIÈME.

Où l'on voit la perte que firent les François du Royaume de Naples : la guerre de Genes ; & ce qui est arrivé de plus remarquable dans la Monarchie Françoisse depuis la fin de l'année 1503. jusqu'au mois de Novembre 1508.



ONSALVE ne pensa pas d'abord à profiter de l'élargissement des quartiers ennemis, & se contenta de suivre le conseil de Fabrice Colonne qui luy proposoit de brûler le pont

1503.

1503. que les François avoient construit sur le Gaillan malgré les Espagnols. Cette entreprise estoit hardie , mais Consalve en pouvoit tirer deux grands avantages. L'un de couper la gorge à la garnison laissée dans le Fort delà le fleuve. L'autre que le Marquis de Saluces n'étant plus en état de faire une action de vigueur semblable à celle dont il avoit signalé le commencement de son Generalat , ne travailleroit plus à dresser un autre pont jusqu'à ce qu'il eût reçu du renfort ; & qu'ainsi l'hyver s'écoulant , les François ne seroient pas plus avancez au Printems qu'ils l'avoient été vers le milieu de l'Automne. On prepara donc une espee de brulot : On le remplit des matieres les plus combustibles ; & on le fit suivre par des chaloupes où devoient se jetter ceux qui l'auroient conduit , après y avoir mis le feu. Les Experts demeurèrent d'accord que ce projet auroit réussi , si on l'eût executé avec autant d'adresse qu'on l'avoit formé : mais celui à qui Consalve en donna le soin, ne prit pas d'assez justes mesures pour

réussir. Il mit trop tôt le feu au brulot , & le laissa voguer ensuite selon le cours de l'eau ; sur la présupposition qu'il iroit de luy-même, s'attacher au pont , & le consumer. Cependant le brulot étoit à demi embrazé avant qu'il arrivât au pont ; & les François l'appercevant à la faveur du feu , ce qu'ils n'eussent pas fait autrement , parce que la nuit étoit tres-obscure , acheverent aisément de le couler bas à coups de canon.

Les deux armées après cela demeurèrent paisibles près de cinquante jours ; soit qu'elles fussent assez occupées à se garentir de la rigueur du tems , ou qu'elles attendissent le secours dont elles avoient également besoin. Celuy de France arriva trop tard , & Consalve en receut à propos un plus considerable qu'il ne pensoit. On a veu que l'armée Espagnole que le Roy Ferdinand avoit conduite à Perpignan , étoit devenuë inutile par la treve de cinq mois entre les deux Couronnes. La plûpart des Officiers & des Soldats dont elle étoit composée retournerent dans leurs Mai-

1503. sons : mais ceux qui aimoient la guerre, ou pretendoient s'enrichir en portant les armes dans l'Italie, s'embarquerent sur les vaisseaux que l'on tenoit prêts à Barcelone, & furent transportez au Royaume de Naples. L'Empereur Maximilien estoit persuadé que si les François recouvroient ce Royaume, l'Empire acheveroit de perdre ce qui luy restoit de Souveraineté dans l'Italie. Il en avoit convaincu les Princes d'Alemagne à la Diette de Nuremberg, en leur representant que Louis ne se mettoit point en peine de solliciter son investiture pour le Duché de Milan ; & qu'il dispoisoit à son gré des Republicques de Toscane, en y mettant des garnisons, & faisant élire des Magistrats sans le consentement & même sans la participation de Sa Majesté Imperiale. Les Alemans avoient cru Maximilien avec d'autant plus de facilité, que personne ne se presentoit pour les desabuser, la France ne s'étant pas encore avisée d'envoyer aux Diettes pour empêcher qu'il ne s'y passât rien à son préjudice, & ils avoient fourni des troupes.

pour conserver leur droir. Maximilien les avoit fait embarquer au Port de Trieste, & les Venitiens pouvoient aisément s'opposer à leur passage. Il se devoit faire sur leur Golphe, dont ils estoient alors maîtres absolus. Ils étoient engagez par les trois derniers traitez conclus avec Louis, à ne pas souffrir que les ennemis de Sa Majesté Tres-Chrestienne jouissent en quelque maniere que ce fût de la commodité du Golphe; mais ils avoient changé de sentiment, lors qu'ils avoient veu les François malheureux. Le Provediteur Foscarini qui veilloit avec une flotte considerable à la seurreté du Golphe, s'étoit caché pour ne pas voir passer les Allemans; & ils arriverent au Port de Naples, sans avoir rencontré d'autres obstacles que ceux de la saison.

Enfin les Ursins & Baglion avoient ramassé une juste armée du débris de la Françoisse, & de celle du Duc de Valentinois. Ils avoient pris leur temps pour l'emmener à Saint Germain, pendant que la Cavalerie du Marquis de Saluces s'abstenoit d'observer les

1503,
Dans le
Volume
des Trai-
tez entre
la Fran-
ce & Ve-
nise.

.1503. frontieres de l'Etat Ecclesiastique ; &
— s'étoient avancez jusqu'à la ceinture ,
quoy qu'on ne leur eût pas payé les
cinquante mille écus qu'ils devoient
toucher des Espagnols en entrant dans
le Royaume de Naples.

Consalve se trouva par les trois ren-
forts dont on vient de parler , dans
le mesme estat qu'avoit été le Mar-
quis de Mantouë deux mois aupara-
vant ; & les François furent aussi foi-
bles , que les Espagnols l'avoient alors
été. Il ne perdit pas une occasion si
favorable ; & dans le premier conseil
de guerre qu'il tint , il proposa d'at-
taquer le Fort qui défendoit le pont
des ennemis. Andrada Villalva &
quelques autres Officiers furent de
mesme avis. Mais l'Alviane les fit ap-
percevoir que ce dessein n'étoit pas
proportionné à la grandeur de l'ar-
mée Espagnole ; & que d'ailleurs en
l'executant on se reduiroit à l'impos-
sibilité de rien faire au delà , puis
que l'on mettroit l'alarme dans le
principal quartier des François , qui
n'étoit separé du Fort que par la ri-
viere. On donneroit le tems à Saluces

de mander aux autres quartiers de le
venir joindre ; & quand toutes les
forces des ennemis seroient réunies ,
elles suffiroient pour empêcher le tra-
jet aux Espagnols , quoy que d'ail-
leurs elles leur fussent de beaucoup
inferieures : Ceux qui ont dressé les
regles de l'art militaire ayant établi
pour une de ses plus certaines maxi-
mes que dix mille Soldats retranchez
sur le bord d'un fleuve non guayable
en peuvent contester le passage à qua-
rante mille , sur tout lors que le bord
est plus élevé du côté des dix mille
que du côté des quarante mille. Au
lieu que si Consalve preparoit des ba-
teaux , & faisoit passer son armée à
une lieuë au dessus du Pont , les Fran-
çois dont la garde la plus avancée ne
s'étendoit qu'environ un quart de lieuë
au delà de leur Camp , ne s'en apper-
cevroient point. On enleveroit infail-
liblement leur principal quartier , &
les autres ne feroient plus de résistan-
ce après l'avoir perdu.

Le sentiment de l'Alviane estoit si
plausible , que la plûpart de ceux qui
avoient opiné devant luy y revinrent.

1503.

Consalve fit ses preparatifs avec tant de secret , que les François n'en eurent aucune nouvelle. Il dressa son Pont vis-à-vis de Fagio , & passa dessus la nuit du vingt-six au vingt-sept de Decembre mil cinq cens trois , avec son avant-garde & son corps de bataille , l'arriere-garde ayant été laissée pour attaquer le Fort & le Pont des François par derriere pendant que les deux autres corps donneroient par devant. La conjecture de l'Alviane pour ce qui regardoit la negligence des François , se trouva plus vraye qu'il ne pensoit. Ils avoient jetté dans Fagio un corps d'Infanterie & de Cavalerie assez considerable , mais ils en étoient demeurez-là. Les Officiers & les Soldats s'étoient logez commodement ; & dormoient comme s'ils n'eussent eu rien à craindre , quoy qu'ils n'eussent posé aucune sentinelle sur le bord du fleuve , ni aux avenues de la Ville. Ainsi l'avant-garde & le corps de bataille des Espagnols traverserent le Garillan sans obstacle , allerent droit à Fagio , trouverent les portes ouvertes , se saisirent des ruës , & égorgerent

rent si universellement les François 1503.
dans les maisons , qu'il n'échapa que
quelques uns de leurs goujats , qui
porterent au Marquis de Saluces la
premiere nouvelle de son malheur.
Ce General ne leur ajoûta pas foy
d'abord ; & se donna la patience de
les interroger separément , avant que
de prendre ses mesures sur leur rap-
port. Ensuite il forma le dessein de
détacher d'Alegre avec les Compa-
gnies Françoises qui seroient le plû-
tôt prêtes , afin d'observer la marche
de l'Ennemi ; & de l'arrêter le plus
long-tems qu'il seroit possible , pen-
dant que le reste du quartier se reti-
reroit à Gajette , où il auroit un assu-
ré refuge. Ce projet étoit admirable ,
& d'Alegre étoit l'homme qu'il falloit
devoüer à la sècreté publique. Il se
piquoit d'être assez genereux pour
cela ; & non seulement il accepta de
bonne grace une commission si dan-
gereuse à l'instant que le Marquis luy
en parla , mais de plus il l'embrassa ,
& luy protesta qu'il ne pouvoit l'o-
bliger davantage. Mais quand l'heure
des revolutions est arrivée tout con-

1503.

tribué à les hâter. Le Marquis chargea de resolution , sur ce que d'Alegré ne seroit pas assez fort pour soutenir toute l'armée Espagnole que les Goujats avoient dit être passée ; & qu'après qu'il auroit été repoussé, les siens porteroient la consternation à leurs Compagnons qui marcheroient en retraite. Il donna donc ses ordres pour détacher les bateaux dont son Pont étoit composé ; & pour les laisser couler à l'embouchure de la riviere , après que les François qui gardoient le Fort auroient repassé dessus. Sa faute fut d'autant plus considerable , qu'il estoit plus aisé de brûler le Pont que de le défaire. Qu'en le reduisant en cendres , on étoit assuré que l'ennemi n'en tireroit aucun avantage ; & que si l'armée Françoisse se sauvait du danger où elle estoit exposée , elle trouveroit assez d'autres bateaux pour dresser un nouveau Pont ; & si elle ne se sauvait pas , elle n'auroit plus affaire de ceux qu'elle prétendoit épargner en les faisant couler à l'embouchure de la riviere , où leur flotte les recevroit. Et de fait l'arrie-

re-garde Espagnole qui s'étoit avancée vers le Fort , & attendoit le signe que son General luy devoit donner de l'autre côté pour commencer l'attaque voyant abandonner le Fort & rompre le Pont, n'en fut pas si surprise qu'elle ne ramassât les bateaux à la mesure qu'ils suivoient le cours de l'eau. Sa diligence fut telle, qu'il ne luy en échapa pas un seul. Elle rétablit le Pont : passa dessus , & suivit les traces de son General qui poursuivoit Saluces.

Ce Marquis estoit sorti de son quartier ; & pour éviter les embarras y avoit laissé ses malades , la plus grande partie de son bagage , & neuf de ses plus gros canons. Consalve reconnut par là que ses ennemis avoient peur ; & mit à leurs trousses Prosper Colonne avec sa Cavalerie , afin de les incommoder dans leur marche ; & de les arrêter jusqu'à ce que l'arrière-garde Espagnole étant arrivée , il pût les attaquer avec toutes ses forces. Colonne executa promptement l'ordre de son General , mais il trouva à qui parler. La retraite des François se faisoit dans toutes les regles ; & de

1503.

plus elle étoit favorisée par la nature du chemin, plus étroit là qu'ailleurs. L'artillerie marchoit la première : le bagage suivoit : l'Infanterie venoit après, & la Cavalerie étoit à la queue. Le Marquis l'avoit rangée en divers Escadrons, qui tour à tour monstroient visage à l'Ennemi, & le soutenaient pendant que leurs Compagnons rejoignoient l'Infanterie. Ainsi les escarmouches de la Cavalerie légère de Prosper ne les empêchèrent pas d'arriver à la Mola, où par malheur pour eux le chemin commençoit à s'élargir. Consalve les atteignit là avec toutes ses forces, son arrière-garde l'ayant joint un quart-d'heure auparavant. Il ne luy fut pas difficile de contraindre le Marquis de combattre ; & les François soutinrent l'armée Espagnole, dans le même ordre qu'ils avoient marché jusques-là. Leur Cavalerie luy résista deux heures entières ; & les relations des deux partis conviennent, qu'on n'avoit point encore combattu dans l'Italie avec tant de vigueur de part & d'autre. Elles donnent de grandes loüan-

ges à Bayard , & le font agir au delà de ce qui se peut humainement. Ce qu'il y a de constant est que les François se deffendoient encore nonobstant la prodigieuse inégalité de leur nombre , lors que le Marquis de Saluces fut averti que Consalve avoit détaché les plus lestes de ses troupes pour aller durant la chaleur du combat se saisir du défilé entre la Mola & Gajette , & pour fermer de cette sorte aux François l'accès de la dernière de ces deux places. Cette nouvelle étoit certaine ; & le Marquis n'en pouvant douter , prévint qu'il seroit impossible d'empêcher qu'on ne luy coupât chemin s'il continuoit de marcher en bataille. L'ordre qu'il donna là-dessus aux siens , fut celuy de *se sauver qui peut* ; & les Cavaliers François en un instant tournerent le dos aux Espagnols : rompirent leurs rangs : passerent sur le ventre de leur Infanterie : abandonnerent leur artillerie & leur bagage ; & coururent si vite au défilé , qu'ils s'en saisirent les premiers. Ils devoient s'y rallier , & ramasser ceux de leurs Fantassins qui

1503.

1503.

les suivoient. Ils eussent arrêté là long-
tems les vainqueurs ; & s'ils n'avoient
sauvé Gajete , ils en eussent au moins
différé la perte : mais la frayeur leur
ôta le jugement. Ils poursuivirent leur
chemin sans se réunir : Ils arriverent
en cette posture à Gajete , & y porte-
rent la consternation. Consalve con-
vaincu par la faute qu'ils venoient de
commettre qu'ils ne luy resisteroient
plus , rappella ceux des siens qui n'a-
voient pu gagner le défilé ; & divisa
son armée en autant de brigades , qu'il
restoit de quartiers François à enlever.
Il y en avoit quatre , d'Itry , Fondi ,
Trani , & la Tour de l'embouchure
du Garillan , & aucun d'eux ne se dé-
fendit. Les François fuirent par tout
à l'approche des Espagnols , & ne fu-
rent pas plus heureux pour avoir évi-
té de perir par leurs mains. Ils tom-
berent en celles des Païsans qui les
assommerent tous , en haine de ce
qu'ils avoient vécu à leurs dépens
pendant que les Tresoriers de Loüis
avoient discontinué de les payer. L'in-
fortuné Pierre de Medicis étoit dans
la Tour de l'embouchure. Il en vou-

lut tirer la plus grosse artillerie , & la fit embarquer sur le vaisseau avec lequel il pretendoit rejoindre la flotte de Prejan. Il ne s'étoit piqué d'épargne que cette fois , cependant il luy en coûta la vie. Son vaisseau fut accüeilli d'une furieuse tempête sur le point qu'il entroit dans la Mer ; & les Matelots ne pouvant le décharger assez tôt , il coula bas avec tout ce qu'il portoit. Consalve après l'enlèvement des quartiers des François ne perdit point de tems. Il se presenta devant Gajete le premier jour de Janvier mil cinq cens quatre , avant que les François fussent revenus de leur consternation ; & s'empara d'abord de tous les dehors de la place , sans y trouver de resistance. Il somma le Marquis de la rendre ; & fut obeï le même jour , sans accorder d'autres conditions sinon que les assiegez auroient la liberté de sortir du Royaume de Naples par Mer ou par Terre , à leur choix. Que Consalve rendroit leurs prisonniers , & que reciproquement ils relâcheroient de leur côté les Espagnols qu'ils avoient pris. La hâte

1504. qu'ils avoient de s'en retourner, les
— avoit empêchez de prendre garde
qu'ils exprimoient l'article de leurs
prisonniers en des termes trop ge-
neraux; & qu'ils ne distinguoient
pas assez les François originaires
d'avec les étrangers qui s'étoient
enrôlez sous leurs enseignes, ou
avoient suivi leur parti. Cependant
Consalve leur fit à cette occasion a-
près qu'ils l'eurent mis en possession
de Gajete, une chicane qui certaine-
ment étoit indigne de luy, pour ne
rien dire de pis. Il pretendit que les
Neapolitains de la faction d'Anjou
qu'il avoit enlevez dans les quartiers
François sur le bord du Garillan, n'é-
toient pas compris dans la capitula-
tion, & les retint là-dessus. Il se fon-
da sur ce que les François n'avoient
demandé l'élargissement que des leurs;
& que si leur pretention se fût éten-
duë au delà, ils auroient spécifié les
Italiens en general, ou du moins les
Neapolitains en particulier. Mais il
est difficile en certaines rencontres
d'être tout-à-fait parjure, & Consal-
ve donna sans y penser lieu de le con-
vaincre

vaincre de mauvaise foy. On a veu 1504.
que d'Aubigny étoit demeuré son prisonnier à la défaite de Seminara. Il le délivra en vertu de la capitulation, & ne prévint pas qu'il donnoit atteinte à sa propre chicane. D'Aubigny étoit Ecossois, & Prince du Sang Royal d'Ecosse. Il se trouvoit donc Etranger aux termes de la capitulation; & par la même raison que Consalve avoit cru devoir l'élargir, qui étoit celle du parti qu'il suivoit, & des enseignes sous lesquelles il combattoit, il ne pouvoit pas plus se dispenser de livrer ceux de la faction d'Anjou : mais il avoit dessein d'enrichir de leurs dépouilles les Colones, les Ursins, les Baglions, & les autres Italiens qui étoient si à propos venus à son secours, & ce fut là le véritable motif de son infidélité. Les François qui s'embarquerent au sortir de Gajete, ne furent pas mieux traités sur la Mer que leurs compagnons l'avoient été sur la Terre. Ils eurent long-temps le vent contraire. Ils essuyèrent diverses tempêtes, & contractèrent sur leur route des ma-

1504. ladies dont ils moururent presque tous à leur abord en Provence. Le Marquis de Saluces, Sandricourt, & les Baillis de Dijon & de la Montagne en Bourgogne, furent de ce nombre & la plupart de ceux qui guerirent, ne recouvrerent pas une parfaite santé, & ne vécrent pas un an après.

Loüis apprit toutes ses nouvelles en même tems, & en fut touché de maniere à discontinuer durant quelques jours de se laisser voir. Son affliction venoit principalement de deux causes. L'une de ce que la plus puissante armée que les Rois Tres Chrétiens eussent mise sur pied depuis Philippe Auguste, avoit été défaite sans qu'elle eût autrement combatu, sinon que la cinquième partie s'en étoit quelque temps défenduë en retraite. L'autre cause que la reputation des armes Françoises qui s'étoit jusques-là maintenue sans tache, étoit tout-à-fait perduë. D'où il pouvoit arriver que les Ennemis de la Couronne la voyant épuisée de forces, & venant d'apprendre qu'elle pouvoit être vaincuë

avec peu d'effort , entreprendroient 1504.
de la conquerir avec d'autant moins
de risque , qu'il seroit aisé de pene-
trer sans obstacle jusqu'au centre du
Royaume. Et de fait à le bien pren-
dre aucun des predecesseurs de Loüis
n'avoit été si malheureux que luy : car
encore qu'ils eussent perdu dix-huit
batailles rangées contre les Anglois ,
ce n'avoit pas tant été par leur faute
que par leur mauvaise fortune ; & de
plus ils se consoloient de n'avoir suc-
combé , que parce que les deux tiers
des armées d'Angleterre étoient de
François. Charles Huit qui le premier
des derniers siecles avoit passé les Al-
pes en équipage de guerre , avoit re-
couvré à Fornoüe l'honneur qu'il a-
voit perdu en se retirant de Naples
dans la posture d'un fuyard. Au lieu
que Loüis venoit de perdre un Royau-
me contre des gens sur lesquels il a-
voit toutes sortes d'avantages ; & l'a-
voit perdu par une aventure si étran-
ge qu'il n'étoit presque pas possible de
la concevoir. Sa Majesté prit deux
expediens pour y remedier. L'un de
faire punir du dernier supplice He-

1504. roüet chef des Tresoriers , auxquels
— elle imputoit sa disgrâce. L'autre de
publier qu'elle ne se serviroit plus de-
ormais de Lieutenans dans ses expé-
ditions militaires , & qu'elle marche-
roit toujours en personne à la tête de
ses armées. Mais la ruïne des affaires
de France en Italie , attira celle du
Duc de Valentinois.

On a veu que le Pape le tenoit pri-
sonnier , & le sollicitoit à tous momens
de luy remettre les Places de la Ro-
magne. Ce Duc s'en étoit excusé , tant
qu'il avoit veu les affaires dans l'équi-
libre entre les deux Couronnes. Il
s'étoit fondé sur ce que si les Fran-
çois avoient le dessus , il ne doutoit
pas qu'ils n'accomplissent de bonne
foy leur dernier traité avec luy , &
que par consequent ils n'obligeassent
le Pape à le mettre en liberté. S'ils y
avoient du dessous le Duc se propo-
soit d'offrir à Consalve une partie de
ses Places pour conserver l'autre , &
croyoit être pris au mot. Il mit en
usage ce dernier expedient après la
déroute du Marquis de Saluces ; &
l'on dit de sa part à Consalve que s'il

vouloit penser à la conquête des Republiques de Florence , de Pise , de de Sienne , & de Luques , le Duc la faciliteroit , & donneroit en attendant aux Espagnols pour sûreté une partie des Places de la Romagne : mais Consalve qui n'avoit conservé le Royaume de Naples que par un excès de bonheur , n'avoit garde de penser à des nouvelles conquêtes. Il n'avoit pas un sol pour payer ses troupes , & sans cela il luy auroit été impossible de les faire marcher. Il remit à une autre fois dans cette veuë le projet sur les Republiques de Toscane ; & le Duc prenant ce delay pour un refus , perdit courage. Il mit entre les mains du Pape la promesse que Dom Pedro Oviedo Gouverneur de Cesena luy avoit faite , de luy rendre cette Place toutes les fois qu'il le desireroit ; & que pour marque de son intention , il luy représenteroit ou luy feroit présenter la même promesse. Le Pape fut d'autant plus satisfait de cette avance, qu'il ne douta pas que le Duc ne luy fournît les autres dans la suite. Sa Sainteté fit partir en toute diligence

1504

pour Cefena le plus adroit de ses Emissaires, mais Oviedo porta sa fidelité plus loin que le Duc n'avoit attendu de luy. Il demanda à l'Envoyé du Pape si le Duc étoit libre; & l'Envoyé n'eut pas plutôt répondu qu'il ne l'étoit pas encore, mais qu'il le seroit bien-tôt, qu'Oviedo entra dans une espèce de fureur. Il accusa l'Envoyé d'être le plus méchant des hommes: Il luy reprocha d'être venu pour le corrompre: Il le condamna sur le champ à être pendu, & le fit exécuter. La nouvelle d'une action si hardie portée à Rome donna au Pape la plus étrange mortification qu'il eût receuë depuis le Conclave, dans lequel Alexandre Six avoit été élevé sur le Saint Siege à son exclusion. Il étoit le plus fier & le plus impatient des hommes, & la suprême Dignité de l'Eglise n'avoit ralenti dans sa personne ny l'une ny l'autre de ces passions. Un simple Gouverneur de Place qui avoit plus d'une fois mérité la corde, venoit de luy faire un affront d'autant plus sensible qu'il étoit public. Cependant non seulement il fa-

loit que sa Sainteté le laissât impuni , 1504.
puis qu'elle n'en pouvoit tirer alors
raison : mais de plus il étoit à craindre
que si elle en témoignoit du ressentiment
à contre-tems , elle ne se privât
de l'esperance de réunir Cesena au
Domaine de l'Eglise. Oviedo avoit
de l'esprit , & s'inquiétoit des pen-
sées de l'avenir comme tous les autres
Espagnols. Il n'ignoroit ni la sensibi-
lité du Pape , ni la grandeur de l'in-
jure qu'il luy avoit faite. Il n'en at-
tendoit point de pardon , & dès le
moment qu'il auroit vû des troupes
Ecclesiastiques approcher de la Ro-
magne , il eût cru qu'elles avoient des-
sein de l'assiéger , & il auroit eu re-
cours aux Venitiens , qui n'eussent
pas manqué d'acheter sa Place au prix
qu'il luy auroit plu de la vendre. Ain-
si le Pape se contenta de se plaindre
dans sa Chambre , où il demeura en-
fermé vingt-quatre heures sans souf-
frir que personne le vît ; & la resolu-
tion qu'il prit fut de cacher le sup-
plice de son Envoyé , & de donner
au Duc toutes les seuretez nécessaires
pour son élargissement , après qu'il

1504. auroit restitué la Romagne au Saint Siege. Il assembla là-dessus un Consistoire extraordinaire , & la difficulté y fut mise en deliberation. Tous les Cardinaux approuverent la resolution du Pape , & la souscrivirent afin qu'elle eût plus de force. On donna le choix au Duc de celuy du sacré College entre les mains duquel il aimoit mieux être mis ; & il jetta les yeux sur le Cardinal Carvajal , non pas tant à cause qu'il avoit toujours été son ami , que parce qu'il le connoissoit plus ferme que les autres dans l'exécution de ses promesses. Carvajal eut de la peine à se charger d'une commission si délicate. Il étoit persuadé que le Pape haïssoit trop le Duc pour ne le pas faire punir , après qu'il auroit achevé de le dépouiller : mais enfin l'amitié l'emporta sur le respect. Carvajal se chargea de conduire le Duc à Ostie , après qu'on l'eut rendu Maître de cette Forteresse ; & que le Pape l'eut fait jurer qu'au moment qu'il recevroit l'avis certain de la restitution de la Romagne au Saint Siege , il mettroit le Duc en liberté ,

quand mêmes il recevroit de Sa Sainteté un ordre de le retenir nonobstant, & qu'elle le menaceroit de toutes les foudres Ecclesiastiques en cas de desobéissance. 1504

Le Duc de Valentinois sur tant de seuretez , se dessaisit des Promesses que les Gouverneurs de ses Places luy avoient données , & Carvajal le conduisit à Ostie : mais les Gouverneurs de ses Places s'imaginèrent que puis qu'en les abandonnant il n'avoit pas recouvré sa liberté ; il passeroit au moins le reste de sa vie dans une prison perpetuelle , s'il ne luy arrivoit pis. Ils s'assemblerent là dessus ; & convinrent de livrer leurs Places aux Venitiens pour de tres-petites recompenses , sous pretexte des frais qu'ils avoient faits à les fortifier. Ils députerent vers le Senat , & furent tout-à-fait surpris de voir rebuter leurs propositions. Il passa dans le Senat à la pluralité des voix , que la Republique avoit assez offensé le Pape en se saisissant de Fayence malgré luy ; & que si elle l'irritoit davantage , il pourroit bien former contre elle une Ligue

1504. des Princes Chrestiens.

Dans son
histoire
de Veni-
se,

C'est ici que la flaterie du Cardinal Bembe n'est pas supportable. Il pretend que la Republique de Venise ne commit point alors de faute contre la bonne politique ; & que toutes les disgraces dont il sera parlé dans la suite de cette histoire, luy arriverent par un pur outrage de la fortune. Cependant il n'est pas possible d'excuser le refus qu'elle fit des places de la Romagne dans la conjoncture de 1504. Elle connoissoit assez l'humeur du Pape , puis qu'il avoit été Nonce de Calixte III. auprès d'elle. Il luy avoit fait plusieurs fois sentir sa délicatesse en matiere d'affronts ; & il luy étoit échapé de dire dans ses harangues en plein Senat , que quand on le choquoit mal à propos il ressembloit aux personnes qui se noyent , auxquelles il n'importe pas plus d'avoir cent pieds d'eau sur la tête que de n'en avoir qu'un. Il étoit aisé de conclure de là que puis qu'il avoit témoigné aux Venitiens tout le chagrin imaginable de ce qu'ils s'étoient emparez de Faenza , ils n'avoient plus à garder

de mesures avec luy, & que sa Sainteté ne laisseroit échaper aucune occasion de les en punir. Ils la devoient donc regarder déjà comme leur plus grande ennemie; & puis qu'ils étoient assûrez de luy donner de l'occupation pour huit ou dix ans, en acceptant les places de la Romagne, ils étoient à plaindre, puis qu'ils rejettoient la dernière grace que la fortune qui les favorisoit depuis deux cens ans avoit à leur faire. Les Gouverneurs des Places ne sçachant plus à qui s'adresser, differerent de les rendre autant qu'ils purent dans l'attente de quelque changement; & le Duc de Valentinois entra dans le sentiment de Carvajal, que le Pape ne laisseroit pas de le retenir nonobstant que ses places fussent évacuées. Il dépêcha du consentement de ce Cardinal vers Consalve, pour le prier de luy envoyer des galeres sur lesquelles il pût monter, & se réfugier à Naples aussi-tost qu'il seroit en liberté. Consalve qui vouloit en toute maniere avoir le Duc de Valentinois en son pouvoir, fit à l'instant partir trois galeres pour Ostie; & les

1504.

Gouverneurs des Places n'eurent pas pluſtoſt informé ce Duc par deux Courriers dont la diligence fut extrême , qu'ils les avoient renduës , que Carvajal luy permit de s'embarquer : mais il ne fit en ſe ſauvant de cette ſorte que changer de priſon. Conſalve le reçut à Naples auſſi magnifiquement , que ſi ſon pere eût eſté encore Pape. Il alla ſix lieuës au devant de luy : Il le logea dans le plus ſuperbe Palais de la Ville : Il luy fournit un train de Roy , & le viſita tous les jours régulièrement. Le Duc de Valentinois perſuadé par tant de careſſes que l'Eſpagne ſe vouloit ſervir de luy pour achever la conquête de l'Italie , luy propoſa ſur ce modele un plan ajuſté au genie des Rois Catholiques , c'eſt à dire de beaucoup de profit , & de peu de dépenſe. Il luy avoüa confidentement que la Republique de Piſe ne pouvant plus éviter de retomber ſous la domination des Florentins , avoit eu recours à luy , & s'étoit miſe ſous ſa protection. Que ſans ſa maladie il y ſeroit allé , & que les autres ſe trouvoient encore dans le meſme

état. Qu'il n'avoit besoin que d'un peu d'argent pour lever des troupes , & pour les conduire sur le rivage de Pise ; où les peuples ne le verroient pas plustost abordé , qu'ils le recevroient à bras ouverts. Qu'il n'y demureroit pas long-temps sans priver les François de l'apuy des Florentins : & sans les renvoyer de-là les Alpes , en leur ostant le Duché de Milan. Que son indisposition ne l'avoit pas empesché de negocier ny de conclure en mesme temps deux Traitez d'extrême importance. L'un avec les Ur-
sins , qui devoient employer leurs troupes à rétablir dans Florence la Maison de Medicis. L'autre avec le Cardinal Ascagne Sforce pour remuer les intelligences que ce Prelat avoit conservées dans le Duché de Milan , & pour exciter dans ce Pays une sedition generale sur la maniere dont on traitoit son frere dans le Château de Roches. Que le party des Medicis étoit renforcé dans Florence ; & que pour peu de secours qu'il reçût du dehors , il supplanteroit la faction contraire. Que les Rois Catholiques

1504. seroient alors en état de donner la loy à toute l'Italie , s'ils ne jugeoient qu'il fût plus à propos de se contenter du Royaume de Naples ; & de recevoir sous leur protection les Princes & les Etats qui s'étoient mis sous celles des François , lors que leurs armes avoient esté heureuses. Consalve avant que de se déterminer , voulut sçavoir de l'Alviane s'il étoit vrai que les Ursins se fussent engagez avec le Duc de Valentinois au rétablissement des Medicis. L'Alviane avoia la verité ; & ajoûta que si les Espagnols desiroient une prompte revolution dans Florence , ils n'avoient qu'à permettre que les Ursins & le Duc agissent suivant les mesures prises entre eux un mois avant la mort d'Alexandre Six : mais il est rare de voir une liaison sincere entre deux personnes singulieres dans un même défaut. Le Duc & Consalve étoient sans contredit les plus infideles des hommes. Ils avoient ce sentiment l'un de l'autre ; & par la mesme raison que le Duc s'étoit si bien desié de Consalve qu'il avoit attendu la dernière extremité pour se jeter entre

ses bras , Consalve ne crut pas devoir 1504.
se fier au Duc dans une rencontre où
son interest étoit mêlé avec celui des
Rois Catholiques. Il commença donc
à le tromper dès le premier entretien
qu'ils eurent ensemble : Il partagea
avec luy le peu d'argent qu'il avoit :
Il luy permit de lever des troupes : Il
approuva son dessein , & l'assura que
rien ne luy manqueroit pour l'accom-
plir : mais il écrivit en même
temps aux Rois Ferdinand & Isabelle ,
que le Duc de Valentinois étoit une
bête feroce qu'il falloit enfermer. Qu'il
l'avoit reçu dans le Royaume de Na-
ples, afin d'empêcher que la France ne
profitât de ses artifices : mais qu'il étoit
d'avis qu'on l'arrêtât : qu'on le meuât
promptement en Espagne , & qu'on le
confinât pour toute sa vie dans le plus
fort des Châteaux situez au centre de
cette Monarchie. Les Rois Catholi-
ques agréèrent la proposition de Con-
salve ; & luy dépêcherent à cet effet
une Galere , dont la diligence fut ex-
treme. Le propre jour qu'elle entra
dans le port de Naples , Consalve
permit au Duc de Valentinois d'em-

1504. barquer les nouvelles levées sur la flotte
d'Espagne. Il redoubla les caresses
qu'il luy faisoit depuis six semaines ,
lors qu'il vint au Châteauneuf pren-
dre congé de luy : mais le Duc de
Valentinois au sortir de la chambre
de Consalve fut arrêté , & mis sous
seure garde dans une Galere qui le
porta en Espagne. Paul Jove se con-
tredit , en parlant de la prison où ce
Duc fut mis. Il soutient dans l'Ar-
gument du huitième Livre de son Hi-
stoire Universelle , que ce fut la For-
teresse de Cetaba ; & dans le troisié-
me Livre de la vie de Consalve , il
confine le mesme Duc dans Medina
del Campo. Ce défaut de memoire est
d'autant plus étrange , que les trois
Livres de la vie de Consalve , & les
sept de celle du Marquis de Pescaire
sont les mesmes que Paul Jove avoient
inserez dans son Histoire Universelle.
Qu'il les en retrancha à la priere du
Duc de Sesse & du Marquis du Guast ,
qui luy donnerent beaucoup d'argent
pour écrire les vies de Consalve grand
pere de ce Duc , & de Pescaire , dont
le Marquis du Guast avoit herité ; &
que

que Paul Jove qui d'un costé n'avoit 1504.
point d'autres memoires que ceux
qu'il avoit employez , & de l'autre
ne perdroit pas les occasions de ga-
gner , feignit que les Livres qu'il re-
tranchoit de son Histoire s'étoient per-
dus au saccagement de Rome , & qu'il
n'en avoit sauvé que les Argumens.

Quoy qu'il en soit Florence fut la
plus embarrassée des Republiques de
Toscane à prendre party , lors qu'el-
le apprit la détention du Duc Va-
lentinois. Elle auroit volontiers imité
la plûpart des Princes d'Italie , en re-
cherchant la protection des Espagnols.
Mais elle étoit encore plus proche des
François que d'eux ; & si le Gouver-
neur de Milan apprenoit qu'elle eût
changé de party , il étoit à craindre
qu'il ne l'accablât avant que Con-
salve l'eût secouruë. Elle envoya donc
un homme de confiance à Prosper
Colonne , & le pria de menager son
accommodement avec Consalve. Ce
Traité fut singulier en ce qu'il n'y
eut rien d'écrit de part ny d'autre , les
deux parties l'ayant ainsi désiré : les
Florentins afin qu'il ne fût pas au pou-

1504. voir de Consalve de les mettre mal
— quand il luy plairoit avec les François , en montrant à ceux-cy les actes de la negociation , & Consalve afin qu'il pût seurement manquer de parole aux Florentins quand il le jugeroit à propos. Les deux Principaux Articles dont on convint , furent que la Republique de Florence n'assisteroit ny directement , ny indirectement les François à recouvrer le Royaume de Naples ; & que Consalve ne se mêleroit pas du différent entre les Florentins & les Pisans , pourveu que les Florentins ne se servissent pas d'artillerie contre leurs adversaires ; & s'ils en vouloient user ils en demanderoient la permission à Consalve , qui seroit tenu de l'accorder , supposé que les mesmes Florentins se declarassent contre la France , & non pas autrement.

La Republique de Florence enrôlla là-dessus les Soldats que Consalve avoit esté contraint de licentier faute d'argent , & ravagea le territoire de Pise. Elle tâcha d'affamer cette Ville en détournant la riviere d'Arne , & la faisant perdre dans les Marais

proches de la Mer. Ses Ingenieurs en prirent les mesures , & crurent avoir trouvé que l'Arne étoit plus haut de six pieds que les Marais : apres beaucoup de dépense il parut qu'ils avoient mal pris leurs mesures , & que les Marais étoient plus hauts de trois pieds que l'Arne. Il falut donc que la ruse suppléât au travail ; & les Florentins penferent à depeupler Pise , en faisant publier une amnistie en bonne forme pour tous les Bourgeois qui en sortiroient , & en leur permettant de jouir des Terres qu'ils avoient à la campagne. Mais le Magistrat de Pise qui n'étoit pas moins éclairé que les Florentins , tourna leur artifice contre eux. Il avoit des bouches inutiles dont il luy étoit important de se débarrasser ; & il les mit dehors , sous prétexte que c'étoit à cette sorte de gens qu'appartenoit les meilleures Terres de sa Banlieue. Ainsi les Florentins furent dupez : Ils receurent ceux qu'on leur presenta : Ils les mirent en possession des Terres apres qu'ils en eurent tiré serment ; & ne prirent pas garde que les mêmes personnes qu'ils

1504.

venoient de mettre en possession de ce qui n'en leur appartenoit pas, firent entrer dans Pise les provisions qu'on leur avoit abandonnées; & la ravitaillerent si bien, qu'elle eut le loisir de délibérer sur le Maître qu'elle se donneroit. Les François ne vouloient & ne pouvoient la maintenir dans la liberté qu'ils luy avoient donnée, & elle redoutoit la domination des Espagnols. Elle demanda conseil aux Republiques de Sienne & de Luques; & l'une & l'autre le donnerent avec plus d'égard à leurs propres interets, qu'aux siens. Elles furent d'avis pour se décharger de la dépense qu'elles étoient obligées à faire en considération de ceux de Pise, qu'ils se donnassent aux Genoïs. Cette proposition fut si peu agréable au Magistrat de Pise, qu'il eût mieux aimé tout autre domination que celle des Genoïs, pour lesquels il y avoit toujours eu de l'émulation dans sa Republique. Mais comme il n'y avoit point à choisir; & qu'il étoit à craindre qu'en rejetant le conseil de Sienne & de Luques, il ne leur fournît le pretexte

qu'elles cherchoient peut-estre de l'abandonner , il députa vers les Genoïs pour les prier de le recevoir aux memes conditions que le Magistrat de Savone les avoit reconnus pour Souverains , il vouloit dire en luy laissant une honneste liberté.

Les Genoïs convinrent assez qu'ils ne pouvoient accepter cet offre que sous le bon plaisir de Loüis , & delibererent | s'il leur étoit avantageux avant que d'en informer ce Prince. Le Comte Jean Loüis de Fiesque tenoit alors le premier rang entre la Noblesse de Genes. Il étoit presque aussi riche que tous les autres Seigneurs de son pays ensemble. Il y avoit peu de contrées dans l'Italie où il ne possedât des Terres , & l'on en contoit dix ou douze qui ne relevoient que de l'Empire. Il en avoit deux de grand revenu dans l'Etat de Pise ; & par consequent il y alloit de son interest que Genes acceptât la protection de cet Etat , puis qu'en ce cas il eût mieux été le maître de son bien ; & qu'il n'en auroit que difficilement joiüy , si ce bien eût passé sous une

1504. domination étrangere. Cependant
— par une grandeur d'ame déjà tres-rare
dans l'Europe au commencement du
sicle passé , il n'eut point d'égard à
ses propres avantages dans la conjon-
cture qu'ils étoient incompatibles avec
ceux de sa Republique. Il fut d'avis
qu'elle ne s'engageât point dans une
guerre qui n'étoit pas absolument ne-
cessaire , & que pour l'éviter elle re-
fusât l'offre de ceux de Pise. Il expli-
qua fort au long les raisons de son
sentiment, qui se reduisoient à deux.
L'une étoit la querelle immortelle
dont elle se chargeroit contre les Flo-
rentins. L'autre la jalousie qu'elle
donneroit aux autres Republiques &
aux Princes d'Italie. Mais Genes
étoit sujette à l'inconvenient des peu-
ples , qui ne peuvent ny jouir d'une
entiere liberté, ny souffrir la sujétion
la plus modérée. Elle se lassoit déjà
d'obeir aux François , quoy que ce
ne fût qu'autant qu'elle le jugeoit à
propos. Elle pensoit à s'en deffaire,
& croyoit que pour y parvenir, elle
n'avoit qu'à pousser son autorité jus-
ques dans la Toscane. Ainsi la plûpart

des Senateurs fut contraire à Fiesque ; 1504.
& l'on envoya vers Loüis une députa-
tion magnifique , pour le prier de
consentir que la Republique de Pise
fût incorporée dans celle de Genes.
La harangue que Paul Justiniani De-
puté de Genes fit à Sa Majesté sur ce
sujet , ne pouvoit estre plus vigoureu-
se ny plus éloquente. Elle supposoit
pour constant que si ceux de Pise
étoient rebutez , le desespoir les por-
teroit à se jeter entre les bras de Con-
salve , qui n'auroit garde de manquer
une si belle occasion d'établir la puis-
sance des Rois Catholiques dans la
Toscane. Qu'il passeroit à Pise avec
toutes les troupes qui ne luy étoient
pas absolument nécessaires pour con-
server sa conquête de Naples ; & que
le Gouverneur de Milan seroit d'au-
tant moins en estat de le traverser ,
qu'il n'avoit qu'autant de gens de
guerre qu'il luy en falloit pour resister
aux Alemands prêts de fondre sur luy.
Que les Espagnols n'étoient pas d'hu-
meur à se contenter du petit Etat de
Pise , quoy qu'il ne leur coutât rien ;
& que s'ils n'attaquoient le Duché de

Entre les
Harangues des
Genois à
Loüis,

1504. Milan par le Cremonois dans le me-
me-temps que Maximilien y penetre-
roit par la Valteline, ils declareroient
la guerre à la Republique de Genes ,
sous pretexte de recouvrer deux ou
trois Places , dont quelques Histo-
riens d'Italie pretendoient qu'elle se
fût accommodée sur ceux de Pise.
Qu'ainsi la France & la Republique
de Genes seroient perpetuellement en
guerre contre les Espagnols ; & que
Louïs ne pouvant l'éviter par une au-
tre voye que celle de l'union des deux
Republiques , on osoit esperer de sa
prudence & de sa bonté qu'il y don-
neroit son consentement.

Louïs ne se laissa point ébloüir ,
par ce qu'il y avoit de specieux dans
la harangue de Justiniani. Il prévint
sagement qu'il étoit douteux si les Ge-
nois ne se revoltcroient point , lors
que Maximilien qui étoit déjà puis-
samment armé dans le Tirol entreroit
dans la Lombardie : mais que leur
rebellion étoit infaillible , supposé
qu'on leur permist de s'agrandir de
l'Etat de Pise. Il répondit là-dessus
qu'il ne pouvoit faire ce que l'on
souhaittoit

souhaitoit de luy sans manquer de parole aux Florentins ; dont l'amitié luy étoit d'autant plus nécessaire , que les Espagnols ne pouvoient rien entreprendre contre le Duché de Milan , qu'après l'avoir rompuë. Sa Majesté trouva néanmoins le secret d'adoucir son refus en faisant dire aux Genoïs qu'elle ne s'opposeroit point à l'assistance qu'ils donneroient à ceux de Pise , pourveu qu'il parût qu'ils n'agissoient que par l'intérêt commun à toutes les Republiques de se supporter l'une l'autre. On eut égard au service que Fiesque avoit rendu dans cette rencontre ; & le Conseil de France n'eut plus rien de caché pour luy dans les affaires qui se negocierent en Italie sous le Regne de Louis.

Consalve n'étoit pas si redoutable que les Republiques de Pise & de Genes s'imaginoient ; & il sembloit que son bonheur eût expiré à la prise du Duc de Valentinois. Les troupes Espagnoles & étrangères qu'il s'étoit réservées se souleverent d'une maniere aussi generale que si elles eussent agi d'un commun consentement. Elles

1504.

demanderent les montres de plus d'un an qui leur étoient dûes ; & en attendant qu'on les satisfist , elles traitèrent le Royaume de Naples avec autant de rigueur que s'il leur eût esté laissé en proye. Elles déposerent leurs Officiers : Elles mirent en leur place les plus insolens Soldats de chaque Compagnie : Elles leur obeïrent avec une extrême exactitude , & la moindre contravention fut punie de mort. La Ville de Capouë à cause de la prodigieuse fertilité de son terroir , fut la premiere où l'armée Espagnole vécût à discretion ; & l'on reserva les autres pour un semblable traitement , chacune à son tour. Consalve fut inutilement supplié d'y remedier. Il ne le pouvoit qu'en exigeant de ceux qui luy presentotent une infinité de Requestes , tout ce qu'il falloit pour payer l'armée ; & la somme étoit si prodigieuse , qu'elle auroit épuisé tout l'Argent des particuliers. Ceux-cy ne l'eussent donné que par force , & il s'en fut suivy une revolte generale. Ainsi la ruïne des Provinces l'une après l'autre paroissant un moindre mal

que celui de taxer les Neapolitains 1504.
par teste, ou à proportion de leurs
biens, Consalve laissa commettre im-
punément à ses Soldats toutes sortes
de violence. Il prévint pourtant que
sa complaisance ne le tireroit pas d'affaire, & il en eut un chagrin qui luy
causa une longue maladie. Dès les
premiers jours qu'il en fut attaqué il
écrivit aux Rois Catholiques ses Maî-
tres, qu'il desespéroit de conserver
sa conquête s'ils ne l'aideroient par
quelque ruse. Les Rois Catholiques
approuverent le jugement qu'il faisoit
de l'avenir, & le dégagerent par la
négociation suivante du plus grand
danger qu'il eût jamais couru.

Louïs avoit ordonné de grandes
levées par toute la France : mais on y
travailloit lentement, à cause que le
trésor de ce Prince étoit vuide, &
qu'il ne pouvoit se résoudre à des im-
pôts extraordinaires. Ferdinand &
Isabelle informez de sa délicatesse de
conscience, la prirent pour un foi-
ble, & attaquèrent Louïs par là. Ils
supposèrent qu'il avoit besoin d'une
aide pour rétablir ses Finances, dans

1504.

l'état qu'elles avoient esté lors qu'il avoit entrepris de recouvrer le Royaume de Naples , & luy proposerent une Treve jusqu'à ce temps-là. Leur dessein étoit double , comme il parut par l'événement. Ils pretendoient en premier lieu envoyer à Consalve tout ce qu'ils tireroient de leurs Etats durant un an , & luy donnerent ainsi le moyen de satisfaire ses troupes : mais leur intention ne s'arrestoit pas là. Ils sçavoient que Louis Dars tenoit encore pour les François cinq Places considerables dans la Pouille , & dans la Calabre. Qu'il pouvoit mettre en campagne quatre ou cinq mille bons hommes ; & que Consalve n'avoit pu l'accabler , les Soldats Espagnols s'étant soulevez dans le temps qu'on les menoit à cette expedition. Il étoit à craindre que la Bourgeoisie de Naples ne l'appellât , lors qu'on la pilleroit à son tour : & cette Ville capitale en ce cas se seroit perduë pour l'Espagne avec plus de facilité , qu'elle n'avoit esté conquise. Le meilleur moyen d'éviter cet inconvenient , consistoit à glisser dans

le Traitté pour la Treve un Article 1504.

captieux, qui d'un costé laissât à Con-
salve la liberté d'opprimer Louïs Dars
sans qu'il y eût lieu de s'en plaindre;
& d'un autre côté parût si plausible,
que les François n'eussent point occa-
sion de le rejeter. On l'exprima

donc en ces propres termes. Qu'il y

Dans la
Treve
entre la
France
& l'Es-
pagne.

auroit par toute l'Europe une suspen-
sion d'armes entre les François & les
Espagnols, sans en excepter le Royau-
me de Naples; & que neanmoins
dans ce Royaume seulement, il n'y
auroit point de commerce entre les
deux nations. Lors que les Ambas-
sadeurs d'Espagne proposerent cet Ar-
ticle, ils ne l'expliquerent que des
Marchands François qui trafiquoient
par Mer, & pouvoient porter & dé-
barquer sous pretexte de commerce
des gens armez sur les côtes de Na-
ples: mais le secret de leurs Maîtres
étoit plus malin. Les Rois Catholi-
ques étendoient le mot de commerce
à toute sorte de communication; &
comme la France traitoit encore de
bonne foy avec eux, & qu'elle ne
s'étoit pas avisée d'ajouter aux mots

1504. des Villes ceux de leurs Territoires ;
parce qu'elle présupposoit que les seconds fussent enfermez dans les premiers , par la maxime de Jurisprudence que l'accessoire suit le principal , l'intention des Rois Catholiques étoit de faire aussi-tost que la Treve seroit signée un effort extraordinaire pour envoyer de l'argent à Consalve , afin qu'il appaisât les moins mutins de ses Soldats , & qu'il les disposât devant les portes des cinq Villes qui tenoient pour la France , de maniere qu'il n'y entrât rien du tout sous prétexte qu'elles n'eussent aucun commerce dans les Provinces où elles étoient situées.

Le Cardinal d'Amboise n'aperçut pas cette supercherie ; ou si elle luy vint dans l'idée il n'y eut point d'égard , par la regle de l'Evangile qui luy défendoit d'avoir mauvaise opinion de son prochain. La Treve fut conclüe & publiée dans les formes. Les Rois Catholiques obtinrent de leurs Sujets une contribution extraordinaire , & l'envoyerent à Consalve ; qui n'eut pas plustost recouvré sa santé , qu'il remit une partie de l'armée

Espagnole sous son obeïssance. Les 1504.
cinq Villes Françoises furent investies ;
& lors que Loüis d'Ars qui se trou-
voit dans Venose s'en formalisa , on
luy fit entendre que le mot de com-
merce étoit si general , qu'il autho-
risoit les Espagnols à ne pas souffrir
qu'il entrât dans la Ville un grain de
bled , & qu'on y portât un verre d'eau.
Il vit bien par là qu'il étoit pris pour
duppe ; & comme il ne pouvoit espe-
rer de secours , il ne crut pas devoir
attendre l'extremité. Il sortit avec
ses troupes , Enseignes deployées &
Tambour batant : Il marcha dans cet-
te posture tant qu'il fut en Pays en-
nemy : Il se retira par Terre en Fran-
ce ; & fut le seul Officier General de
son Pays , qui y ramena les gens de
guerre qui luy avoient esté confiez.
Les Gouverneurs François des autres
quatre Villes ne suivirent pas son
exemple, & s'en repentirent. On les as-
fama ; & on les contraignit ainsi d'en
sortir dans un équipage, qui tout pitoya-
ble qu'il estoit n'empêcha pas les Ban-
dis & les Payfans de les exterminer.

Loüis plus fâché de la supercherie

1504. dont on venoit d'user à son égard que
— du préjudice qu'il en avoit reçu, crut
que pour en tirer raison plus seurement il falloit endormir les Rois Catholiques, pendant qu'il concluroit une paix solide avec l'Empereur Maximilien & l'Archiduc Philippe son fils. Le Cardinal d'Amboise alla negocier en personne avec ces deux Princes; & l'on proposa cependant à l'Ambassadeur ordinaire d'Espagne à la Cour de France, de demander à ses Maîtres un nouveau pouvoir pour traiter la paix entre les deux Couronnes. Ferdinand & Isabelle se doubterent assez que l'on ne tendoit qu'à les amuser; mais comme ils avoient plus d'intérêt de le souffrir que le Roy Tres-Chrestien n'en avoit de le faire, à cause qu'ils auroient ainsi le moyen d'envoyer à Conserve ce qui luy étoit nécessaire pour l'entier paiement de son armée, ils ne se contenterent pas d'accepter l'offre de Loüis. Ils envoyèrent de plus en France deux Ambassadeurs Extraordinaires, qui devoient agir avec l'Ordinaire sous couleur de rendre le Traité

plus solennel ; & ils manderent ce- 1504.
pendant à Confalve qu'il profitât de
l'occasion qu'on luy donnoit de s'as-
surer si bien du Royaume de Naples ,
qu'il n'y restât plus aucune ressource
pour les François.

Le premier Article de la Négocia-
tion entre la France & l'Espagne , fut
le Mariage du fils aîné de Frederic de
Naples avec la veuve du jeune Ferdi-
nand. On a veu que cette Reine étoit
niece des Rois Catholiques , & qu'elle
avoit servi pour former une liaison
plus étroite entre eux & son Mari.
Les Ambassadeurs d'Espagne avant
que d'aller à la Cour de France avoient
passé par Angers , & visité Frederic
à dessein de le confirmer dans l'erreur
de son rétablissement ; & comme ce
Prince avoit apperçu l'inutilité des
raisons que Leurs Majestez Catholi-
ques luy avoient jusques-là fait don-
ner de leur bonne volonté , il en fa-
lut inventer une toute nouvelle. On
luy dit que la veritable cause qui l'a-
voit empesché de remonter sur le trône ,
estoit qu'il s'étoit marié dans la
Maison de Savoye declarée en faveur

1504.

de la France ; & que comme Leurs Majestez Catholiques n'ignoroient pas le pouvoir que sa femme avoit sur luy , elles avoient préveu qu'aussi-tost qu'elles l'auroient rétably , il se joindroit à Loüis pour opprimer ce qui restoit de libre dans l'Italie. Qu'il ne devoit donc plus penser à recouvrer sa Couronne : mais qu'il ne tiendrait qu'à luy qu'elle ne passât sur la teste de son fils , pour qui l'Espagne n'avoit pas les mesmes sujets de jalousie. Que ce jeune Prince n'avoit pas esté élevé comme son pere à la Cour de France. Qu'il ne s'y étoit pas marié ; & que depuis deux ans qu'il étoit à Madrid , il s'étoit formé aux mœurs Espagnoles. Qu'ainsi l'on prendroit volontiers assurance en luy , pourveu qu'il épousât la niece de Leurs Majestez Catholiques , & que l'excellente beauté de cette Princesse suffiroit pour le retenir dans les veritables interests de sa Maison.

Frederic toujourns prest d'estre trompé , quand les propositions qu'on luy faisoit avoient tant soit peu de rapport avec sa condition passée , crut

encore legerement les Ambassadeurs d'Espagne. Il renonça de bon cœur à la Royauté en faveur de son fils ; & convint d'envoyer le Prince de Bisignano à la Cour de France pour faire le tiers dans la Négociation , & pour proposer le Mariage du Prince de Naples avec la veuve de Ferdinand , les Ambassadeurs d'Espagne ayant eu l'adresse de luy persuader que la chose seroit mieux reçue de sa part que de la leur. Le Conseil de France écouta cette proposition avec joye , à cause qu'il la tiroit en longueur autant qu'il luy plairoit en chicanant sur les Articles du Contrat. Il pretendit d'abord être éclairci sur la dot de l'Epouse ; parce qu'il s'il les Rois Catholiques vouloient que le Royaume de Naples luy tint lieu de cela , la France ne pourroit consentir que la Princesse fût dotée à ses dépens. Les Ambassadeurs d'Espagne feignirent de n'avoir pas prévu cette difficulté , & demanderent du temps pour en informer leurs Maîtres. La Négociation fut ainsi suspendue , & le Cardinal d'Amboise eut le loisir d'achever la

1504.

— sienne avec l'Empereur & avec l'Archiduc. Il commença par celuy-cy , qu'il croyoit moins difficile à contenter : mais il le connut bien-tost d'humeur à se faire valoir , à proportion du besoin que l'on avoit de luy. La Dignité d'Archiduc , quoy que créé expressement pour luy , ne le satisfaisoit plus ; & il vouloit regner sous le nom de son Fils , en attendant que la mort de sa belle mere l'appellât aux Couronnes de Castille. On a veu que par son dernier Traité avec la France , le Duc de Luxembourg son fils aîné devoit être couronné Roy de Naples en épousant la fille aînée du Roy Tres-Chrestien. Cette Princesse étoit heritiere de la Bretagne , mais l'Archiduc par un excès d'ambition pretendit qu'elle le fût encore du Duché de Milan. Il demanda que cela fût compris en termes exprés dans l'investiture , que Maximilien Premier accorderoit à Loüis Douze ; & parce que le Duc de Luxembourg ne sembloit pas devoir vivre long-temps , & que le jeune Ferdinand son frere se portoit

beaucoup mieux que luy , l'Archiduc 1504.
s'obstina à demander que l'on ajoû-
tât dans l'investiture que si le Duc de
Luxembourg mouroit avant son Ma-
riage avec Madame , celle-cy seroit
tenuë d'épouser le second fils de l'Ar-
chiduc aux conditions stipulées dans
le Contrat precedent.

Il y avoit apparence que le Cardi-
nal d'Amboise ne se relâcheroit pas
sur un point si delicat , ou du moins
qu'il ne le feroit pas sitost : cepen-
dant il y consentit dès la premiere
conference. Il raisonnoit sur les prin-
cipes que l'on a déjà veus , & croyoit
que le Roy son Maître auroit des fils ;
ou que le long-temps qui s'écouleroit
jusqu'au Mariage du Duc de Luxem-
bourg , feroit naître des conjonctures
capables de le rompre. L'Archiduc
profita de la facilité du Cardinal ,
pour obtenir un abandonnement qui
ne luy étoit pas moins à cœur. Il
avoit résolu de débrouïller le Duc de
Gueldres ; & ce Prince qui n'étoit
pas son pareil , n'avoit de ressource
que du côté de la France. Les Rois
Tres-Chrétiens l'avoient si puissan-

1504. ment assisté jusques-là , que son Etat
étoit encore entier , & l'Archiduc le
priva de cette protection. Il pressa le
Cardinal d'obliger le Roy son Maître à ne plus envoyer dans la Gueldre
de l'argent ny des troupes , & le Car-
dinal d'Amboise ne crut pas devoir
rompre là-dessus. Il ne s'agissoit plus
que de signer le Traité , lors qu'il
vint à l'Archiduc un scrupule qui
n'embarassa pas peu le Cardinal. Il
s'imagina que si Louis mourroit avant
le Mariage de sa fille avec le Duc de
Luxembourg , & qu'il ne laissât point
de fils , François Comte d'Angoulême
qui succéderoit à la Monarchie Fran-
çoise en vertu de la Loy Salique , ai-
meroit mieux épouser la fille aînée de
son predecesseur , que de souffrir
qu'elle portât dans la Maison d'Au-
triche la Couronne de Naples & les
Duchez de Milan & de Bretagne.
Qu'il s'excuseroit de ne pas observer
le Traité conclu là-dessus entre Louis
& l'Archiduc , sur ce qu'il n'y auroit
point esté appelé , & que les Grands
& les Parlemens de France se declara-
roient pour luy. Le moyen d'y

remedier étoit de faire intervenir dans le Traité le Comte d'Angoulême , les Parlemens , & les Officiers de la Couronne , & l'Archiduc le proposa. Le Cardinal luy representa en vain que le Comte n'avoit que neuf ans , & que Louïse de Savoye sa mere & sa Tutrice ne suffisoit pas pour l'autoriser. L'Archiduc insista nonobstant , & le Cardinal luy permit de dresser l'Article en la maniere qu'il l'entendroit.

Il sembloit que le Cardinal dût avoir meilleur marché de l'Empereur qu'il alla trouver ensuite , mais il y trouva encore plus de difficultez. L'Empereur demanda deux cens mille écus pour l'investiture du Duché de Milan , qu'il accorderoit au Roy Tres-Chrestien & aux enfans mâles que Sa Majesté pourroit avoir , & ce ne fut qu'après de longues contestations qu'il se contenta de six ving mille florins du Rhin , payables une moitié dans le mesme temps que l'investiture seroit mise entre les mains du Cardinal , & l'autre moitié six mois après. L'Electeur Palatin faisoit alors la

Il s'en
loient 34
lors
vingt-
deux
sols.

1504.

1504.

guerre à la Maison d'Autriche , & l'avoit dépouillée de presque toute l'Alsace. La dépense qu'il faisoit étoit trop grande pour luy ; & comme l'Empereur étoit bien informé que la France luy fournissoit de l'argent , & qu'il succomberoit aussi-tôt qu'elle luy fermeroit sa bourse , on demanda que Louïs s'obligeât à ne l'assister plus directement ny indirectement , & le Cardinal en convint. La Republique de Venise possédoit dans l'Istrie des Terres , sur lesquelles la Maison d'Autriche avoit de grandes pretentions. L'Empereur les vouloit recouvrer ; & s'en promettoit un heureux succez , pourveu que la France n'intervint pas dans cette querelle en qualité d'auxiliaire. Il en parla au Cardinal , & fut pris au mot plustost qu'il ne pensoit. Louïs avoit plus de sujets que luy de se plaindre des Venitiens , & plus à gagner sur eux que l'Empereur. On a veu qu'ils avoient partagé avec luy le Duché de Milan , & qu'ils en avoient eu le Cremonois & les Villes situées sur la riviere d'Adde. Il étoit bon de réunir le tout ; & la difficulté n'en

n'en seroit pas grande , si l'armée Françoise attaquoit les Venitiens dans l'Italie au même temps que les Impériaux entreroient dans l'Istrie. Ainsi l'on conjura la ruine des Venitiens , & cet Article fut le dernier de ceux dont on vouloit bien que le public eût connoissance : mais il y en eut trois secrets , dont l'ignorance a fort embarrassé la plupart des Historiens. L'Empereur n'aimoit pas Loüis , & se souvenoit encore qu'il luy avoit ravy sa femme. Cependant il souhaitoit de le voir ; & l'on n'en sçauroit deviner d'autres causes , sinon qu'il en espéroit tirer de l'argent pour survenir à sa prodigalité. Il pressa le Cardinal d'une entreveuë de leurs Majestez , & le Cardinal y résista d'abord. Il se souvint qu'aucune de celles qui s'étoient faites depuis trois cens ans entre les Souverains , n'avoit réussi ; & que bien loin d'avoir affermy leur amitié entre eux , elle avoit fait naître de nouvelles occasions de haine. Mais il fit depuis reflexion que la France ne s'engageroit à rien , en promettant à l'Empereur ce qu'il desiroit ;

1504.

parce que d'un côté ce Prince étoit si volage , qu'il n'avoit jamais tenu parole ; & d'ailleurs comme il étoit incapable de garder plus de vingt-quatre heures l'argent qu'il recevoit , & qu'il ne pourroit sans beaucoup de dépense se mettre dans un équipage aussi éclatant que celui de la Cour de France , il étoit infailible que l'entreveuë qu'il sollicitoit n'auroit point de lieu. Le Cardinal l'accorda donc ; & l'Empereur après avoir obtenu ce qui regardoit ses interets , prit quelque soin de son honneur. Il y avoit déjà cinq ans que l'infortuné Duc de Milan Loüis Sforce , languissoit dans une tres-dure prison. Il étoit oncle paternel de l'Imperatrice ; qui ne cessoit d'importuner son Mary qu'il luy procurât au moins du soulagement , s'il n'avoit le credit de le faire mettre en liberté. L'Empereur s'en étoit excusé jusques-là sous divers pretextes : mais il n'en avoit plus de plausible , & les Alemands murmuroient ouvertement de ce qu'un de leurs Feudataires étoit réduit depuis si longtemps à demeurer dans une chambre

sans conversation & sans livres. Sa Majesté Imperiale demanda qu'on l'élargît , sur la parole qu'elle donna qu'il ne penseroit plus à recouvrer le Duché de Milan : mais le Cardinal ne s'en contenta pas. Il offrit de donner à Sforce telle Ville qu'il choisiroit pour prison , pourveu qu'elle fût située vers le milieu du Royaume ; & tint si ferme là dessus , que l'Empereur se relacha moyennant qu'on ajoûtât à cela une pension de trente mille écus , qui suffiroit à Sforce pour vivre en Prince de sa qualité ; & le Cardinal qui ne rompit jamais de Traitez pour de l'argent , convint de cette pension. Il ne restoit plus que l'Article des Bannis de Milan , qui se trouvoient au nombre de trois mille. Ils pretendoient retourner dans leur patrie ; & Louïs leur en avoit osté l'esperance , par une raison qui ne souffroit point de repliche. On leur avoit pardonné la premiere fois qu'ils s'étoient revoltez ; & tant s'en faut que la grace qu'ils avoient reçue les eût touchez , qu'au contraire ils en avoient usé pour rappeler Sforce , &

1504. pour luy aider à chasser les François.
— Il n'y avoit pas lieu d'attendre qu'ils eussent depuis changé d'inclination ; & l'on étoit presque assuré qu'en les rétablissant dans le Duché de Milan, on y mettroit autant de personnes disposées à changer de Maître à la premiere occasion : mais la clemence de Loüis l'emporta sur cette sorte de considerations purement politiques. Il répondit au Cardinal qui le consultoit là-dessus, qu'encore que l'Empereur n'eût pas raison de solliciter le rappel des Bannis, il vouloit bien luy montrer que la France ne les redoutoit point assez pour n'avoir pas pitié de leur malheur. Ainsi le Traité fut conclu : l'investiture accordée, & les soixante mille florins comptez. Cette particularité est remarquable, à cause que les autres Articles ne furent point executez.

On ac use icy le Cardinal d'Amboise d'une faute, qui seroit sans doute la plus grande de son ministere, s'il étoit vray qu'il l'eût commise. On dit qu'il se laissa tromper par un homme qui passoit pour moins éclairé

que luy ; & qu'il souffrit que l'Em- 1504.
pereur mît le mot de *descendans* en
la place de celui de *successeurs*, dans
l'Article où Sa Majesté Imperiale s'en-
gageoit à donner l'investiture du Du-
ché de Milan, non seulement à Loüis
Douze, mais encore à ceux qui tien-
droient sa place. Qu'il s'ensuivit delà
que François Premier qui n'étoit que
son cousin ; & ne luy étoit uny de
sang qu'en ligne collaterale, ne fut
pas compris dans l'investiture ; & que
l'Empereur eut pretexte de la luy re-
fuser, & d'en accorder une autre à
Maximilien Sforce. Mais les adver-
saires du Cardinal d'Amboise n'avoient
pas pris garde, que ce Prelat ne pou-
voit ny mettre le mot de *successeurs*
au lieu de *descendans*, ny faire com-
prendre le Duc d'Angoulesme dans
l'investiture de Loüis, sans donner
atteinte au Traité conclu avec l'Ar-
chiduc, & confirmé par le premier
Article de celui qui se négocioit alors
avec l'Empereur. Claude de France
fille aînée de Sa Majesté Tres-Chré-
tienne étoit appelée au Duché de
Milan, supposé que le Roy son Pere

1504. n'eût point de fils ; & cette Princesse étoit si bien destinée pour la Maison d'Autriche , qu'on la forçoit d'épouser le second fils de l'Archiduc , en cas que le premier mourût avant que d'Achever son Mariage avec elle. Ainsi ce Cardinal n'auroit pas plustost proposé le Duc d'Angoulesme pour estre investy , que l'Empereur l'eût rejeté ; & bien loin de l'accepter en cas que la fille ainée du Roy mourût sans enfans , il auroit exigé du Cardinal que l'on inferât dans le Traité que si cette Princesse ne laissoit point de posterité , Renée sa sœur épousât un Prince de la Maison d'Autriche.

Les deux Traitez dont on vient de parler , furent à peine ratifiez , que Louis qui ne pouvoit souffrir que les Ambassadeurs des Rois Catholiques eussent abusé de sa bonne foy , les manda dans une Assemblée des plus solennelles ; & leur dit en presence des Princes de son sang , des Officiers de sa Couronne , & des Ministres des Princes étrangers , que Leurs Maîtres étoient des infideles & des parjures. Qu'ils avoient violé tous les Traitez

conclus avec son Predecesseur & avec luy. Qu'ils étoient indignes d'avoir part dans la société civile ; & qu'en-core que Sa Majesté pût agir contre leurs Ambassadeurs sans contrevenir au droit des Gens , elle vouloit bien leur donner huit jours pour sortir de France. Les Ambassadeurs s'ingere-rent de répondre : mais on leur ferma la bouche , & on les fit partir de la Cour deux heures après. Vique-fort ajoûte que les Rois Catholiques au lieu de se plaindre de la maniere dont on avoit traité leurs Ambassadeurs , n'en firent que rire , & qu'ils se van-terent d'avoir trompé Louïs beaucoup plus souvent qu'il ne disoit. Mais il n'est pas juste de croire dans une af-faire de telle importance sur la paro-le un Ecrivain de nostre temps , qui ne cite point de manuscrit pour jus-tifier ce qu'il avance , & qui dement néanmoins tous les Auteurs imprimez.

Les préparatifs de Louïs pour aller en personne au recouvrement de Na-ples , furent tres-grands : mais deux accidens imprévus les ralentirent. L'infortuné Frederic Roy de Naples

1504. persuadé par les Espagnols qu'il n'avoit tenu qu'à la France qu'il ne fût rétabli , mourut de chagrin le neuf de Novembre mil cinq cens quatre , & la Reine Catholique Isabelle ne profita pas long-tems de la Couronne qu'elle luy avoit enlevée. Elle ne luy survécut que de seize jours ; & ceux qui ne voulurent pas attribuer sa fin précipitée à la vangeance Divine , publierent qu'il ne luy étoit rien arrivé que de naturel ; & qu'elle étoit morte d'un chancre dans la matrice , qu'elle avoit contracté en demeurant trop long-temps à cheval durant les dix années que dura le siege de Grenad. C'est ici seulement que Pierre Martir dans sa Lettre trois cens & dans les suivantes écrit d'une maniere si peu vray-semblable , qu'il faut renoncer au bon sens pour y ajoûter foy. Il ne se contente pas de mettre Isabelle infiniment au dessus de toutes les Princesses qui l'ont précédée , mais il pretend de plus qu'elle alla droit en Paradis ; & que le degré de gloire dont sa vertu fut recompensée , ne cede qu'à celui de la Mere de Dieu ,

& surpasse toutes les autres Saintes. 1504.
Il luy auroit donné des loüanges plus
solides & plus vray-semblables , s'il
eût dit que l'Espagne luy étoit prin-
cipalement redevable de la vaste éten-
duë de sa Monarchie , & des con-
questes de Grenade , de Naples, des
Canaries & du Nouveau Monde.
Ce n'est pas que Ferdinand son ma-
ry n'y eût eu beaucoup de part: mais
il étoit né avec deux déffuts qui
l'auroient tenu renfermé toute sa vie
dans l'Arragon , s'il eût épousé
une femme moins ambitieuse qu'Isa-
belle. Il avoit l'ame naturellement
incapable de former de grands pro-
jets , & sa passion dominante alloit
à l'épargne. Il falloit qu'il se fît
une extrême violence pour se vain-
cre luy-mesme là-dessus , & il n'y
avoit que les sollicitations conti-
nuelles d'Isabelle qui l'y pussent obli-
ger. Elle fit un Testament le jour
de sa mort , qui divisa sa famille
au lieu de l'unir plus étroitement
comme elle avoit prétendu : Tant il
est vray que cette sorte de disposi-
tions est presque toujours imparfaite,

1504.

dans les temps où les grandes douleurs affoiblisſent les organes qui ſervent aux principales fonctions de l'eſprit. On ne ſçauroit douter que la prudence d'Iſabelle n'eût eſté juſquela ſans tache , cependant on trouva fort à redire dans l'Article qui devoit regler ſa ſucceſſion. Jeanne Archiduchefſe des Pays-Bas étoit ſa fille ainée ; & par conſequent tous les Royaumes incorporez à celui de Caſtille , la regardoient. Il y auroit eu de l'injuſtice à l'en frustrer, & ſa mere la declara ſon unique heritiere. L'honneſteté publique exigeoit encore que le Mary de Jeanne ne luy fût pas ſoumis ; & Iſabelle voulut qu'il regnât en Caſtille avec ſa fille , & que les Actes publics fuſſent aux noms de l'un & de l'autre. Mais l'Archiduchefſe étoit née avec peu d'eſprit , & un accident impréveu avoit encore diminué le peu qu'elle en avoit. L'Archiduc aimoit une De-
 * Ces
 particu-
 laritez
 ſont veüs
 le milie
 d'un Li-

moiselle*Flamande incomparablement belle , & l'Archiduchefſe en devint jalouſe juſqu'à perdre la raiſon. Elle fit mener par force dans ſa cham-

bre cette Demoiselle : On luy lia
par son ordre les pieds & les mains ;
& elle luy defigura avec un rasoir le
visage , & les autres parties qui selon
elle entretenoient la passion de son Ma-
ry. La fureur de l'Archiduchesse après
cette vangeance fut bien ralentie ,
mais l'extravagance succeda à la fu-
reur. Isabelle en avoit esté avertie ;
& comme elle aimoit trop les Castil-
lans pour les soumettre à la domination
d'une folle , elle inséra dans son Testa-
ment que supposé que sa fille aînée ne
guerît pas , ou que sa maladie augmen-
tât , le Roy Catholique Ferdinand
auroit l'administration de la Castille ,
jusqu'à ce que son petit fils Charles
d'Autriche Duc de Luxembourg eût
l'âge de vingt ans accomplis. Ce
Testament fut ouvert immediate-
ment après la mort d'Isabelle ; &
l'Archiduc ne l'eut pas plustost lû ,
qu'il le soupçonna de faux. Et de fait
il y étoit traité d'une maniere, qui n'é-
toit pas supportable à un Prince de sa
qualité. Les loix qui luy avoient
donné l'Archiduchesse pour femme
vouloient aussi qu'il en fût le tuteur

1504.
-
vre inti-
tulé le
Theatre
des mal-
heurs.

1504. en cas qu'elle se trouvât incapable
de regner. Cependant on le négli-
geoit , & l'on substituoit en sa place
Ferdinand son beau-pere. L'injure
qu'on luy faisoit ne toucha gueres
moins que luy les Grands de Castille.
Ils s'assemblerent ; & convinrent d'en-
voyer le Secretaire Jean Manuel à
l'Archiduc , pour luy dire qu'il ne
s'arrestât pas plus au Testament d'Isa-
belle que s'il n'eût jamais esté. Que
cette Princesse révoit sans doute lors
qu'elle l'avoit écrit & signé. Qu'elle
avoit employé les derniers momens
de sa vie , pour violer les loix fon-
damentales de la Monarchie de Castil-
le ; & qu'au lieu d'en laisser l'admi-
nistration à l'Epoux de la Reine, elle
y avoit appelé le Roy Catholique
Ferdinand , Etranger à l'égard des
Castillans , puis qu'il étoit Arragon-
nois.

L'Archiduc encouragé par Manuel,
qui luy promet que sa seule presence
obligerait son beau-pere à se confi-
ner dans l'Arragon , fit équiper une
superbe flotte , & se prepara pour
mener sa femme en Espagne. Son

beau-pere en eut un chagrin qui n'étoit pas concevable. Il prévoyoit d'un costé que les Castillans ne reverroient pas plustost l'Archiduc, qu'ils le reconnoistroient pour Roy; & d'un autre costé il n'apprehendoit gueres moins que la mort de retourner dans l'Arragon, après avoir esté si long temps Souverain dans la Castille. Il n'avoit pas assez bonne opinion de luy-mesme, pour se croire capable de conserver avec les seules forces de ses Royaumes Hereditaires la Couronne de Naples contre les François; & comme il s'estimoit trop heureux s'il pouvoit disposer le Roy Tres-Christien à luy en laisser une partie, il luy envoya dans cette veüe de nouveaux Ambassadeurs sous pretexte de luy donner part de la mort de sa femme. Ces Ambassadeurs furent mieus receus qu'ils ne s'attendoient de l'estre. Louïs avoit aimé l'Archiduc, tant qu'il n'avoit esté maître que des dix-sept Provinces des Pais-Bas: mais aussi-tost qu'il devint Roy de Castille, & de plus heritier présomptif de l'Arragon, & des

1504.

— dix Provinces Hereditaires de la Maison d'Autriche, outre l'élection à l'Empire qui selon toutes les apparences ne luy pouvoit manquer, Sa Majesté Tres Chrestienne changea d'inclination pour luy. Elle l'apprehenda d'abord, & depuis elle le haït. Elle se repentit du Traité qu'elle avoit conclu avec luy, par la seule consideration que si le Duc de Luxembourg avoit les Duchez de Bretagne & de Milan, la Monarchie Françoisse ne seroit plus en état de luy resister. Il n'y avoit pas d'autre moyen de prevenir tant d'inconveniens, que celui de s'accommoder avec le Roy Catholique. Ce Prince n'avoit encore que trente-sept ans, & son inclination n'alloit pas à passer le reste de sa vie dans le veuvage. Il étoit le vingt-neuvième Roy d'Arragon, & il luy fâchoit que sa Maison finît en luy. Il n'avoit que trois filles, & s'il se remarioit il pouvoit avoir des fils. La France y auroit trouvé son compte, en ce que la Monarchie d'Espagne se seroit divisée; & la Couronne d'Arragon se trouvant unie à celle de

Naples , fût devenuë à peu près auffi 1504.
puiffante que celle de Caftille. L'une
& l'autre auroient efté prefque tou-
jours en guerre ; & la France bien
loin d'eftre occupée à garder fes fron-
tieres , eût eu le loisir de penfer au
recouvrement de ce qu'elle avoit per-
du dans l'Italie. Au lieu que fi l'Archiduc heritoit de tous les Royaumes
d'Efpagne, excepté ceux de Navarre &
de Portugal : s'il demeueroit le maître
de Naples : s'il fuccedoit à l'Empire : fi
Claude de France luy portoit pour fa-
dot les Duchez de Milan & de Breta-
gne , & s'il achevoit d'enfermer la
France par les dix-fept Provinces des
Pays-Bas , il la reduiroit en peu de
temps à fon obeïffance, & la Chrestien-
té n'auroit plus qu'un Maître.

Le Roy Catholique n'étoit pas moins
tourmenté des penfées de l'avenir que
que le Roy Tres-Chrestien. Il defefpe-
roit de conferver la Caftille , & ne fe
fentoit pas trop affeuré dans fes Royau-
mes Hereditaires. Son Gendre en les
vifitant y avoit fait plus d'amis que
luy , & pouvoit au befoin les faire
revolter. S'il n'en venoit pas à cette

1504.

extremité , il estoit au moins à craindre qu'il ne pretendît à Naples , par la mesme raison que son beaupere s'en étoit emparé. Elle consistoit en ce qu'Alfonce n'avoit pu disposer en faveur de son fils bâtard , & au préjudice de son frere legitime , d'une Couronne conquise aux dépens de l'argent & du sang des Arragonois. Cependant il étoit aisé à l'Archiduc de tourner ce raisonnement contre celuy qui s'en servoit , puis qu'il étoit constant que la seconde conquête de Naples s'estoit faite presque entierement par les troupes & par les deniers de la Castille. Il ne restoit pas d'autre moyen au Roy Catholique pour retenir les Arragonnois dans le devoir , que de leur oster l'esperance de devenir sujets de l'Archiduc ; & de contracter au dehors une alliance capable de les assister puissamment , supposé que les Castillans les attaquaissent ; & Sa Majesté Catholique en étoit si bien convaincué , qu'elle avoit dépêché vers Louis pour le rechercher de paix & d'union toute ensemble , lors qu'elle reçut

de la part de Loüis l'Archevêque 1504.
d'Ambrun, qui luy fit de semblables
propositions. On a vcu cy-dessus que
Jean de Foye Vicomte de Narbonne,
étoit beaufrere de Loüis. Il preten-
doit au Royaume de Navarre, par le
même droit que Jean Comte de
Montfort, s'étoit mis en possession de
la Bretagne. Gaston de Foix Prince
de Bearn, avoit eu d'Eleonor d'E-
vreux, Princesse du Sang de France, la
derniere de sa branche, & Reine He-
ditaire de Navarre, deux fils, dont
le Vicomte de Narbonne étoit le ca-
det. L'ainé étoit mort devant sa me-
re, & n'avoit laissé qu'une fille ap-
pellée Catherine, mariée à Jeand'Al-
bret. Le Vicomte avoit soutenu là-
dessus, qu'il devoit succeder à sa Me-
re à l'exclusion de sa niece, plus éloi-
gnée d'un degré que luy. Les Etats de
Navarre s'étoient portez pour Juges
de ce differend, & avoient prononcé
pour la Niece au prejudice de l'On-
cle: mais le Vicomte n'avoit point ac-
quiescé à leur Sentence. Il n'avoit pu
se faire justice par la voye des armes
sous le Regne de Charles huit; parce

1504

que la Comtesse de Beaujeu , de qui Catherine de Foix étoit Cousinegermaine , l'en avoit empêché : mais l'occasion étoit plus favorable sous Loüis douze, de qui le Vicomte avoit épousé la sœur. Il en avoit un fils de la p'us belle esperance qui fut jamais , auquel il avoit donné le nom de Gaston , & une fille tout-à-fait bien foite , qui s'appelloit Germaine. Elle n'avoit que dix huit ans. Le Roy Catholique la rechercha en Mariage ; & pour l'obtenir avec plus de facilité , il offrit de laisser à la France le Royaume de Naples , s'il n'avoit point d'enfans de son second Mariage, & s'il mouroit avant sa femme. Cette proposition étoit avantageuse à Loüis ; parce que d'un côté le Roy Catholique avoit dix-neuf ans plus que Germaine, & de l'autre il y avoit apparence que le desordre de sa vie passée, l'avoit rendu incapable d'engendrer. Ainsi le Conseil de France le prit au mot , & l'on convint de luy donner Germaine, & de luy laisser le Royaume de Naples à cette condition. On insista seulement sur

les frais que la France avoit faits pour recouvrer cette Couronne, & le Roy Catholique le taxa luy-même à luy payer sept cens mille écus en dix ans. Il restoit la difficulté des Seigneurs de Naples qui avoient suivi le party de France; & elle se trouva d'autant plus grande que les Espagnols avoient vendu une partie de leurs biens, & en avoient donné l'autre à la faction d'Arragon. Mais Louïs fit conscience de les abandonner; & pressa de sorte le Roy Catholique, qu'il convint de les rétablir. Frederic dernier Roy de Naples de la branche bâtarde d'Arragon, avoit laissé d'Isabelle de Savoye sa femme, un fils & une fille en bas âge. Le Roy Catholique n'esperoit pas de posséder en paix l'Etat dont il les avoit dépouillés, tant qu'ils seroient en d'autres mains que les siennes, & il sollicita à son tour la France de les luy remettre. Mais Louïs en eut un scrupule qu'il ne put surmonter; & tout ce que les Ambassadeurs du Roy Catholique obtinrent de luy, fut qu'il prioit la Reine de Naples & ses En-

1504. fans, d'aller en Espagne; & que
supposé qu'ils ne le voulussent point, il
ne leur permettroit pas de demeurer
plus long-temps en France. Sa Ma-
jesté Très-Chrétienne executa de
bonne foy cet article: mais la Rei-
ne de Naples qui sçavoit de quelle
maniere le Roy Catholique s'étoit
faisi du Prince de Tarante son fils
aîné, n'avoit garde de luy confier
les autres. Elle conjura Loüis de
luy permettre d'achever sa vie en
France; & sur le refus qu'on luy en
fit, elle choisit pour retraite la Vil-
le de Ferrare.

La Republique de Venise tenoit
des Villes considerables dans le
Royaume de Naples & dans le Du-
ché de Milan; & les Rois Loüis &
Ferdinand, pensoient également à
les recouvrer. Ils se promirent un
secours considerable pour une guer-
re, qui ne fut pas expliquée dans
les Articles publics du Traité: mais
on y ajoûta un secret, qui por-
toit en termes exprés que c'étoit
pour arracher aux Venitiens ce qu'ils
tenoient du Domaine des deux Rois.

Il y avoit plus d'un siècle que l'Europe n'avoit été si surprise, qu'elle le fut au premier avis du Traité entre la France & l'Espagne. L'Empereur & l'Archiduc prévirent qu'ils ne seroient pas long temps amis de Louïs, & prirent avec luy autant de mesures que s'il eût déjà rompu avec eux : mais la Republique de Venise en fut d'autant plus touchée, qu'elle se sentoît moins capable de résister à deux Rois si puissans. Les espions qu'elle entretenoit à grands frais dans les Cours de France & d'Espagne, l'avoient informée de l'article secret dont on vient de parler ; & comme elle connoissoit qu'il n'y avoit que le Pape qui la pût garantir de l'orage prêt à fondre sur elle, Sa Sainteté fut conjurée de la recevoir en grace. Elle consentit pour cela de restituer toutes les places qu'elle avoit occupées dans la Romagne, à la réserve de celle de Fayence ; & le Pape s'étant obstiné à ne luy pas laisser un pied de terre dans cette Province, elle ne desespéra pas de le fléchir avec le tems. Elle commença par l'offre de

1504. rendre avant que de traiter , toutes ces places , excepté Fayence & Rimini , pourveu que l'on reçût à Rome ses Ambassadeurs d'obedience ; & le Pape qui ne s'engageoit à rien de solide , par la permission d'une telle ceremonie , & qui recouroit des Villes qui luy auroient coûté beaucoup de tems & de dépense , y consentit. Il permit mêmes que les Venitiens doublassent le nombre des Senateurs qui seroient choisis pour l'Ambassade , & en nommassent huit au lieu de quatre : Mais il les reçut d'une maniere si froide , que la Republique reconnut assez qu'elle n'avoit pas beaucoup avancé en se defaisant de cinq ou six Places , qui eussent donné de l'exercice pour long - tems aux armes Ecclesiastiques.

Sa Sainteté reçut plus civilement l'Ambassade extraordinaire de Louis , mais elle ne satisfit pas à la principale de ses intentions. La France avoit differé jusques là de se conjoûir avec Jules Second sur son exaltation ; soit qu'elle n'en eût pas esté contente , ou qu'elle eût voulu témoigner du res-

sentiment de la perte de Naples, 1504.
qu'elle imputoit principalement à ce Pape. Mais après qu'elle se fut accommodée avec le Roy Catholique, elle changea de conduite; & desira que le Pape en qualité de Seigneur Suzerain de Naples, ratifiât le dernier Traité qui en regloit la propriété. L'Ambassade fut magnifique. Saint Vallier, de l'illustre Maison de Poitiers, en étoit le chef; & le Secrétaire le celebre Guillaume Budé, de qui la reputation commençoit à s'étendre dans les pays étrangers. L'instruction publique donnée à Saint Vallier, ne regardoit que les ceremonies de l'Obedience. mais la secrette contenoit deux articles. Le premier de persuader le Pape qu'il y alloit de l'intérêt de l'Eglise de conserver la Couronne de Naples à Ferdinand; parce que si l'on donnoit à ce Prince le moyen de se remarier, & qu'il eût des fils, l'Archiduc ne seroit pas son héritier; & l'Italie n'auroit pas à craindre d'être assujettie par un si puissant Prince, qui en tiendrait déjà la meilleure partie. Le second article

1504. alloit à dissuader le Pape de souffrir
— que l'Empereur vint en Italie sous
pretexte de recevoir la Couronne Im-
periale, parce qu'il ne pourroit faire
ce voyage qu'avec une puissante ar-
mée ; qui renouvelleroit infaillible-
ment la guerre par la jalousie qu'elle
donneroit aux Princes & aux Repu-
bliques du pays, & par la nécessité
où elle les mettroit de lever des
gens de guerre afin de n'être pas sur-
pris.

Le pape reçut admirablement cet
avis, & ne se laissa pas d'admirer la
Doctrine de Budé : mais il ne vou-
lut ny ratifier le Traité qu'on luy
presentoit, ny promettre d'employer
ses offices pour retenir l'Empereur
dans l'Allemagne. Il agissoit par un
motif connu de peu de personnes,
mais qui éclata un mois après.

On a veu que Consalve avoit con-
quis le Royaume de Naples, plus par
sa méchanceté que par sa valeur ; &
comme il n'étoit retenu ni par l'hon-
neur, ny par la religion, on écrit
qu'incontinent après la mort d'Isa-
belle sa souveraine, il pensa sérieuse-
ment

ment à monter sur le Trone, & prit des mesures qui donnerent du soupçon au Roy Catholique. Sa Majesté luy manda plusieurs fois de revenir en Espagne; & il trouva toujours des pretextes plausibles pour s'en excuser, pendant qu'il introduisoit des gens affidez dans les forteresses de ce Royaume, & qu'il les mettoit à la tête des troupes. Le Roy Catholique lassé de tant de remises, eut recours à cet expedient pour s'eclaircir de la verité. La Commanderie de Saint Jacques étoit la plus belle & la plus riche Dignité de l'Espagne après la Royale. Elle avoit été réunie avec celle d'Alcantara & de Callatrava à la Couronne de Castille; & le Roy Catholique offrit de l'en détacher en faveur de Consalve à condition qu'il en vint prendre luy-même possession. Consalve évita le piege qu'on luy tendoit en s'estimant indigne de la grace qu'on luy proposoit; & en protestant de ne pas vouloir que la Castille imputât à sa memoire, d'avoir diminué le Domaine Royal du tiers de son revenu.

1504.

Dans la
négocia-
tion de
S. Valier
à Rome.

Jules informé de ce qui se passoit, crut qu'il seroit plus avantageux au Saint Siege que le Royaume de Naples retournât sous un Maître qui n'auroit point d'autres Etats que celuy-là, que s'il estoit reüni, à la Monarchie Françoisse, ou à celle d'Arragon Il différa là-dessus de signer les articles que Saint Vallier luy presentoit; sous couleur que cela se feroit avec bien plus de bienséance, après que Sa Sainteté qui travailloit actuellement à reconcilier le Roy Catholique avec l'Archiduc son gendre y auroit reüssi. Elle se dispensa de même de traverser le voyage de l'Empereur, par la raison qu'elle y trouveroit son compte; & que ce Prince qui n'aimoit pas les Venitiens, pourroit bien les obliger à restituer au Saint Siege ce qu'ils tenoient encore de la Romagne.

La Republique de Florence avertie du mauvais succez de la négociation de Saint Vallier, se hâta de recouvrer Pise avant l'approche des Alle-mans. Elle fit avancer son armée qui commença le dégât sur le Territoire ennemi, mais la multitude du bétail

qu'elle y enleva fut cause de sa ruine. Tarlatino qui commandoit dans Pise se mit à ses trousses avec quinze hommes d'armes, trente chevaux légers, & quatre-vingt Fantassins seulement qui se trouverent les premiers en état de marcher, après avoir ordonné au reste de ses troupes de le suivre en diligence. Il atteignit les Florentins au Pont de la Chapelle; & trouvant là l'occasion qu'il cherchoit de les joindre dans un lieu si étroit qu'ils ne pussent l'envelopper, les attaqua sans leur donner le tems de connoître sa foiblesse. Il fut repoussé au premier choc : mais au second il se rendit maître du Pont; & les fuyards s'étant jettez au travers des bêtes à corne, les mirent en telle furie qu'elles passèrent sur le ventre au reste des Florentins rangez en bataille. Tarlatino n'eut ainsi qu'à se prevaloir du désordre de ses ennemis, & qu'à les tuer ou prendre prisonniers à son choix. La République de Pise fut conservée par un accident singulier, & si celle de Florence employa six mois entiers à rassém-

1504.

bler une autre armée. La maladie de Loüis & les événemens qui la suivirent, en furent peut-être les causes. Sa Majesté Très-Chrestienne n'eut d'abord qu'une fièvre tierce, qui dégénéra en continuë. Elle perdit ensuite la parole, & les Medecins desespererent de sa guerison. La plûpart des François laissez à la garde du Duché de Milan, retournerent sans congé dans leurs maisons, sous pretexte que leur presence y seroit absolument nécessaire dans les guerres dont ils croyoient que la France seroit travaillée après la mort de Loüis; & leur conjecture n'auroit pas été tout à-fait fausse, si le malheur qu'ils apprehendoient fût arrivé. François Comte d'Angoulesme presomptif heritier de la Couronne de France, étoit fils de Charles de Valois cousin germain de Loüis du côté paternel, & de Loüise de Savoye. Il avoit perdu son pere en bas âge; & sa mere l'élevoit dans la Ville de Coignac, lors que le Roy l'avoit invitée de venir à la Cour. Sa presence avoit donné de la jalousie à la Reine; qui n'avoit

que deux filles ; & comme Sa Majesté étoit plus jeune que le Roy, & qu'elle s'attendoit de luy survivre, elle ne pouvoit sans chagrin prévoir qu'en ce cas elle seroit confinée dans la Bretagne, & la Comtesse auroit l'administration du Royaume, au moins durant la minorité de son fils. 1504.

La Comtesse avertie de la mauvaise disposition de la Reine à son égard, avoit formé une brigue pour se garantir d'oppression en tout événement. Il n'est pas nécessaire de nommer ici les personnes dont elle étoit composée, puis qu'on l'a déjà fait au commencement de l'Histoire de François Premier. Mais on ne sçauroit se dispenser de dire que le meilleur ami de la Comtesse étoit Pierre de Rohan Maréchal de Gié. Ce grand personnage avoit été dans les intérêts de la Reine, & luy avoit obligation des emplois honorables qu'elle luy avoit procurez, premièrement sous Charles Huit, & depuis sous Louïs Douze. On n'a pu trouver en aucun lieu la cause de l'inconstance de cette Princesse ; &

1504. ce que l'on en peut soupçonner de plus vray - semblable est que comme il estoit fort riche, & qu'il n'avoit que deux filles, la Reine voulut qu'il les donnât en mariage à deux neveux du Cardinal d'Amboise. Cette proposition fut éludée, parce que Gié pretendoit conserver son bien dans la Maison de Rohanen, donnant ses deux filles à deux hommes de son nom. Il connoissoit d'un côté que la Reine ne recevoit pas volontiers d'excuse quand il s'agissoit d'accomplir ses volontez; & d'un autre côté que la haine de Sa Majesté étoit irréconciliable. Il se l'étoit attirée par son refus; & la crainte de succomber s'il étoit seul exposé, le contraignit d'entrer dans l'intrigue de la Comtesse. Le Roy étoit au plus fort de son mal; lors que la Reine prevoyant que si sa fille aînée se trouvoit à la Cour à la mort de son Pere, le Comte d'Angoulême la retiendrait pour l'épouser; & ne pouvant y consentir, envoya cette Princesse dans la Province de Bretagne dont elle estoit souveraine, à dessein de l'y suivre dans peu de

jours , & de la marier avec le Duc 1504.
de Luxembourg , aussi-tôt que l'un & —
l'autre seroient en âge. C'est ainsi
que le racontent les relations de
meilleure main : mais la verité de
l'Histoire veut que l'on ne dissimule
point ici qu'il y en a d'autres qui
soutiennent que la Reine n'envoya
pas sa Fille en Bretagne, mais seule-
ment son meuble. Les premieres
ajoutent que la Princesse en passant
par Angers y fut arrêtée par Gié Gou-
verneur de la Ville , qui rendit rai-
son de sa conduite en soutenant qu'il
n'avoit pas dû en qualité de Maré-
chal de France , & du plus vieux Of-
ficier des armées Françoises, permet-
tre que l'on enlevât au Roy son Maî-
tre ce qu'il avoit de plus précieux,
c'est à dire sa fille aînée ; & que l'an-
tipatie de deux Princeses privât la
France des Duchez de Milan & de
Bretagne , & la rendît plus foible que
la Maison d'Autriche. La Reine ne
confidera pas ce qu'il y voit de juste
& d'heroïque dans l'action de Gié.
Elle ne s'arresta qu'à ce qui y pa-
roissoit de choquant & de mépri-

La Reî-
ne de
France
& la Du-
chesse
d'Angou-
lesme.

1504. tant pour elle; & en sçeut à ce Maréchal aussi mauvais gré, que s'il eût agy par une pure complaisance pour la Comtesse. Sa Majesté ne laissa point en repos le Roy après sa guérison, qu'il n'eût disgracié le Maréchal, & souffert qu'on le mît en Justice; sous couleur qu'étant né Breton, il étoit sujet de la Reine, quoyque la plûpart de ses biens se trouvaient dans l'Anjou & dans la Touraine.

Dans les
Archives de
Bretagne

Le procez qu'on luy fit est trop long pour tenir ici sa place. On se contente de remarquer qu'encore qu'il eût coûté trente-cinq mille livres à la Reine, & qu'elle eût choisi les Commissaires qui y travaillèrent, ceux-cy n'eurent pas assez de condescendance pour condamner à la mort le prétendu coupable, & que Gié en fut quitte pour une longue retraite dans sa délicieuse maison du Verger.

Les Milanois se voyant mal gardez, penserent à retourner sous la domination des Sforces, & profiterent de l'occasion que la France étoit sur le point de changer de Maître.

Maître. Ils étoient touchez de la cap- 1505.
tivité de leur Duc, & de l'exil de
ses deux fils. L'humeur François
leur étoit insupportable, & ils soupi-
roient après un Souverain de leur
nation. Ils en écrivirent au Cardi-
nal Ascagne, qui montra leurs lettres
au Pape; & Sa Sainteté toujours
preste de favoriser les desseins qui
tendoient à chasser d'Italie les Etran-
gers, encouragea le Cardinal à l'ex-
écution du sien, & l'assista sous main.
Le Cardinal couvrit son dessein du
pretexte de rétablir les Medecis dans
Florence, & traita là-dessus avec les
Baglions & les Putruccis pour la le-
vée des Troupes dont il avoit besoin.
Consalve mesmes nonobstant la paix
qui venoit d'être conclue entre la
France & l'Espagne, permit que l'Al-
viane s'engageât au service du Car-
dinal Ascagne, & luy menât des trou-
pes. Il est certain que le Duché de
Milan auroit alors couru risque, si
l'auteur de l'entreprise eût pu l'ex-
cuter: mais l'heure n'étoit pas enco-
re venue que les François fussent
chassez de l'Italie. Le Cardinal Asca-

bonheur, perdirent par un excez de hardieſſe l'occafion d'en profiter. Ils mirent le Siege devant la Ville de Piſe; & ne ſe ſouvinrent pas que Conſalve ne le leur avoit permis, qu'à condition qu'ils abandonnaſſent les intérêts de la France. Peut-être crurent-ils que la paix entre les deux Couronnes, l'empêcheroit de ſecourir la Republique de Piſe; ou qu'avant qu'il en eût le loifir, ils auroient emporté la Place. Le ſiege qu'ils y formèrent fut regulier, & l'on admira la multitude des proviſions qu'ils firent porter dans leurs lignes. Mais ils avoient commis d'abord deux fautes irréparables. L'une de ne s'être pas ſaiſis de tous les Ports, par où les aſſiegez pouvoient recevoir du ſecours. L'autre de commencer une circonvallation à la fin de l'Été dans un marais, dont le fond ne pouvoit être remué ſans exciter des vapeurs & des exhalaiſons capables d'infecter l'air. Et de fait le camp des Florentins fut bien-tôt rempli de maladies; & lors que Conſalve eut jugé qu'ils n'étoient plus en état d'empêcher que Piſe ne fût

1505. secouruë, il y fit passer les troupes qu'il tenoit prêtes pour cela dans Piombino. Les Espagnols enleverent sans obstacles le quartier qu'ils attaquèrent, & ravitaillèrent Pise. Les autres quartiers des assiégeans craignirent d'être attaquez à leur tour; & pour en prevenir l'affront, ils se retirèrent sans en attendre la permission de leurs superieurs.

La maladie de Louis qui duroit encore, favorisa les ennemis de la France, qui travailloient à la reconciliation du Roy Catholique Ferdinand avec l'Archiduc Philippe son Gendre. Le Secrétaire Manuel que les Grands de Castille avoient envoyé en Flandres, y fut plus utile que l'on ne pensoit. Il representa à l'Archiduc qu'il luy étoit absolument necessaire de tromper son beaupere, en usant contre luy de ses propres artifices, & de luy dresser le piege dans lequel il se ventoit d'avoir fait tomber la plupart des Princes de l'Europe. Que la Paix entre Sa Majesté Catholique & le Roy Très-Chrétien fermoit l'entrée de l'Espagne, à quiconque y voudroit

mettre le pied fans le consentement 1505.
des deux Rois , & qu'il y auroit de
la temerité à l'entreprendre. Que les
Castillans souhaittoient à la verité,
d'avoir l'Archiduc pour Maître: mais
qu'il falloit pour cela que ce Prince
se montrât à eux , & leur fournît ain-
si le pretexte qu'ils cherchoient pour
éluder l'exécution du Testament de
la Reine Isabelle. Que s'il demandoit
la permission de traverser la France ,
Louis n'auroit garde de la luy donner,
puis qu'il s'étoit repenti del'avoir ac-
cordée trois ans auparavant. S'il avoit
recours à son beaupere , il ne seroit
pas plus favorablement écouité par ce
Prince, qui ne s'étoit point encore éloi-
gné de ses interêts. Qu'il falloit donc
en toute maniere traiter avec luy ; & se
relâcher sur tous les articles qu'il
proposoit , à condition qu'il permît à
l'Archiduc d'accompagner sa femme
quand elle iroit recevoir le serment
des Castillans.

L'Archiduc qui n'avoit point encore
usé de supercherie en négociant , eut
de la peine à commencer par son beau
pere. Mais il ne résista pas long-tems

1505. aux importunitéz de Manuel sans consentir à ce qu'il désiroit, & le renvoya en Espagne pour traiter à sa mode avec le Roy Catholique. Manuel pour son coup d'essay, surprit le plus adroit des hommes. Il fit acroire au Roy Catholique que les François n'avoient rien oublié pour jeter les semences d'une haine implacable entre Sa Majesté Catholique & l'Archiduc; & qu'ils avoient offert à celuy-ci toutes leurs forces, supposé qu'il voulût presentement se mettre en possession de la Castille. Qu'ils avoient ajoûté la malice à l'infraction de leur dernier Traité avec la Maison d'Aûtriche, & qu'ils avoient tâché d'insinüer à la Cour de Flandres, que le Testament d'Isabelle étoit suggeré ou falsifié; & qu'il n'y avoit pas d'apparence qu'une Reine si sage eût exclus son gendre de regner après elle en Castille, supposé que la folie de sa fille continuât, dans le même tems & par le même, acte qu'elle ordonnoit que ce Prince regnât avec sa fille, en cas que l'esprit de celle-ci fût retabli. Que l'Archiduc bien loin de recevoir les im-

pressions qu'on luy vouloit donner ; 1505.
 avoit dépêché Manüel vers le Roy
 Catholique pour luy déclarer qu'il se
 mettoit à sa discretion ; & qu'il le
 prioit seulement de ne pas souffrir
 qu'on pût disputer un jour à ses en-
 fans la Couronne de Castille, comme
 il arriveroit infailliblement si les Cas-
 tillans n'avoient pas reconnu leur mere
 pour Reine , & ne luy avoient pas
 prêté serment en cette qualité.

Le Roy Catholique ravi qu'on luy
 laissât durant sa vie l'administration
 d'une Monarchie sur laquelle il n'a-
 voit plus de droit, & dont il venoit
 de se rendre indigne en se remariant,
 répondit à Manuel que puis que son
 gendre avoit tant de déference pour
 luy, il ne pretendoit pas luy ceder
 en honnêteté, & qu'il luy vouloit ac-
 corder quelque chose en échange. Ma-
 nuël ravi de l'acheminement de sa ru-
 se, repliqua que l'Archiduc seroit plus
 que satisfait si Sa Majesté luy per-
 mettoit de prendre le titre de Roy: si
 elle donnoit à l'Archiduchesse une
 pension de vingt - cinq mille écus
 sur le Domaine Royal de Castille, &

1505. si elle l'appelloit en Espagne pour recevoir les hommages de ceux qui devoient un jour être ses Sujets. Le Roy Catholique trouva qu'il en étoit quitte à si bon marché, qu'il accepta sur le champ les trois conditions de Manuel. Elles furent à l'instant écrites & signées. Sa Majesté promit à Manuel de le recompenser en le faisant Grand de Castille; & luy dit en confiance qu'il y alloit de son honneur de ne pas souffrir que sa fille & son gendre se missent une seconde fois entre les mains de Louis, dont ils ne se tireroient peut-être pas avec tant de facilité que la première. Qu'il valoit mieux que leur voyage se fît par mer; & qu'afin qu'il ne fût traversé ni par les Corsaires ni par les ennemis secrets de la Monarchie Espagnole, il envoyeroit sa flotte joindre celle des Archiducs, & les escorter jusqu'au Port de la Corogne. Manuel n'eut que des remerciemens à faire pour ce surcroît de graces. On envoya de l'argent pour équiper la flotte. Elle partit; & les Flamans qui la virent, avoüerent qu'elle ne

cedoit à la leur ni pour la grandeur 1505.
ni pour la legereté des vaisseaux. —

L'Archiduc & l'Archiduchesse s'embarquerent dessus avec Ferdinand leur second fils, & n'eurent que deux jours le vent favorable. Ils furent le troisième agitez d'une tempête qui dissipa les deux flotes, & jetta l'Archiduc sur les côtes d'Angleterre. Le vaisseau qui le portoit avoit besoin de radoub; & d'ailleurs il étoit de la bien-séance de ne pas sortir des Etats d'un Prince voisin, sans luy avoir envoyé faire civilité. L'Archiduc dépêcha vers Henry Sept Roy d'Angleterre, qui ne se contenta pas d'envoyer au devant de luy des principaux de sa Cour. Il y alla luy-même: Il le traita d'égal, & le pressa d'aller à Londres en attendant que l'on eût rassemblé les flotes d'Espagne & de France. Ceux qui blâment l'Archiduc de s'être laissé persuader trop facilement, ne sçavent pas qu'il ne luy étoit plus possible de refuser le Roy d'Angleterre; & qu'on le pouvoit arrêter comme espion, s'il n'eût pas voulu être traité en ami. Son entrée à

1505.

Londres fut superbe, & on n'épargna rien pour le regaler. Mais lors qu'il fut en état de partir, on luy fit dire à l'oreille qu'il avoit en son pouvoir une personne dont la garde étoit absolument nécessaire au Roy d'Angleterre, & que Sa Majesté le prioit de la remettre en ses mains.

Pour entendre le sens de ces paroles ambiguës, il faut remarquer que dans la maison d'Yorc il n'y avoit plus de pretendans à la Couronne d'Angleterre qu'Emon Paulus Duc de Suffolx. Ce Prince n'étoit ni moins hardi, ni moins malheureux que ses ancestres. Il avoit tout hazardé pour monter sur le Trône à son tour. Mais il avoit succombé; & peu s'en étoit falu qu'il ne fut pris par son Compétiteur, qui ne luy auroit pas fait de quartier selon la detestable coûtume des guerres civiles d'Angleterre. Il s'étoit jetté dans une barque qui l'avoit porté en Flandres. Ceux qui gouvernoient alors les Pays-bas durant la minorité de l'Archiduc, en avoient usé selon la coûtume établie par les quatre derniers Ducs de Bourgo-

gne de la Maison de France. Ils 1505.
avoient accordé droit de Bourgeoisie à Suffolc, & luy avoient donné sur le Domaine de l'Archiduc, une pension suffisante pour l'entretenir : mais ce traitement n'avoit pas toujours duré. Le Roy d'Angleterre avoit essuyé deux guerres civiles, excitées par autant de fourbes qui s'étoient vantez d'estre de la Maison Royale ; & la crainte de ne pouvoir résister à un troisième ennemi, si Suffolc profitant de l'occasion retournoit dans l'Angleterre, l'avoit obligé à presser l'Archiduc aussi tôt qu'il étoit devenu Majeur d'enfermer Suffolc dans un lieu où l'on pût répondre de sa personne. L'Archiduc qui n'étoit pas encore d'accord avec le Roy Tres-Chrétien, n'avoit pas crû devoir irriter l'Angleterre. Il s'étoit assuré de Suffolc, & luy avoit donné pour prison la Ville de Namur. La chose en étoit là, quand on luy proposa de livrer Suffolc aux Anglois. Il avoit l'ame belle ; & Manuël avoit fait une espee de violence à son excellent naturel, en le disposant à fourber le

1505. Roy Catholique. Il ne luy étoit pas facile d'ajouter la perfidie à la duplicité; & on luy doit ce témoignage, qu'il mit tout en œuvre pour se dispenser de faire ce que le Roy d'Angleterre souhaitoit de luy.*

* Erasme dans son Panegyrique.

Il representa aux Ministres de ce Prince que l'honneur luy étoit préférable à la vie, & qu'il ne pouvoit se couvrir d'une infamie dont aucun de ces ancêtres n'avoit rougi. Que le Duc de Suffolc avoit passé en Flandres sous la foy publique, & qu'il y avoit esté reçu de même. Qu'on violeroit en le livrant les droits de l'hospitalité; & que peut-être y avoit-on déjà donné quelque atteinte, en le resserrant dans Namur. Que sa personne n'étoit pas si nécessaire au Roy d'Angleterre qu'il se l'imaginait; & que son droit à la Couronne cedit incontestablement à celui de Sa Majesté. Qu'il n'étoit fils que de la sœur d'Edouard Quatre; & que Sa Majesté avoit épousé la fille aînée du même Edouard, laquelle excluait sa tante & ses descendans, par toutes les loix des peuples civilisez:

mais le Roy d'Angleterre ne se payoit 1505.
pas de raisons dans les rencontres où
il s'agissoit de sa seureté. On insinua
par son ordre à l'Archiduc que puis
qu'il se piquoit à contre-temps de
garder l'Hospitalité, on la violeroit
en sa personne, & on l'enfermeroit
dans la Tour de Londres. Que l'on
ne manqueroit pas de pretexte pour
excuser cette detention; & que l'on
n'auroit qu'à publier dans le monde
que l'Archiduc feignant d'aller en Es-
pagne, avoit assemblé deux flottes
pour élever Suffolk sur le Thrône
d'Angleterre, à condition de le ren-
dre son tributaire. Que la tempeste
avoit combattu pour Henry Sept; &
poussé dans ses ports la plupart des
vaisseaux ennemis; & sur tout l'Ad-
miral, où l'Archiduc, sa femme, &
son second fils, s'étoient trouvez.
Que les loix de la guerre avoient per-
mis à Henry de traiter l'Archiduc
avec la severité exercée par Charles
d'Anjou à l'égard de Conradin, mais
qu'il en avoit usé avec plus de mode-
ration. Qu'il luy avoit fait grace de
vie, & luy avoit mesmes permis

1505. d'acheter sa liberté par celle de Suffolk.

Henry étoit homme de parole ; & l'exemple de sa propre Mere qu'il avoit persecutée sur un simple soupçon, suffisoit pour convaincre l'Archiduc qu'on le perdrait assurément s'il ne se tiroit d'affaire au plüstost. Les momens luy étoient précieux ; & pour peu qu'il différât de retourner en Castille, il étoit à craindre que l'inclination des peuples pour luy ne se refroidît, & que le Roy Catholique ne leur fît oublier la fille de leur Reine & son Mary. La honte qu'en recevrait l'Archiduc ne luy seroit pas moins sensible, que la flettrissure de sa reputation en sacrifiant Suffolk, & cette dernière consideration acheva de le rendre infidele. Il consentit de livrer Suffolk avant que de partir d'Angleterre ; & la seule chose qu'il exigea pour la seureté de ce malheureux, fut le serment de Henry qu'il n'attenteroit en aucune maniere à la vie de son Competiteur, & qu'il se contenteroit de le faire garder.

Henry fit le serment, & l'observa.

Mais incontinent après la mort, Henry Huit son fils unique qui luy succeda, prétendit que la sauvegarde accordée à Suffolk étoit expirée, & que rien ne l'obligeoit à tenir ce que son pere avoit promis. Il fit trancher la teste à Suffolk; & toute la consolation de cet infortuné, de ne mourir qu'après les deux Princes qui l'avoient traité d'une maniere si contraire à la conscience & au droit des gens. L'Archiduc fut empoisonné avant le bout de l'an, & Henry Sept expira au moment qu'il s'attendoit de commencer à regner en paix. L'Archiduc arrivé en Espagne reconnut par experience que Manuël ne luy avoit rien dit que de veritable. Tous les Grands de Castille coururent au devant de luy; & la Cour du Roy Catholique auroit esté tout-à-fait deserte, si le vieux Duc d'Alve ne se fût piqué d'y demeurer seul. Les Villes suivirent l'exemple des Grands; & la revolution fut si generale dans cette Monarchie, qu'elle reduisit le beaupere à se racommoder avec son gendre, ou à vivre désormais en hom-

1505. me privé dans la Castille. Le premier de ces partis étoit preferable au second, & le Cardinal Ximenez fut prié de travailler à la reconciliation de Ferdinand avec l'Archiduc. Les obstacles qu'il y trouva furent si grands, qu'il commençoit à perdre l'esperance de les surmonter, lors que la paix se fit par le moyen qui luy paroissoit le plus contraire. Il y avoit plusieurs siecles que les entreveuës des Grands au lieu de les remettre en bonne intelligence, les avoient animez les uns contre les autres plus qu'ils ne l'étoient auparavant : mais on a déjà remarqué que le Roy Catholique n'étoit pas fort sensible du costé de l'honneur. Il connoissoit dans son gendre une qualité toute contraire; & ce fut pour la tourner à son avantage, qu'il se proposa de luy faire pitié. Il se fit accompagner par les cinquante domestiques qui luy étoient restez, tous les autres l'ayant quitte, & monta avec eux sur des mules. Il alla chercher en cet équipage son Gendre, & l'attendrit. Il le voulut traiter d'égal, & mesmes de
Superieur;

Superieur ; & l'Archiduc au lieu de le souffrir, luy rendit tous les devoirs que la nature & la bien-sceance exigeoient en de telles rencontres. Le Roy Catholique déchira le dernier Traité qu'ils avoient fait ensemble ; & l'Archiduc en cette consideration luy laissa les trois grandes maîtrises de Castille , encore qu'elles fussent de plus grand revenu que le reste du Domaine Royal. Il luy donna aussi une pension de vingt-cinq mille écus ; & quoy qu'il eût promis aux Grands de Castille de ne rien détacher de leur Monarchie , & que le Royaume de Naples y eût esté uni du vivant d'Isabelle , il consentit que cette Couronne fût reduite en Province de l'Arragon ; & qu'elle passât aux fils de son beaupere, en cas qu'il en eût de son second mariage. Enfin il le combla de graces en écrivant à Consalve de luy obeir , & en menaçant de le traiter de rebelle s'il y manquoit.

L'ajustement des Rois de Castille & d'Arragon renouvela la jalousie de Louis , à mesure qu'il revenoit en

1505. convalescence. Il s'imagina que le
beaupere & le gendre ne s'étoient ac-
cordez que pour chasser d'Italie les
François , en profitant de l'occasion
que Maximilien étoit sur le point d'al-
ler à Rome recevoir des mains de Ju-
les Second la Couronne Imperiale. Ce
soupçon n'étoit pas sans fondement ;
& Maximilien ne s'étoit pas contenté
de fonder les Republiques & les Prin-
ces d'Italie feudataires de l'Empire ,
s'ils seroient d'humeur à le seconder
contre les François. Il avoit de plus
envoyé un Agent secret aux Veni-
tiens pour leur demander passage sur
leurs Terres , & pour leur persua-
der qu'ils n'avoient pas moins d'in-
terest que luy de renvoyer les Fran-
çois de là les Alpes. Mais les Veni-
tiens après force complimens respec-
tueux qui ne tendoient qu'à corriger,
ou du moins à adoucir l'amertume
de leur refus , s'étoient expliquez
plus nettement que de coûtume. Ils
avoient remontré à Sa Majesté Impé-
riale qu'ils ne luy pouvoient accorder
ce qu'elle pretendoit sans se mettre
mal avec le reste de l'Italie , qui les

traiteroit d'ennemis de la patrie & de perturbateurs du repos public. Que Frederic Trois pere & predecesseur de Maximilien n'avoit pas cru avilir sa Dignité , en faisant le voyage d'Italie avec sa petite Cour seulement , & sans armes. Que tous les Estats sur lesquels il avoit passé s'étoient piquez de le recevoir magnifiquement , & que jamais Prince n'avoit esté si bien regalé que luy. Que s'il plaisoit à Maximilien d'imiter cet exemple domestique , il ne verroit par tout que de la joye & des festins : mais que s'il s'obstinoit à traîner après luy une armée inutile , il ne trovât pas mauvais d'estre arresté à chaque pas , & contraint de combattre autant de fois qu'il se presenteroit de Villes sur sa route. La fierté des Venitiens auroit peut - estre détourné Maximilien de son entreprise , si la France ne luy eût fait une seconde injure de mesme nature que la precedente. On a veu que Charles Huit luy avoit enlevé l'heritiere de Bretagne , qu'il avoit épousée par Procureur ; & Louïs ôta d'une maniere plus

1505. adroite au Duc de Luxembourg Claude France , qui luy avoit esté promise par deux traitez solempnels. Les trois Estats de la Monarchie Françoisse assembles à Tours presenterent une Requeste à leur Roy , pour le prier d'accorder sa fille aînée à François Comte d'Angoulesme successeur presomptif de Sa Majesté. Les deux raisons sur lesquelles ils se fonderent paroïssent invincibles. La premiere consistoit en ce que la reünion de la Bretagne à la Couronne étoit absolument necessaire ; & que si le Duc de Luxembourg l'ajoütoit aux Pays-bas , il ne luy seroit pas difficile de conquerir en peu de temps le reste de la France. La seconde que le Duché de Milan coûtoit infiniment à conquerir & à conserver ; & que les sujets de Sa Majesté qui en avoient fait les frais , demandoient avec justice que leur sang n'eût pas esté répandu ny leurs bourses épuisées , pour agrandir le plus puissant & le plus dangereux de leurs voisins. Leur Requeste fut examinée dans le Conseil du Roy , & l'on y jugea que Sa Majesté ne pouvoit

s'excuser d'y répondre favorablement. 1505.
 La Princesse fut accordée au Comte ,
 & Louïs employa toutes sortes d'of-
 fices pour convaincre l'Empereur &
 le Roy de Castille , qu'on luy avoit
 fait en ce point une espeece de violen-
 ce. Mais ces deux Princes ne le cru-
 rent pas ; & Maximilien alloit en-
 trer dans le Duché de Milan par les
 montagnes de Trente , lors qu'un
 événement impréveu suspendit sa ven-
 geance.

L'Empereur Albert Second son On-
 cle paternel , avoit été Roy de Hon-
 grie & de Boheme ; & Ladislas fils
 unique d'Albert , avoit succédé à ces
 deux Couronnes , quoy qu'il n'eût
 que six ans. Mais après la mort de
 Ladislas , les Peuples qui pretendoient
 que les Royaumes de Hongrie & de
 Boheme fussent électifs , au lieu de
 considerer l'Empereur Frederic Trois,
 frere & oncle de leurs deux derniers
 Rois , avoient jetté les yeux sur Ma-
 thias Corvin à cause des obligations
 qu'ils avoient au celebre Jean Hunia-
 de son Pere. Frederic ne disconve-
 noit pas que les Etas de Hongrie &

Dans
 l'Histoi-
 re de Du-
 bravius.

1505. de Bohême n'eussent droit d'élire leurs Rois : mais il pretendoit qu'il se fussent eux-même imposez la loy de les prendre dans une même Maison, tant qu'il y auroit des mâles capables de les commander, & que sur ce principe ils n'avoient pu rebuter les deux Princes de la Maison d'Autriche, Oncles paternels de Ladislas. L'affaire fut d'abord portée aux Tribunaux de Bude & de Prague, qui prononcèrent en faveur de Mathias, & contraignirent Frederic de recourir aux armes. La guerre ne dura pas long-tems, parce que d'un côté Mathias se défendit avec une extrême vigueur ; & d'un autre côté Frederic n'apprehendoit rien tant que la continuation de la querelle, où il s'étoit plutôt engagé par bien-séance que volontairement. Il étoit le plus ménager des Princes de son temps. On le consideroit plus par le Tresor qu'il avoit amassé que par sa propre vertu ; & quoy qu'il aimât à regner, il aimoit encore mieux de l'argent comptant. Il luy en falloit dépenser beaucoup plus qu'il n'en avoit, & cette consideration suffit

pour luy faire écouter les premières propositions de Mathias pour l'accommodement. Elles étoient plausibles, & pleines de bonne foy, quoy que l'événement ait donné lieu d'en douter à quelques Historiens. Il demandoit qu'on le laissât regner durant sa vie ; & promettoit de ne se pas marier, afin de laisser ses biens & ses prétentions à la Maison d'Autriche. Frederic s'en contenta, & conclut là-dessus avec luy un traité : mais il n'eut pas la prévoyance de faire ratifier ce Traité par les Etats de Hongrie & de Bohême. Il en fut puni ; & les Sujets de Mathias craignant que ce qu'il avoit fait avec Frederic ne préjudiciât à leur droit, le presserent tant de se marier qu'il épousa Beatrix Sforce fille du Duc de Milan. Frederic en fut touché : mais non pas assez pour profiter de l'infidélité de Mathias. La femme que celuy-cy venoit d'épouser étoit fille d'un bâtard & d'une bâtarde, & le pere de ce bâtard, avoit dit-on, été Cordonnier. La Noblesse de Hongrie & de Bohême, avoit une extrême horreur

1505.

pour les mesalliances ; & si Frederic luy eût fait entendre l'ignominie de celle de Mathias , elle auroit eu du mépris pour luy , & n'eût pu se résoudre de luy obeir. Mais Sa Majesté Impériale se contenta d'en dire un mot dans ses manifestes , & Mathias en fut quitte pour empêcher qu'il ne s'en distribuât beaucoup dans la Hongrie & dans la Boheme. La guerre recommença pourtant : mais Frederic y eut du pire , & la discontinua sans se mettre en peine d'en déguiser la veritable raison. Mathias n'eut point d'enfans de Beatrix ; & mourut dans la conjoncture que Frederic se trouvoit armé , à cause qu'il avoit pris la protection du Duc de Baviere contre l'Electeur Palatin : mais il n'en fut pas moins supplanté pour la troisième fois. Beatrix n'avoit pas perdu le tems pendant son Mariage. Elle s'étoit insinuée dans l'amitié des principaux Seigneurs de Hongrie & de Boheme ; & les avoit engagez si avant dans ses interêts , qu'ils luy avoient promis leurs suffrages pour le second mari qu'elle choisiroit. Ladiflas

dislas Roy de Pologne , étoit plus à sa bien-seance qu'aucun autre. Il n'y avoit pas de Prince dans l'Europe mieux fait que luy ; & l'on n'avoit garde de le soupçonner d'infidélité, puis que ce vice n'avoit point encore paru dans la Maison des Jagellons dont il étoit. On luy offrit de la part de Beatrix, en cas qu'il voulût bien l'épouser, les Couronnes de Hongrie & de Boheme ; & comme il étoit plus ambitieux que sincere , il accepta par écrit l'offre de Beatrix. Il fut là-dessus élu & couronné, mais il ne tint pas sa promesse. Il s'en dispensa sur la trop grande disproportion de ses Ancestres avec ceux de Beatrix, & la contraignit de retourner à Milan. Frederic eut la patience de voir cette revolution sans en être ému : mais il ne fut pas plutôt mort, que Maximilien son fils se mit en campagne contre Ladislas. Il remporta sur luy de grands avantages ; & le contraignit enfin de signer une convention, par laquelle il étoit déclaré heritier presomptif & nécessaire de Ladislas pour ce qui regardoit les Couronnes de

1505.

1505. Hongrie, & de Boheme. Les Etats de ces deux Royaumes ratifierent la convention ; & Maximilien craignant d'être surpris comme son pere l'avoit été , entretenoit à la Cour de Ladislas des espions qui l'informoient à point nommé de ce qui s'y passoit. Il reçut d'eux dans la Ville de Trente une Lettre en chiffre , qui luy donnoit avis que le Roy de Hongrie étoit dangereusement malade, & que les Medecins doutoient de sa guerison. Les Grands de Hongrie & de Boheme s'étoient expliquez, qu'ils ne se croyoient pas obligez à l'execution du Traité , que Maximilien avoit arraché d'eux , pour ainsi dire , l'épée à la main ; & qu'ils aimoient mieux que la Maison des Jagellons continuât de regner dans la Hongrie & dans la Boheme , que de se soumettre à celle d'Autriche. Ils étoient presque tous à la Cour de Ladislas ; & s'ils eussent élu un autre Roy sans attendre l'interstice qu'ils avoient accoutumé de garder, Maximilien auroit eu à soutenir une nouvelle guerre. Il la prévint en ramenant ses trou-

pes du Tirol jusques sur les frontieres de la basse Autriche, & le Pape n'ayant plus à craindre la descente des Alle-mans en Italie, crut que la conjoncture étoit venuë de recouvrer Perouse & Boulogne. Il avoit été intime ami de Baglion Seigneur de Perouse durant la Papauté de Sixte Quatre : mais cer-te liaison avoit degeneré en haine sous les Pontificats suivans, & sur tout sous celui d'Alexandre Six. On en attri-buoit la cause à la promesse que Ba-glion avoit faite au Duc de Valenti-nois d'assassiner le Cardinal de S. Pier-re-aux-Liens, qui ne s'étoit sauvé que par une prompte évasion en France. Il en avoit toujours conservé le ressentiment ; & n'en avoit differé la vengean-ce depuis son exaltation, que parce qu'il n'avoit osé l'entreprendre sans le consentement des François, qui n'é-toient pas à la verité mieux disposez que luy en faveur de Baglion : mais pourtant ils auroient eu peine à souf-frir que Sa Sainteté le dépouillât.

Bentivole Seigneur de Boulogne, avoit toujours été ennemi de Jules, parce que dès son avenement à la Sou-

1505. veraineté il s'étoit déclaré Gibelin, & Jules avoit été toute sa vie de la faction des Guelphes. Sa Sainteté après avoir évité les embuches de Baglion, avoit esté sur le point de succomber sous celle de Bentivole. Sixte quatre l'avoit pourvû de l'Evêché de Boulogne, à dessein de luy procurer une retraite assurée en tout événement. Elle y étoit allée après l'Electiion d'Alexandre Six; & Bentivole bien loin de la laisser dans cet azile, avoit envoyé de la cavalerie pour l'enlever dans sa maison de S. Tio. Cette cavalerie avoit manqué son coup, mais Bentivole n'en étoit pas moins coupable; & ce fut autant pour punir les deux Seigneurs dont on vient de parler, que pour agrandir l'Etat Ecclesiastique, que le Pape fit un dernier effort pour obtenir de Louis la permission & les troupes nécessaires à l'accomplissement de son dessein. Louis n'avoit pas moins d'occasion que le Pape de haïr Baglion & Bentivole. Baglion avoit commis à son égard une horrible infidélité, en recevant du Cardinal d'Amboise quatorze mille ducats pour

lever cent cinquante hommes d'armes qui devoient joindre l'Armée Francoise, & en les menant neanmoins au service des Espagnols. Bentivole avoit toujours reçu des graces de Charles Huit, & de Loüis Douze, cependant il avoit panché du côté de l'Empereur dans toutes les occasions où l'Alemaigne s'étoit déclarée contre la France. Mais si l'interêt de l'Etat n'étouffe pas entierement le désir de vengeance, il a du moins la force de le suspendre pour long temps; & quoy que Loüis eût de la peine à souffrir Baglion & Bentivole, il se seroit bien gardé de les abandonner à l'ambition du Pape, si Sa Sainteté n'eût gagné le Cardinal d'Amboise, en luy promettant d'élever au Cardinalat deux de ses Neveux, dont l'un étoit Archevêque d'Ausche, & l'autre Evêque de Bayeux, & en luy continuant pour sa vie la Legation du Saint Siege en France. Il falloit encore avec cela, que Loüis trouvât son compte dans l'abandonnement de ses Alliez; & pour le dédommager de la perte qu'il feroit, le Pape luy ceda par un in-

1505.

dult la nomination aux Benefices du Duché de Milan en la mesme forme qu'Alexandre Six l'avoit accordée au derniers des Sforces. Enfin l'Evêque de Sissary Nonce en France avoit travaillé pour disposer le Conseil de Loüis à satisfaire le Pape, & il en eut l'Archevêché d'Aix.

Le Pape assuré de cette sorte que rien ne le traverseroit, leva des troupes, & se mit luy-même à leur tête. Il s'adressa d'abord à Baglion pour deux raisons. L'une qu'il étoit plus foible que Bentivole. L'autre que si Sa Sainteté reüssissoit à Perouse, le recouvrement de Boulogne en seroit plus facile; & si elle ne reüssissoit pas, il y auroit moins de honte pour elle d'avoir manqué son coup. Mais la prudence est superflüe aux personnes heureuses, & le Pape triompha de ses deux ennemis sans tirer l'épée. Baglion étoit tout ensemble le plus méchant & le plus déterminé des hommes. Il avoit commis des crimes si noirs, que l'on n'oseroit les écrire; & ne s'étoit jamais fait de violence, quand il avoit trouvé les occasions

de se satisfaire en quoy que ce fût. Il 1505
sçavoit admirablement la guerre, &
sur tout l'Art de deffendre des Pla-
ces. La sienne étoit bien pourvûë:
Il y avoit une forte garnison : Les
Bourgeois étoient résolus de mourir
plûtôt de famine que de changer de
Maître : Il auroit falu du temps pour
les réduire, & le Pape n'avoit pas
le loisir de continuer un siege. Ce-
pendant Baglion manqua de jugement,
au premier avis qu'il eut de la mar-
che du Pape pour l'investir. Il se tint
pour perdu s'il attendoit Sa Sainteté;
& envoya au devant d'elle ses deux
fils pour luy demander pardon, &
pour servir d'otages. Le Pape profita
de sa consternation, & e luy laissa
emporter de Perouse que ses meu-
bles & ses bijoux. La terreur passa
de Baglion à Bentivole, & de fait
il avoit plus à craindre que Baglion.
On a vû que le Duc de Valentinois
l'avoit obligé à se defaire des prin-
cipaux Bourgeois de Boulogne; &
cette cruauté luy avoit attiré de for-
te l'aversion de ses Sujets, qu'ils
n'auroient pris que par force les ar-

1505.

mes pour le défendre. Il auroit été de plus nécessaire d'employer une partie de la garnison pour les observer, & le reste n'auroit pas suffi pour les fonctions militaires dans une place de grand circuit. Bentivole se fonda sur ces raisons pour recourir à la clemence du Pape, & fut mieux traité que Baglion. On luy laissa le Domaine utile des Terres que ses Ancestres avoient acquises dans le Boulonnois, & l'on agréa qu'il se retirât avec tout ce qu'il put emporter dans le Duché de Milan. Il pressa le Pape de luy fournir des Chariots : Il en loua d'autres, & démenagea tout à fait en un jour. Sa crainte qui paroissoit ridicule ne fut pas vaine ; car il n'étoit pas encore hors les portes de la Ville, que la Bourgeoisie courut à sa maison : la démolit entierement ; & s'appaisa immédiatement après, de sorte qu'il fut aisé de voir qu'elle ne s'étoit émue que pour cela.

Les Troupes Françoises qui avoient secondé les Ecclesiastiques, retournerent ainsi plutôt qu'elles ne pensoient dans le Duché de Milan, &

n'y furent pas nécessaires. Le Roy de Hongrie guerit de sa maladie ; & l'armée que l'Empereur avoit conduite dans la Basse-Autriche , refusa de retourner dans le Tirol sans être payée de ce qui luy étoit dû , & sans toucher deux monres d'avance. L'Empereur n'avoit point d'argent ; & son credit ne suffisant pas pour en recouvrer , ses gens de guerre se dissipèrent. Il sollicita son fils & le Roy Catholique de luy en prester : mais ces deux Princes avoient une défiance l'un de l'autre , qui les empêchoit d'avoir égard au besoin d'autrui. Le Roy Catholique s'étoit retiré dans l'Aragon ; & le séjour luy en avoit été insupportable , après avoir regné en Castille. Il s'étoit proposé d'aller à Naples ; & sa flotte l'attendoit au Port de Barcelonne , quand il y reçut des Lettres de Consalve , qui l'asséuroient d'une entière soumission. Il seroit difficile de déterminer , si ce Viceroy avoit changé de sentiment , ou si l'ordre qu'il avoit reçu du Roy de Castille l'avoit intimidé : mais il est constant qu'il n'avoit plus pensé à se

1505. faire Roy de Naples, & qu'au contraire il avoit pris des mesures pour un prompt départ. Mais comme d'un côté le Roy Catholique estoit défiant, & que de l'autre Consalve étoit en possession de le tromper depuis deux ans, Sa Majesté n'ajouta pas de foy à ce qu'il écrivoit, & ne s'en embarqua pas moins au premier vent favorable. Le Pape & tous les Potentats d'Italie, croyoient que Consalve se trouvant réduit à une telle extremité, reprendroit son premier dessein, quand ce ne seroit que pour éviter le supplice dont il étoit menacé ; ou que s'il n'osoit monter sur un Trône qu'il avoit usurpé pour autrui, il monteroit sur les Galeres qu'il tenoit prêtes, & retourneroit en Castille avant que le Roy Catholique abordât à Naples. Il sçavoit la mauvaise intelligence de ce Prince avec son Gendre ; & ne doutoit pas d'être reçu favorablement à Madrid, quand il n'y auroit que la seule considération que le Roy Catholique le vouloit perdre : mais on n'observe pas long-temps la condui-

re des grands Politiques sans les perdre de vûë. Consalve frustra l'attente de toute la Terre ; & partit de Naples pour attendre à Gennes le Roy Catholique , & se mettre entre ses mains. On eut de la peine à croire les premiers avis qui en coururent ; & cette action étoit d'elle-même si temeraire, que pour l'excuser il faudroit dire que Consalve étoit prophete, ou qu'il connoissoit mieux le Roy Catholique que ce Prince ne se connoissoit luy-même. Il attendit plusieurs jours au Port l'arrivée de son Maître ; & l'étonna de sorte par sa présence , qu'il se passa plus d'un quart d'heure sans que Sa Majesté pût luy parler. Elle déliberoit peut-être sur ce qu'elle feroit de luy, mais enfin la connoissance l'emporta sur la jalousie. Consalve fut plus heureux qu'il ne l'avoit crû, & p u s'en fallut que son Maître ne le traitât d'égal. Il luy rendit des honneurs qui n'avoient encore été deferez à aucun Grand de Castille ; & s'il luy permit de se justifier, ce ne fut que par forme. Il n'examina que super-

1506. ficiellement le compte qu'il luy presentoit , & il passa par dessus un article de sept millions de livres dépensez en espions. Il approuva tous les autres : Il luy confia les dons des Duchez de Sesse , & de Terranova ; & y en ajoûta un troisiéme , qui fut celuy de Saint Ange. Consalve auroit bien voulu retourner droit en Espagne : mais le Roy Catholique pour achever de témoigner la confiance qu'il prenoit en luy , le ramena à Naples. Sa Majesté reçut en chemin un avis , qui fut sur le point de luy faire changer de route. Le Roy de Castille son Gendre étoit mort le dix-sept de Septembre mil cinq cens six ; & les Castellans en étoient inconsolables. Les plus rafinez d'entre eux croyoient qu'il eût été empoisonné ; & les autres avoient imputé sa maladie à ce qu'il mangeoit autant , & qu'il faisoit des exercices aussi violens en Castille , qu'il avoit accoutumé de faire aux Pays - Bas , quoy que ces deux Climats fussent tout à fait differents. Comme il avoit quelques connoissance de l'Astronomie , il

s'imagina qu'une grande Comete qui paroïssoit alors luy étoit fatale , & 1506. il expira en se plaignant de ce me-teore. Sa mort mit en repos le Roy Tres- Chrestien & le Roy Catholique , en les délivrant d'un Prince qui leur eust bien - tost fait la guerre , & donna de nouvelles affaires à l'Empereur. L'affliction de perdre son fils unique , ne l'empescha pas de penser aux avantages qu'il en pouvoit tirer. Le Duc de Luxembourg son petit fils n'avoit que six ans , & il luy en faloit encore douze pour estre hors de tutelle. L'administration des Pais-bas durant un si long terme , étoit une tentation dangereuse pour l'Empereur ; & il y succomba si bien , qu'il partit de Vienne pour Gand le sixième jour après avoir reçu l'avis certain de la mort du Roy de Castille. Mais les Flamans le connoissoient trop pour se soumettre à son administration ; & les difficultez qu'ils firent de le reconnoistre pour tuteur parurent si grandes , que le Pape perdit l'esperance de l'attirer de long-temps en Italie. Il suscita d'autres ennemis

1506. aux François , & la Republique de
 — Genes se souleva contre eux par les
 sollicitations secrettes de Sa Sainteté.

Dans le
 procez
 criminel
 de Bene-
 detto
 Giusti-
 niani.

On a vû sous les Regnes precedens
 que les Genoïs non contens de s'ê-
 tre rendus maîtres de toute la Ligu-
 rie , & d'une partie de la Toscane ,
 avoient étably des Colonies dans les
 Royaume de Chipre & de Candie ,
 dans quelques Isles de l'Archipel ,
 dans la Thrace , dans la petite Asie ,
 & mesmes dans la Tartarie : Mais
 l'irrégularité de leur gouvernement
 fut la principale cause qui s'opposa à
 leurs prosperitez. Il y avoit force
 Noblesse dans leur Ville ; & comme
 il estoit à craindre qu'elle n'y fist ce
 qu'elle avoit fait à Venise en s'empa-
 rant de la Souveraineté , on crut y
 remedier en permettant aux Gentils-
 hommes de pretendre à toutes les
 Magistratures du dedans & du dehors
 aussi bien que les Roturiers , excepté
 la principale qui étoit celle de Doge ,
 tellement reservée pour ceux-cy qu'il
 falloit pour l'obtenir faire des preuves
 de roture. Mais le plus grand incon-
 venient des meilleures Loix , est

qu'elles nuisent presque autant d'un côté qu'elles servent de l'autre. Les Maisons roturieres des Fregoses & des Adornes arriverent plusieurs fois, quoy que par intervalle, à la suprême Magistrature de Genes; & acquirent de si grandes richesses, qu'elles ne voulurent plus ceder la presceance aux quatre plus illustres Maisons de la Ville qui étoient celles de Fiesque, de Doria, de Spinola, & de Grimaldy. Les querelles qui s'en ensuivrent ne furent d'abord que particulieres: mais ensuite elles degenererent en sedition à la fin de l'année mil cinq cens six. Quelques Bourgeois des Roturiers plus considerables firent une partie pour joüer à la boulé avec autant de Gentils-hommes, entre lesquels il y en avoit un de la Maison de Doria. Il y eut un coup contesté avec tant de chaleur, que les joüeurs vinrent des grosses paroles & des injures aux coups. Les Roturiers furent les plus forts, & tuerent le Gentil-homme de la Maison de Doria. Ce meurtre excita un trouble general, dans lequel la Noblesse

1506. fut si maltraitée, que les Gentils-hommes qui restèrent en vie furent contraints de se retirer ailleurs. Les Roturiers n'en demeurent pas là; & convoquerent de leur seule autorité une assemblée, dont le succez fut le changement de la Loy fondamentale de l'Etat. Ils se repentirent d'avoir donné trop de pouvoir à la Noblesse, & declarerent qu'à l'avenir elle n'auroit plus que le tiers des Magistratures. Ravestin Gouverneur de Genes étoit pour lors à la Cour de France. Rochebertin son Lieutenant avoit témoigné comme l'on a vû sous le Regne precedent, beaucoup de courage & de valeur dans les guerres de Naples: mais les qualitez de son esprit n'égalloient pas celles de son corps. Il ne sçut à quoy se résoudre, lors que les Genoïs luy presenterent à signer le resultat de leur assemblée. Il le refusa d'abord; & se repentant ensuite de ce qu'il venoit de faire, il soucrivit le resultat aussi-tost qu'il eut dépesché un Courier à Ravestin pour le conjurer de revenir en toute diligence. Ravestin ne fut pas plus grand politique

politique que son Lieutenant. Il mena dans Genes un renfort de cent cinquante Lances : & de sept cent hommes de pied Gascons : mais il ne crut pas avoir assez de troupes pour châtier les seditieux. Il aima mieux essayer les voyes les plus douces ; & les Genoïs au lieu de se laisser gagner par sa douceur , supposèrent qu'il les craignoit. Ils le presserent de renvoyer ses nouvelles troupes , & il eut encore cette complaisance pour eux : mais aussi-tôt qu'il se fut défarmé , les Genoïs acheverent de perdre le respect qu'ils avoient jusqu'à présent conservé pour luy. Ils se mirent en Republique : Ils supprimerent le Grand Conseil ; & créèrent en sa place huit Magistrats qu'ils appellerent Tribuns du Peuple , pour montrer que leur intention étoit d'imiter la forme de gouvernement qui avoit si parfaitement réussi aux anciens Romains. Ils leverent des troupes ; Ils en emprunterent d'autres des Republiques de Pise , de Luques , & de Sienne : Ils s'assurèrent des Places de leur Etat , & sur tout des Maritimes :

1506. Ils se saisirent de celle de la Spetié, dont Jean Loüis de Fiesque étoit Gouverneur ; & pour ôter à la Noblesse l'esperance de retourner dans sa patrie , ils investirent la Forteresse de Monaco qui appartenoit à Lucien Grimaldy.

Ravestin qui ne pouvoit ny empêcher ces nouveautez ny en estre témoin sans mettre en compromis l'autorité du Roy son Maître , retourna vers luy , & Rochebertin s'enferma dans la Citadelle que l'on appelloit *la lanterne de Genes*. La Noblesse eut recours au Roy Tres- Chrestien ; & ce fut en son nom que Fiesque écrivit à Sa Majesté , que la conservation de Genes luy étoit plus importante que celle du Duché de Milan ; parce que s'il perdoit celui - cy , il seroit assuré de le recouvrer par le moyen de celle-là : au lieu que si Genes persistoit dans sa revolte , elle entreneroît infailliblement après elle tout ce que la France possédoit de-là les Alpes. Que le Peuple de Genes n'étoit encore rebelle qu'à demy , & qu'il ne seroit pas impossible de le ramener à

son devoir pourveu qu'on y travaillât 1506,
de bonne heure : mais que si on luy
donnoit le temps de réfléchir sur l'ex-
treme disproportion de ses forces avec
celles des François , il étoit à crain-
dre qu'il n'appellât à son secours l'Em-
pereur ou le Roy Catholique. Qu'en
l'une ou l'autre de ces rencontres il
arriveroit à la France ce qu'elle ap-
prehendoit le plus , puis qu'on la
chasseroit d'Italie sans esperance qu'elle
y rentrât jamais ; & que comme
cet inconvenient ne se préviendroit
que par une tres-grande diligence , &
que cette vertu étoit comme naturelle
aux François , on attendoit d'eux
qu'ils ne donnassent pas aux seditieux
le loisir de se reconnoître.

Le Peuple de Genes dépescha de
son costé Demetrius Justiniani , qui
fit à Loüis une remontrance plus adroi-
te que n'étoit la lettre de Fiesque. Il
exposa que la tyrannie de la Noblesse
de Genes étoit arrivée dans un tel
excez , qu'il n'y avoit point de rotu-
rier qui eût un sol de bien assuré , &
qui pût répondre de l'honneur de sa
femme & de ses filles. Que la fau-
c

1506. en étoit attribuée à l'égalité des Magistratures , & qu'ainsi l'on avoit esté contraint de l'ôter : mais que la France y trouveroit son compte , bien loin que son autorité en fût diminuée. Que la Ville de Genes s'étoit plusieurs fois revoltée sous les Regnes de Charles Six , Charles Sept , Louis Onze , & Charles Huit. Mais que si l'on se donnoit la peine d'examiner les procez verbaux qui s'en trouvoient dans les archives des deux costez , on trouveroit que la Noblesse avoit toujours excité le Peuple à secouer le joug des François , & que le Peuple n'avoit pu résister à cette tentation par deux raisons. L'une qu'il n'avoit pas tant de credit qu'elle à la Cour de France ; & que s'il y eût revelé les pernicioeux desseins de la Noblesse , il n'y auroit pas esté cru. L'autre que la Noblesse étant alors assez forte pour faire entrer malgré luy des troupes étrangères dans Genes , il eût exposé ses maisons au pillage en se desunissant d'avec elle mal à propos. Mais qu'il venoit de prendre des mesures pour sa propre

seureté , qui mettroient desormais la Monarchie Françoisé en estat de posseder Genes sans qu'il luy en coûtât rien , puis que d'un costé le Peuple en étoit le maître absolu , & d'un autre costé il n'auroit garde de se revolter , n'y ayant point de domination dans toute l'Europe plus commode pour luy que la Françoisé , à cause que la pluspart de son trafic se faisoit à Lyon , pourveu qu'on le laissât jouir de la liberté qu'il s'étoit réservée en se donnant au Roy Tres-Chrestien. La Lettre de Fiesque & le Discours de Justiniani eurent l'effet qui n'est que trop ordinaire dans les Conseils , qui manquent de Personnes assez éclairées pour l'importance des affaires qui leur surviennent. Quand on lut dans celuy de France la Lettre de Fiesque , on crut qu'il avoit raison ; & l'on fit le mesme jugement de la harangue de Justiniani , après qu'on l'eut ouïe. Il falut pourtant se déterminer ; & ç'auroit esté heureusement pour la France , si elle se fût déclarée hautement pour la Noblesse ou pour le peuple. Les Gentils-hommes par son

1506. secours eussent aisément assujetty les roturiers ; & ne demandoient autre chose, sinon que l'on ôtât à ceux cy la liberté dont ils abusoient. Loüis y auroit trouvé son avantage, puis que les trois parts des Genoïs pour le moins luy eussent esté aussi soumis que le reste des François, & luy auroient aidé à tenir la Noblesse dans le devoir. Si Sa Majesté au contraire eût appuyé les Roturiers contre les Nobles, ceux cy se fussent bannis d'eux mesmes ; & le Peuple jouissant de tout le gain du commerce de Lyon dont la Noblesse luy ôtoit plus des trois quarts, seroit demeuré inébranlable dans les interets de la France. Mais il plut au Cardinal d'Amboise d'inventer un avis metoyen, & de le faire agréer au Roy. Il jugea qu'il falloit rétablir à Genes toutes choses dans l'état qu'elles étoient avant le dernier Traité, excepté que les Roturiers auroient le tiers des Magistratures. Le sçavant Ricci qui avoit mieux aimé quitter sa patrie de Naples que d'y vivre sous le joug des Espagnols, eut ordre de porter cette décision

à Genes , & d'employer toute son éloquence pour la faire accepter. Il y travailla de son mieux , & ne put pourtant réussir. La Noblesse & le Peuple furent également mécontents ; & conçurent des François une défiance , dont il leur fut depuis impossible de revenir. Les Gentils-hommes s'imaginèrent qu'on avoit dessein de les transplanter , & le Peuple qu'on le vouloit sacrifier à la tyrannie des Gentils-hommes. Peu s'en falu que les uns & les autres ne se reconciliasent ; & des relations de bonne main portent que l'orage se seroit déchargé sur les François , si Fiesque eût eu moins de crédit dans le Pais , ou s'il eût estimé ses compatriotes capables de subsister en paix sous une autre domination que celle de France. Il demeura ferme sur ses anciens principes ; & disposa les Gentils-hommes à lever des troupes , pour rentrer dans Genes l'épée à la main.

Louïs informé que la clemence n'étoit plus de saison , se jetta dans l'autre extrémité. Une médiocre armée auroit suffi pour rétablir son auto-

partie de l'avant-garde Françoisse suffit pour executer ce que l'on attendoit de tout l'Armée. Cependant le Pape, les Princes d'Italie, l'Empereur & le Roy Catholique, n'ajoutèrent point de foy à ce que les Ambassadeurs & les Residens de Louis leur dirent de sa part, qu'il ne pensoit qu'à rétablir dans Genes la même forme de Gouvernement qu'il y avoit mise en la recouvrant sur Sforce. Ils ne purent comprendre qu'un si grand appareil se fît pour si peu de chose, & conçurent là-dessus trois opinions chimeriques. Les plus moderez d'entre eux estimerent que Sa Majesté vouloit reduire l'Etat de Genes en Province du Duché de Milan, & luy donnerent les mesmes loix qu'à ce Duché. Les speculatifs aimerent mieux supposer que Sa Majesté Très-Chrestienne en vouloit à toute l'Italie; sur ce qu'elle avoit reconnu par sa propre experience, & par celle de Charles Huit son predecesseur, que quand elle reprendroit le Royaume de Naples il luy seroit impossible de le garder, à moins que des'emparer des

1506. Etats situez entre cette Couronne & le Duché de Milan. Enfin le Pape crut, ou feignit de croire, que l'on en vouloit principalement à sa personne : Que le Cardinal d'Amboise attentoit à sa vie : Qu'il avoit formé une puissante brigue pour se faire élire au moment que le Saint Siege seroit vacant ; & que les François ne repassoient les Alpes que pour recouvrer l'occasion qu'ils avoient perduë trois ans auparavant, lors qu'ils étoient aux portes de Rome au nombre de soixante mille. Comme Sa Sainteté n'étoit pas encore accoutumée à dissimuler ses soupçons, elle en donna à l'Ambassadeur de France des marques sur lesquelles il ne fit pas assez de reflexion. Sa negligence confirma le Pape dans sa pensée ; & luy fit écrire à l'Empereur que si Gennes n'étoit secouruë, elle entraîneroit après elle la perte de l'Italie & de l'Allemagne. Que le Cardinal d'Amboise qui étoit au désespoir de ce que la Papauté luy avoit échapé dans le dernier Conclave, prétendoit y parvenir en toute maniere, & ne se soucioit plus

de commettre pour cela les plus abominables crimes. Que Chaumont son neveu Gouverneur de Milan, avoit invité la Cour de Rome à une entrevûë, à dessein d'empoisonner le Pape dans les festins ordinaires en ces occasions ; & que l'avis certain que Sa Sainteté en avoit reçu, l'avoit contrainte de retourner promptement de Boulogne à Rome. Que son ennemi inconsolable d'avoir manqué son coup, faisoit lever une armée formidable afin d'obtenir par le fer, ce qu'il n'avoit pu par le venin. Que le misérable pretexte de la réduction de Genes dont il se servoit, decouvroit assez l'excès de sa malice ; & qu'il ne falloit que du sens commun pour juger que soixante mille soldats n'étoient pas nécessaires à une entreprise, que six mille au plus pouvoient aisement exécuter. Que le dessein de ce Cardinal étoit plus vaste & plus caché. Que les Genoïs seroient réduits en moins de vingt-quatre heures, & que l'armée Françoisë marcheroit ensuite pour se saisir de Rome. Que Sa Sainteté seroit au moins déposé. Que le Car-

1506. dinal d'Amboise luy succederoit ; & que pour reconnoître l'obligation qu'il auroit à Louis de sa Dignité, il ôteroit l'Empire à Maximilien , sous pretexte qu'il méprisoit le Saint Siege en differant trop long-temps de venir à Rome recevoir la Couronne Impériale. Que l'Empire retourneroit alors aux François, & que les Allemands n'auroient plus d'esperance de le recouvrer. Il est étonnant que le Pape qui avoit de l'esprit , eut recours à une imposture si grossiere. Mais il l'est bien davantage que Maximilien donna dans un piege si facile à découvrir ; & qu'il se crut perdu sans ressource , s'il n'opposoit aux François des troupes égales aux leurs. Il convoqua dans la Ville de Constance une diette generale de l'Empire ; & sollicita avec tant d'ardeur les Electeurs & les Princes de s'y trouver en personne, qu'il y en eut tres-peu d'absens. Il leur exposa les songes du Pape pour autant de veritez incontestables ; & leur fit une harangue qu'il avoit apprise mot à mot , & qu'il estima trop belle pour ne la pas laisser à la posterité.

Elle contenoit en abrégé que l'Empire pour avoir trop négligé ses droits depuis trois cens ans, avoit fait des pertes qui deviendroient irreparables s'il differoit long-temps de les reparer. Que les Suisses s'étoient mis en République, & que peu s'en étoit falu que le Cercle de Suabe ne les eût imitez. Que les François s'étoient emparez du Dauphiné & de la Provence, & que l'autorité des Empereurs n'étoit presque plus respectée dans l'Italie. Que Louis Douze s'étoit fait donner par force l'investiture du Duché de Milan; & qu'il traitoit les Républiques de la Toscane, de même que si elles luy étoient sujettes. Qu'il alloit repasser les Alpes avec une armée, devant laquelle Genes n'oseroit tenir; & qu'il iroit de là jusqu'à Rome pour châtier les Cardinaux; de ce qu'ils n'avoient pas élu le Cardinal d'Amboise son principal Ministre comme ils luy avoient promis. Qu'il les contraindroit de proceder à une nouvelle Election; & que le Cardinal d'Amboise pour son coup d'essay en qualité

1506.

Dans la harangue de Maximilien à Constance au mois de Février 1507.

1506. de Pape, rétablirait la Couronne Impériale d'Alemagne en France avec la même plénitude de puissance que Gregoire Cinq l'avoit transportée de la France dans l'Alemagne. Qu'un effet si pernicieux ne seroit évité que par le secours de Genes ; & que si les Alemans vouloient bien fournir à Sa Majesté Impériale des forces suffisantes, elle s'engageoit en presence de tout le Corps Germanique à les commander en personne : à maintenir les Gennois dans la liberté qu'ils avoient recouvrée : à chasser d'Italie les François ; & à recevoir du Pape à Rome la Couronne Impériale, après avoir mis Sa Sainteté en état de ne rien craindre du côté de Loüis. La harangue del'Empereur anima de sorte les Alemans contre la France, qu'ils mirent sur pied en peu de temps une armée qui ne cedit à la Françoisse ni pour le nombre ni pour la discipline. Elle s'avança vers l'Italie par le Tirol : mais les Genoïs résisterent si peu, qu'ils ne luy donnerent pas le loisir de passer outre. Rochebertin avoit fait tirer le canon sur eux, & il n'en

avoit pas falu davantage pour les porter aux dernieres extremittez. Ils avoient abatules Armes de France & élevé en leur place celle de l'Empire. Ils avoient crée pour Doge Paul Novi, Foulon de son metier, & fortifié les avenues de leur Ville proche des Places qui tenoient encore pour les François. Ils furent d'abord heureux en trois rencontres, qui servirent à les confirmer dans leur presumption. Ils emporterent la Ville de Rapallo, & en bloquerent la Citadelle. Fiesque qui connoissoit l'importance de la Place, pour oster aux rebelles une partie de leur commerce avec les Républiques de Toscane, se mit en devoir de la recouvrer. Il leva deux camps volans. Il donna le commandement de l'un à son fils Hierôme, & de l'autre à Trajan de Fiesque son cousin germain. Il leur avoit ordonné de prendre si bien leurs mesures, qu'ils attaquaissent les rebelles en même temps. Mais il n'est rien de si difficile dans les guerres civiles, que d'obeir exactement; parce que la plûpart des revoltez s'imaginent que

1566. la moindre recompense que l'on doit
— ve aux dangers auxquels ils se sont
exposez en se soulevant, est de leur
laisser quelque sorte d'indépendance.
Hierôme Fiesque par la precipitation
des siens, attaqua les ennemis deux
heures entieres avant Trajan, & les
trouva disposez à le recevoir ; soit
que leurs espions les eussent informez
de sa marche, ou qu'ils eussent des-
sein d'insulter la Citadelle. Les sol-
dats de Hierôme Fiesque qui s'é-
toient imaginez de trouver les re-
belles endormis, furent si surpris
de les voir rangez en bataille, que
bien loin de les attaquer ils se mi-
rent en fuite. Il n'y en eut pas beau-
coup de tuez, à cause que les Re-
belles ne les poursuivirent pas loin :
mais ce fut presque la même chose
pour Hierôme Fiesque que s'il les eût
perdus, puis qu'il luy fut depuis im-
possible de les rassembler. Les Re-
belles attendirent de pied ferme Tra-
jan Fiesque ; sur ce que les pri-
sonniers qu'ils venoient de faire les
avoient avertis qu'il étoit en marche,
& ses troupes ne montrerent pas plus

de resolution que celles de Hierôme. 1506.

Elles tournerent le dos aux Rebelles, avant que de leur avoir tiré un coup de canon ; & furent poursuivies avec tant d'ardeur , qu'il ne s'en sauva que ceux qui eurent l'agilité de monter sur les roches les plus escarpées , qui par bon-heur pour eux étoient proches. Les Rebelles presenterent ensuite l'assaut à la Citadelle de Rapallo , mais ils en furent repoussez ; & ne jugeans pas à propos de s'arrêter là davantage , sur la supposition que cette Place étant seule succomberoit d'elle-même, ils allerent attaquer le Castellazzo , Forteresse à l'entrée des montagnes de la Ligurie vers le Duché de Milan , que les Viscomtis avoient autrefois bâtie à dessein d'introduire seurement dans Genes autant de troupes qu'il leur plairoit , sans que la Bourgeoisie s'y pût opposer. Il y avoit peu de François en garnison dans le Castellazzo ; & les Rebelles qui le sçavoient , ne s'amuserent pas à se retrancher devant cette Place. Ils sommerent les assiegez ; & les intimidèrent si bien

1506. à force de menaces, qu'ils les obligèrent à capituler. Ils ne chicanèrent pas sur les conditions, & les signèrent telles qu'on leur presenta: mais aussi ne firent-ils pas scrupule de les violer. Ils massacrèrent les assiégés à mesure qu'ils sortoient; & retournant dans Genes après une si barbare expedition, ils se promenerent par les rues les épées sanglantes à la main pour marque de triomphe: mais leur bonheur ne continua pas. Ils avoient six milles hommes devant Monaco, outre les trois cens Pisans que Tarlatino leur avoit mené, & pourtant ils n'avancerent pas beaucoup au Siege de la Place; parce que Grimaldi encouragé par une lettre de Louis, qui luy mandoit que Sa Majesté marchoit pour le secourir, deffendoit ses dehors avec une obstination à laquelle les assiegeans ne s'étoient pas attendus. On luy tint parole; & d'Alegre qui avoit passé les Alpes avec trois cens hommes d'armes & trois mille hommes de pied François, alla droit à Monaco, sans attendre que le reste de

l'avantgarde l'eût joint. Tarlatino avoit 1506
autre fois servi sous d'Allegre, & le
connoissoit. Il ne croyoit pas que les
Genois luy résistassent ; & comme
en ce cas la première impetuosité
des François auroit tombé sur luy &
sur les trois cens hommes qu'il avoit
menez de Pise, il estima qu'il y au-
roit de la temerité à s'exposer pour
des gens qui ne le seconderoient pas.
Il deserta à l'entrée de la nuit sui-
vante, & rembarqua les siens sur les
mêmes Galeres, qui les avoient por-
tez devant Monaco. Les Genois dis-
continuerent le siege, & au moment
qu'ils se virent abandonnez par les
Pisans. Chacun des assiegeans se
retira dans sa maison, & d'Allegre
ne trouva point d'obstacle qui l'em-
pêchât d'entrer dans Monaco. Ce
premier succès fit avancer l'avant-
garde Françoisse vers les montagnes
de Genes du côté de Pozzevera.
Elle apperçut huit mille Genois en
posture de les deffendre ; & à dire
le vray, il n'en falloit pas la moitié
pour donner de l'exercice aux Fran-
çois jusqu'à l'arrivée de l'armée Im-

1506. periale : mais d'Alegre qui les obser-
voit de dessus un rocher où il avoit
grimpé, remarqua qu'il ne paroïssoit
point entre eux assez de resolution &
de discipline. Il persuada le Roy son
Maître de permettre qu'on allât à eux ;
& sa conjecture luy paroïssoit tou-
jours plus vraisemblable à mesure qu'il
approchoit. Il ne se donna pas la pa-
tience que ceux de l'avantgarde Fran-
çoïse qui n'avoient pu le suivre ,
fussent arrivez. Il attaqua de front
les Genoïs avec le peu de gens qu'il
avoit ; & les renversa sans peine.
Les fuyards oublierent qu'ils avoient
promis de deffendre les montagnes
l'une après l'autre, & ne s'arrêterent
pas jusqu'à ce qu'ils fussent entrez
dans la Ville. Ils y communiquerent
leur terreur : & ceux de la Bourgeoi-
sie qui croyoient avoir trop offensé le
Roy, pour esperer que Sa Majesté
leur pardonât, se sauverent par les
montagnes qui font une espece de
chaîne avec celles de l'Appenin. Le
Doge Paul Novi fut de ceux-là :
mais après avoir évité des dangers
incroyables, il s'embarqua sur un

vaisseau qui devoit le porter à Rome. Il fut pris par la Flote Françoisse, & puni dans les formes. Le reste de la Bourgeoisie de Gennes envoya des Deputez au Roy pour capituler, mais Sa Majesté ne les jugea pas dignes de sa presence. Elle leur fit dire par le Cardinal d'Amboise, que ce n'étoit point à des gens perdus sans ressource de traiter avec leur Maître, & que le Roy demandoit une soumission aveugle de leur part. Cette réponse si sèche acheva d'ôter aux Genoïs le peu d'esperance qui leur restoit en la clemence du Roy. Ils envoyerent au Cardinal d'Amboise les mesmes Deputez pour luy dire qu'ils se rendoient à discretion, & laisserent entrer dans leur Ville autant de troupes Françoises, qu'il plut à Chaumont d'y en mettre.

Les autres circonstances de cet événement sont décrites avec tant d'éloquence dans le douzième Livre de Folieta, qu'il est bon d'y renvoyer les curieux. On se contente de remarquer ici, qu'après qu'on eut pris toutes les précautions nécessai-

1507

res pour la seureté du Roy , il fit son entrée dans Genes le vingt-neuf d'Avril 1507. par la breche , armé de toutes pieces & l'épée nue à la main. La Bourgeoisie parut dans la posture la plus propre à inspirer de la pitié. Elle tenoit à la main des rameaux d'olivier , & faisoit retentir par tout le cris lugubre de misericorde. Louis qui s'étoit proposé de la châtier exemplairement , ne put aller jusqu'à l'Eglise sans être attendri. Il fit lever les supplians , & leur donna grace. Son Conseil luy remontra en vain , que puis qu'ils avoient trop souvent abusé de la clemence de ses predecesseurs, ils ne meritoient pas la sienne ; & que la maxime d'Etat vouloit qu'on leur ôtât la liberté, dont ils s'étoient montrez indignes , autant de fois qu'elle leur avoit été laissée. Sa Majesté avoua de bonne foy qu'il avoit raison, mais elle ajouta qu'elle ne vouloit pas céder en clemence aux trois derniers Charles qui l'avoient precedée. Et de fait non seulement elle ne toucha pas à l'ancienne forme du Gouvernement

de Gennes : mais de plus elle permit 1507.
aux Habitans de recevoir les entrées
& l'impôt S. Georges, qui servoient
à la subsistance de leurs Magistrats &
aux reparations de leur Ville. Mais
de peur que l'impunité ne servît d'at-
trait à de nouvelles revoltes, Sa
Majesté prit quatre mesures que les
politiques du temps admirerent. Elle
taxa la Bourgeoisie à trois cens mille
écus pour la construction d'une nou-
velle Forteresse, celle de la Lanterne
& du Châtellet étant trop éloignées
pour retenir le peuple dans le devoir.
Cette Forteresse fut bâtie sur une
hauteur entre la Ville & le Port,
qui commandoit également à l'une &
à l'autre. On obligea le Magistrat à
porter aux pieds du Roy, les Ori-
ginaux des Traitez conclus avec la Fran-
ce, & les autres qui regardoient leur
ancienne liberté. On mit tout au feu,
& le Roy accorda les mêmes choses;
mais à titre de Privilege seulement, &
avec la reserve de les revoquer quand
Sa Majesté le jugeroit à propos. On
augmenta le nombre des gens de guer-
re qui avoient accoustumé de loger

1507.

— dans la Ville , & l'on destina pour leur demeure les ruës les plus voisines de la Forteresse. Enfin on voulut que celuy qui seroit Gouverneur de Genes , assistât desormais à toutes les deliberations importantes de l'Hôtel de Ville , & eût droit de les suspendre toutes les fois qu'il les estimeroit contraires au service du Roy. Ravestin n'avoit pas répondu à l'esperance que l'on avoit conçüe de luy ; & d'ailleurs il n'y avoit pas d'apparence de le continuer dans une charge , dont il s'étoit si mal acquité qu'il en avoit encouru le mépris des Genoïs. On le déposa , & l'on mit en sa place celuy des François qui paroïssoit le plus digne de la remplir. C'étoit Raoil de la Noy , Gentilhomme de Picardie , si accompli que l'on ne trouva jamais à redire en sa personne , ni dans ses actions. Il avoit passé dans les armées la plûpart de sa vie ; & s'étoit ensuite retiré dans sa maison pour s'y disposer à la mort , lors que le Roy son Maître luy avoit mandé qu'il avoit encore besoin de son service. Ses amis ne l'aimoient pas moins qu'ils

qu'ils l'estimoient, & il fut assez heureux pour n'avoir point d'ennemis. Il obligeoit quand il pouvoit, sans attendre d'en être prié, & jamais aucun ne se plaignit qu'il l'eut desobligé. Il n'accepta qu'avec peine le Gouvernement de Genes; & il ne tint pas à luy qu'il ne s'en acquitât d'une manière, à meriter des politiques les applaudissemens qu'il avoit reçûs des gens de guerre. Il s'insinua dans les affections de la Noblesse & du peuple, sans donner de jalousie ny à l'une ny à l'autre; & quand il crut avoir assez d'autorité sur leurs esprits pour les convaincre de ce qui leur étoit le plus utile, il leur représenta que la paix que le Roy leur avoit donnée ne serviroit de rien, si les deux factions entre lesquelles Genes s'étoit partagée ne se reconcilioient sincèrement, & si chacune d'elles ne relâchoit quelque chose de ses intérêts en considération du repos public. Après qu'il eut aperçû qu'on l'écoutoit favorablement, il poursuivit son dessein en proposant à la Noblesse de recevoir dans son Corps les Maisons

1507. des Fregoses & des Adornes , desor-
mais trop puissantes pour se contenter
de la condition où elles étoient nées.
Il agit en mesme temps auprès du
Peuple pour luy faire agréer que la
Dignité de Doge fût alternative en-
tre la Noblesse & les bons Bourgeois ;
& promit en ce cas d'obtenir de la
Noblesse qu'elle reçût dans son Corps
des Maisons Populaires , pour rem-
plir la place de celles qui s'éteindroient
dans la suite des temps. Il n'étoit
pas possible d'imaginer un moyen plus
propre que celui-là pour maintenir
la felicité de Genes , mais la conjon-
cture n'étoit pas venue d'arrester l'in-
constance de ses Bourgeois ; & Dieu
l'avoit réservée pour le fameux An-
dré Doria , qui n'étoit alors qu'Ecri-
vain de Galere. La Noblesse étoit
trop fiere ; & le dessus qu'elle venoit
d'obtenir la confirmoit dans sa vaine
presupposition , qu'elle seroit éternel-
lement blâmée si elle cedeoit une par-
tie des avantages qu'elle venoit de
remporter à la pointe de l'épée : les
principaux de son Corps ayant com-
battu en qualité de volontaires sous

les enseignes d'Alegre , lors qu'il 1507.
avoit forcé le pas des montagnes. Le
peuple de son costé passoit pour le
plus spirituel de l'Europe , après ce-
luy de Florence. Il avoit deliberé
plus long-temps qu'il ne falloit sur la
proposition de son Gouverneur ; & il
avoit conclu qu'il ne luy seroit pas si
avantageux de parvenir au degré de
la Noblesse , que prejudiciable de par-
tager avec elle la premiere Magistra-
ture de Genes. Son refus s'en étoit
suivi ; & comme les Gentils-hommes
ne purent dans les occasions suivan-
tes s'empescher de tirer vanité du
sucez qu'ils avoient remporté , les
Roturiers pour les mortifier les pré-
ferent trop fortement de payer quel-
ques sommes d'argent qu'ils leur
avoient prêtées avant le commence-
ment des troubles. Les anciennes di-
visions se renouvelèrent insensible-
ment là dessus ; & Lanoy après avoir
employé toute la prudence imagina-
ble pour adoucir les esprits irritez de
part & d'autre , avança si peu , qu'il
crut que le desordre étoit plutôt as-
soui qu'éteint. Il en informa la Cour,

1507. & demanda la permission d'employer
des remedes plus violens : mais le
Conseil du Roy n'approuva pas cet
expedient , & luy manda de conti-
nuër avec la mesme douceur dont il
avoit usé jusques-là. Il obeït ; & les
troubles augmentant tous les jours , il
ne voulut pas exposer sa reputation
au mesme reproche que Ravestin
avoit encouru. Il demanda son con-
gé avec tant d'instance ; & employa
tant d'amis auprès du Cardinal d'Am-
boise , qu'on le rappella. On verra
dans la suite de cette Histoire , qu'il
avoit esté prophete. Mais pour ne rien
anticiper , il suffit de remarquer icy
que le Roy n'eut pas plustost soumis
les Genoïs , qu'il licentia toutes ses
troupes à la reserve de celles qui luy
étoient absolument necessaires pour
la garde du Duché de Milan.

Guichardin & les autres Italiens
accusent icy Loüis d'avoir manqué
une occasion aussi favorable qu'avoit
esté celle de son predecesseur , de con-
querir toute l'Italie sans répandre de
sang. Ils la représenterent toute des-
armée sans en excepter les Espagnols

qui n'avoient point alors la moitié 1507.
des forces qu'il leur falloit pour gar-
der le Royaume de Naples. Ils ajoû-
tent que la France n'étoit que trop
persuadée de l'aversion des Princes &
des Republiques de ce Pays pour elle,
& n'avoit que trop de pretextes pour
leur faire la guerre. Que le Pape &
les Venitiens avoient ruiné ses armées.
Que les Florentins & les autres Peu-
ples de la Toscane commençoient à
douter s'ils demeureroient attachez à
ses interets, & que les Neapolitains
au contraire ne demandoient qu'à re-
tourner sous sa domination. Que les
factions d'Anjou & d'Arragon conspi-
roient en ce point, & que le peuple
se repentoit de ses precedentes rebel-
lions. Qu'il auroit fait à la vûe de
Loüis, ce qu'il avoit executé en la
presence de Charles; & que pour
vaincre d'un bout de l'Italie à l'autre,
il n'eût falu que se montrer & mar-
cher: Qu'à la verité Sa Majesté Tres-
Chrestienne avoit signé quelques Trai-
tez au contraire, mais qu'après tout
elle n'étoit pas plus obligée à les ac-
complir que les Italiens & les Espa-

1507. gnols ; & que comme il étoit évident que les uns & les autres n'auroient pas laissé d'entreprendre sur la France s'ils en eussent eu la commodité, la France devoit sans scrupule suivre la fortune qui l'invitoit à réparer ses fautes précédentes par une légère infidélité, qu'on cesseroit de blâmer aussitôt qu'elle seroit heureuse.

Mais ces Auteurs ne s'apperçoivent pas qu'ils prennent Louis pour un Conquerant Payen, & non pas pour un Prince Chrestien ; & que les circonstances qu'ils ramassent pour le rendre méprisable, servent contre leur intention à rehausser l'éclat de sa vertu. Il est vrai qu'il pouvoit assujettir l'Italie, avant que les Alemans fussent en posture de luy résister. Il est encore vrai que non seulement il avoit des prétextes de le faire, mais aussi de suffisantes raisons fondées sur ce que les Espagnols & les Italiens n'exécutoient pas de bonne foy les Traitez dont ils étoient convenus avec luy. Mais le droit des gens ne permettoit pas de les en punir si tost, & sans avoir observé à leur égard des

formalitez préliminaires. Il falloit de- 1507.
mander aux uns & aux autres des re-
parations du dommage dont on se
plaignoit , & se donner au moins la
patience d'oïr leurs excuses pour ju-
ger si elles étoient pertinentes. La
Justice vouloit qu'on en demeurât-là ;
& si elles ne l'étoient pas , Loüis ne
manqueroit pas de moyens de se fai-
re raison. Voilà précisément ce qui
luy fit licentier ses troupes ; & il étoit
si peu possédé du desir d'usurper les
Etats d'autrui , qu'il auroit repassé
les Alpes à l'heure mesme , si le Roy
Catholique ne l'eût prié d'une entre-
vûe à Savonne.

Ce Prince avoit continué son voya-
ge à Naples nonobstant la mort de
son gendre , parce qu'il avoit presup-
posé que les Espagnols auroient assez
de flegme pour l'attendre durant
quelques mois : au lieu que les Nea-
politains se revolteroient infaillible-
ment , s'il différoit à leur donner en
personne la forme du Gouvernement
qui leur étoit nécessaire pour les ren-
dre désormais inséparables de la Mo-
narchie d'Espagne. Il fut reçu magni-

1507. fiquement à Naples , mais il y eut un
avis qui le pressoit de retourner en
Espagne.

L'Empereur avoit voulu continuer
son voyage en Italie , sous pretexte
d'y recevoir la Couronne Imperiale:
mais en effet pour attaquer les Fran-
çois dans le Duché de Milan , s'il le
trouvoit mal gardé. Il s'étoit avancé
jusqu'à Trente ; & son avant-garde
avoit presque traversé le Tirol, quand
les Alemans s'apperceurent que leur
marche étoit désormais inutile , &
refuserent de la continuer. Leurs
raisons furent que depuis qu'il n'y
avoit plus d'ennemis à vaincre , il ne
devoit plus y avoir de guerre , & que
d'ailleurs le principal dessein de Sa
Majesté Imperiale cessoit par la mort
du Roy de Castille son fils unique.
Qu'elle n'avoit pretendu se faire Cou-
ronner à Rome , qu'afin d'assembler
ensuite une Diette où son fils fut élu
Roy des Romains ; & que l'Archiduc
son petit-fils n'ayant pas encore sept
ans , n'étoit pas capable de cette di-
gnité. Que l'Empire en particulier
n'avoit point de differend avec la
France ;

France ; & qu'il avoit conclu avec les Suisses un Traité de Paix qu'il ne pouvoit violer sans injustice. L'Empereur ne pouvoit disconvenir de ces faits , mais il prétendoit que les Alemans l'aidassent à recouvrer ce qu'ils avoient laissé perdre de l'Empire ; & les Alemans persuadez que s'ils le laissoient agir à sa mode , il les engageroit dans une longue guerre , l'abandonnerent si generalement qu'il ne luy resta que cinq cens hommes. Il ne s'amusa pas à s'en plaindre ; & comme toutes ses intentions alloient à trouver de l'argent , il luy sembla que les Flamans luy en fourniroient s'il les menageoit avec adresse dans la conjoncture qu'ils venoient de perdre leur Maître. Le Roy de Castille avoit laissé deux fils & quatre filles. Le Duc de Luxembourg qui étoit l'aîné , avoit besoin d'un Tuteur , & l'Empereur prétendit que ce devoit être luy. Les raisons qu'il en apporta se réduisoient à sa qualité d'ayeul paternel du Pupile : à l'interêt de bien élever son petit fils , puis qu'il n'avoit point d'autres enfans legitimes ;

1507. & aux troupes qu'il pouvoit lever pour la défense des Païs-Bas, supposé qu'ils fussent attaquez. Mais il n'est pas possible que les Peuples, prennent une entière confiance en un Prince, qu'ils ont assez maltraité pour croire qu'il n'aura pas oublié l'injure qu'ils luy ont faite. L'Empereur qui étoit encore fils de famille lors que Marie de Bourgogne sa femme mourut, avoit demandé la Tutelle de l'Archiduc son fils, & s'étoit alors fondé sur les mêmes raisons, qu'il appartenoit maintenant pour obtenir celle de son petit-fils. Les Flamans n'y avoient répondu que par la voye de fait; & bien loin de laisser au perc de leur Prince l'administration des Païs-Bas, ils l'avoient arrêté, & tenu prisonnier deux ans entiers. Les principaux Flamans des trois Etats, avoient eu part dans cette action, & plusieurs d'entr'eux vivoient encore. L'Empereur à la vérité n'étoit ni vaindicatif ni sanguinaire: mais l'argent avoit un attrait inevitable pour luy, & il auroit pu tirer des sommes immenses de la

confiscation des biens dont il eût privé ceux qui l'avoient maltraité. Il ne manquoit pas de preuves pour faire travailler à leur procez; & leur crime étoit si public, qu'ils n'en auroient osé disconvenir. Ainsi le mal qu'ils avoient lieu d'attendre de luy, empêcha le bien qu'ils luy pouvoient faire; & les Etats de Flandre ne delibereroient pas tant sur les moyens de luy donner l'exclusion, que sur ceux de la rendre si plausible qu'on ne pût sans injustice les accuser de rebellion. Ils présupposèrent que le Duc de Luxembourg étoit feudataire de la Couronne de France en qualité de Comte de Flandres, d'Artois, & de Charolois; & que la Flandre étant la plus considérable Province des Pais-Bas, devoit tenir lieu de principal, & les autres d'accessoire. Ils ajoutèrent à cela que le Duc de Luxembourg étoit François, comme né dans la Ville de Gand; & que par conséquent dans la contestation entre son ayeul paternel & les Etats des Pais-Bas à qui disposeroit de sa Tutelle & du Gouvernement de ses Etats, Le Roy

1507. Loüis Douze devoit être juge. Que si l'Empereur refusoit de reconnoître en cette qualité Sa Majesté Très-Chrétienne, les Flamans ne pouvoient s'en dispenser pour deux raisons. L'une que s'ils y manquoient, les François leur declareroient la guerre. L'autre qu'ils attendoient de Sa Majesté Très-Chrétienne une prompte assistance, s'ils étoient attaquez durant la minorité de leur Maître. Ils députerent là-dessus vers Loüis, & luy demanderent un Gouverneur pour le Duc de Luxembourg.

Loüis agit dans cette rencontre d'une maniere qui fut toute ensemble glorieuse pour luy, & funeste pour la Monarchie Françoisé. Il dépendoit absolument de Sa Majesté, de donner au Duc de Luxembourg l'éducation qu'il jugeroit nécessaire pour l'intérêt de sa Couronne; & quand il se seroit relâché en ce point, il sembloit qu'il dût au moins jeter les yeux sur un Seigneur François, qui se fut insinué de bonne-heure dans l'amitié de ce Prince, & luy auroit inspiré des sentimens favorables à sa patrie.

Cependant Louis en usa comme 1507.
s'il n'avoit point eu d'attachement
au monde, & s'il n'eût fait aucune
reflexion sur l'avenir. Il connoissoit
Guillaume de Croy Seigneur de Chievres
cadet de sa Maison. Il l'avoit
éprouvé en plusieurs rencontres, &
le preferoit à toutes les personnes
de qualité des Païs-Bas. Il l'estimoit
en un point qu'il ne croyoit per-
sonne si capable que luy de l'employ
dont il s'agissoit, & il le luy donna
malgré les remontrances de ceux de
son Conseil. Il n'y avoit pas lieu de
douter que Sa Majesté Tres-Chré-
tienne ne le maintint hautement; &
l'Empereur espera si peu de le sup-
planter, qu'il tourna ses pensées d'un
autre côté, selon son humeur de
substituer toujours de nouveaux des-
seins chimeriques à ceux qui ne réus-
sissent pas; & d'ene se pas corriger
par la multitude de ses fautes. Il crut
que les Castellans seroient plus équi-
tables que les Flamans; & qu'ils le
prefereroient au Roy Catholique dans
l'administration de leur Monarchie;
non seulement à cause qu'il étoit

1507. mieux fait sans comparaison que Ferdinand, mais encore parce que l'on ne soupçonneroit pas qu'il eût intention comme luy de s'emparer des biens de son petit-fils. Il avoit besoin d'un Espanol qui menageât avec ses compatriotes une affaire si delicate; & Manüel dont on a déjà parlé, s'offrit pour cela de luy-même, & sans attendre qu'on le priât. Il avoit plus d'intérêt que l'Empereur, que Sa Majesté Impériale administrât la Castille; parce que si elle en étoit excluse, elle en seroit quitte pour avoir été rebutée, & il ne luy en arriveroit rien de pire: au lieu que si le Roy Catholique supplantait l'Empereur, il signaleroit son retour en Castille par le supplice de Manüel, qu'il sçavoit avoir empêché l'Archiduc d'exécuter le Testament de la Reine Isabelle. Ainsi Manüel sollicitoit déjà pour l'Empereur, lors qu'il en reçut la commission; & les amis du Roy Catholique qui l'apprehendoient d'autant plus qu'ils avoient éprouvé son adresse en matiere d'intrigue, envoyèrent à Naples un hom-

me de creance , qui dit nettement au Roy Catholique, que sa seule presence pouvoit rompre les mesures de Manuël. Le Roy Catholique n'en disconvint pas : mais comme il auroit perdu le Royaume de Naples en le quittant sans regler les principales affaires qui l'y avoient appelé, il se hâta si fort de les terminer qu'il n'y en eut pas une qui fut mise en l'état qu'elle devoit être. On a vû qu'il s'étoit engagé par son dernier Traité avec Louïs à deux choses. L'une de faire reconnoître la Reine Germaine de Foix sa femme pour Souveraine de l'Abruzze & du Labour ; & de luy faire prêter serment par les Neapolitains en cette qualité, dans le même temps qu'ils approuveroient que le Royaume fût réuni à la Monarchie Françoisé , supposé que cette Reine survécût le Roy Catholique son Mari. L'autre de rétablir la Noblesse de la faction d'Anjou dans tous les biens qu'elle avoit possédez, avant que Jeanne Seconde eût disposé de sa Couronne en faveur d'Alphonse d'Arragon. Mais le Roy Ca-

1507.

1507. tholique ne fut pas plutôt dans Naples, qu'il s'expliqua de ne vouloir rien executer du premier Article. Il assembla bien les Etats du Pays : mais il ne leur parla ni de son Traité avec Louis, ni des interets de la Reine Germaine. Il leur dit au contraire dans un discours étudié, qu'il prononça d'assez mauvaise grace, que le Royaume de Naples n'avoit point eu de Roy durant près de cinquante ans, & qu'Alphonse le Vieux en avoit été le dernier Monarque legitime. Qu'à la verité Jeanne Seconde d'Anjou l'avoit institué son heritiere, & que par cette consideration la Couronne luy devoit tenir lieu d'acquest : mais que cette Princesse s'étant depuis retractée, Alphonse n'avoit conservé Naples contre les puissans ennemis qu'elle luy avoit suscitez, qu'aux dépens de ses Royaumes hereditaires d'Arragon. Qu'il n'avoit donc pu se dispenser de laisser ce Royaume avec les autres qu'il tenoit par succession, à Jean, son frere legitime, & que le Testament par lequel il

l'avoit legué à Ferdinand son fils naturel étoit nul. Qu'il ne falloit donc regarder ce Ferdinand, que comme usurpateur; & que par la même raison qu'il n'avoit point eu de droit au Royaume, il ne l'avoit pu laisser à Alphonse & à Frederic ses fils, ni à Ferdinand son petit-fils. 1507.

Les Neapolitains furent obligez ensuite à prêter au Roy Catholique un serment pur & simple; & l'on ne scauroit assez s'étonner que l'Ambassadeur de France qui avoit suivi Sa Majesté Catholique, n'y fit aucune opposition. L'article de la faction d'Anjou ne fut pas violé si directement, mais on ne l'executa pas non plus dans toute son étendue. On a déjà vû que les Terres des Angevins avoient été données en partie aux Arragonnois & aux Italiens, qui avoient bien suivi les Espagnols; & le Roy Catholique distingua ceux qu'il pouvoit dépouiller impunement d'avec les autres qu'il craignoit, ou qui luy étoient nécessaires. Il rendit aux Angevins leurs Terres que tenoient les Princes: mais pour les

1507. seconds , il se contenta de faire estimer ces Terres à un tres-bas pris. Il imposa sur le peuple cette somme; & les Angevins faute de mieux , furent contraints de l'accepter. Il arriva de là que toute la Noblesse de Naples , fut également mécontente du Roy Catholique. Que le peuple surchargé sans raison , se plaignit hautement ; & que l'une & l'autre se seroient infailliblement revoltez , s'ils eussent vû quelque Prince dans l'Europe en état de favoriser leur Rebellion. Ferdinand acheva de se decréditer par une lezine , dont on ne croyoit pas que les Princes fussent capables. Il s'étoit accoustumé dès l'âge de seize ans à profiter de tout , & à ne rien faire gratuitement. L'impôt qu'il venoit de mettre sur les Neapolitains , étoit assez grand pour le tenter , & voici l'invention qu'il trouva pour en faire entrer la meilleure partie dans ses coffres. Ceux du Royaume de Naples qui entendoient mieux la chicane , eurent ordre d'examiner si les Terres qui devoient être restituées aux Seigneurs

de la faction d'Anjou leur appartenoient incontestablement, & si on ne leur avoit jamais intenté de procès là-dessus. Ils se firent apporter tous les titres. Ils examinèrent ceux des Archives Royales, & ceux des Tribunaux où l'on rendoit la Justice ; & découvrirent par toutes ces voyes, que plus de la moitié des Terres dont on pressoit la restitution étoient litigieuses. Ils en avertirent Ferdinand, qui fit dire sous main aux personnes intéressées de poursuivre leurs droits, & leur promit sa protection. Il s'excusa là-dessus de rembourser les propriétaires jusqu'au Jugement définitif, & retint cependant le prix auquel elles avoient été taxées. Cette vexation parut si nouvelle, que la faction d'Arragon n'en fut pas moins irritée que celle d'Anjou. Et de fait le contre-coup en pouvoit réjaillir sur elle ; & comme ses biens n'étoient pas plus liquides que les autres, rien n'empêchoit qu'on ne fît revivre à son égard des prétentions anciennes, & qu'on ne la ruinât sous ce prétexte. Un intérêt si com-

1507. mun reünit ces deux factions ; & elles s'adresserent à Consalve qui leur avoit donné la parole du Roy, sur laquelle elles s'étoient fiées. Consalve dans une occasion si délicate, agit d'une maniere qui renouvella les soupçons de Ferdinand. Il avoua de leur avoir promis les choses dont ils luy demandoient l'exécution : mais en même temps il leur montra par écrit les ordres de Ferdinand, qui l'avoient autorisé sur cet article. Il convint de l'infidélité de ce Prince, & il ajouta qu'il n'y avoit point de remède pour le présent ; & qu'il n'en voyoit point d'autre pour l'avenir, sinon que ceux qui traitteroient avec luy le fissent jurer par le Dieu auquel il croyoit, puis qu'il avoit tant de fois employé en vain le nom du Dieu vivant pour abuser de la crédulité d'autrui. Consalve exposa en vente dès le lendemain les trois Duchez & les autres biens qui luy avoient été donnez pour récompense de ses services, & l'argent qu'il en tira fut distribué dans une exacte proportion à ceux de la faction

d'Anjou , qui s'étoient fiez à sa parole. Il ne faut pas douter que Ferdinand n'en fût irrité , & qu'il n'aperçût assez que Consalve établissoit sa reputation aux dépens de celle de son Maître, mais il s'en soucia si peu, qu'il n'en témoigna rien. Il fut plus sensible à la priere que le Pape & les Venitiens luy firent , de permettre qu'ils missent le même Consalve à la tête de leurs troupes. Le Pape persistoit dans la resolution de faire la guerre aux Venitiens ; & quoy que la France dût être de la partie , il ne se fioit pas tout à fait en elle. Il l'avoit trop offensée pour n'en pas attendre un juste ressentiment ; & il supposoit qu'après qu'elle auroit recouvré ce qui luy manquoit du Duché de Milan, elle empêcheroit indirectement que Sa Sainteté n'en fît autant de la Romagne. Il n'y avoit point d'autre remede à cela que de lever une Armée assez puissante pour chasser de la Romagne les Venitiens , en aussi peu de temps que la France en mettroit pour leur ôter le Crémonnois & les Villes sur la ri-

1507. vicre d'Adde le Pape avoit épargné
— dans cette vûë les deux tiers de son
revenu. Il étoit assuré de trouver de
bons soldats pour de l'argent. Il ne
luy manquoit qu'un General , & il
jeta les yeux sur Consalve.

La Republique de Venise se proposa
la même fin , mais ce fut par un mo-
tif contraire. Elle payoit mieux ses
espions qu'aucune autre puissance de
l'Europe ; & n'ignoroit par consequent
aucune des choses qui se négotioient
dans les Cours étrangères. Elle sça-
voit que les François ne luy pardon-
neroient jamais ce qu'elle avoit fait
contre-eux en faveur des Espagnols
au Royaume de Naples ; & quoy
qu'elle sçût que Louis n'étoit pas
moins irrité contre le Pape , elle met-
toit pourtant une extreme difference
entre l'averfion des Grands quand el-
le est interessée , & lors qu'elle ne l'est
pas. Jules Second étoit à la verité
couplable dans l'opinion du Con-
seil de France : mais outre qu'il se-
roit difficile de l'en punir sans cho-
quer tous les Princes Chrétiens , il
n'y avoit rien à gagner contre luy , &

quelque avantage que l'on eût obtenu
par Sa Sainteté, l'on seroit obligé de
rendre à ses successeurs ce qu'on luy au-
roit ôté, sans qu'il y eût lieu d'en rete-
nir un pied de terre pour les frais de la
guerre. Au lieu que si Louïs attaquoit
les Venitiens, & qu'il leur ôtât la part
du Duché de Milan qu'il leur avoit fai-
te, il étoit presque certain qu'elle lui de-
meureroit. Le Pape d'ailleurs s'étoit as-
sez expliqué qu'il essayeroit de recou-
vrer le reste de la Romagne à la pre-
miere occasion qu'il en trouveroit ; &
comme la haine pour les François ne
l'emportoit pas sur son ambition, elle
ne l'empêcheroit pas d'écouter les pro-
positions qui lui seroient faites de se fai-
re à communes armes des dernieres
conquêtes des Venitiens. Cette occa-
sion étoit venuë, puis que l'armée de
l'Empereurs'étoit dissipée. Louïs avoit
dompté les Genoïs: Il jouïssoit par tout
d'une paix profonde: Il n'avoit licencié
que les Soldats étrangers, & il en pou-
voit lever autant en moins de trois se-
maines. Jules n'étoit pas plus occupé
que Louïs ; & s'ils convenoient d'atta-
quer en même tems les Venitiens, il ne

1507. s'étoit point encore formé d'orage
contre leur Republique si dangereux
que seroit celuy-là. Ainsi les Venitiens
s'étoient preparez avec le même em-
pressement pour soutenir la guerre,
que si elle leur eût été déclarée. Ils
avoient levé de la Cavalerie legere
en Albanie, & des Cuirassiers en
Allemagne. Ils avoient attiré sous
leurs Enseignes les meilleurs Fantaf-
sins d'Italie ; & les Ambassadeurs de
France en Suisse n'avoient pu empê-
cher qu'il ne sortît de chaque Can-
ton beaucoup de jeunesse , à dessein
de prendre parti dans l'Etat de Terre-
Ferme. Il falloit un Chef à tant d'E-
trangers. La Republique n'en avoit
point d'assez considerables ; & d'ail-
leurs sa forme de gouvernement ne
luy permettoit pas de confier toutes
ces forces à un Italien, qui auroit pu
partager avec le Pape & avec le Roy
Tres-Chrétien les Etats qu'il se seroit
chargé de deffendre. Consalve n'étoit
plus capable de donner de la jalousie ;
& le Roy Catholique son Maître
l'avoit assez maltraitté , pour ne luy
plus laisser des sentimens qui ten-
dissent

dissent à augmenter la puissance des Espagnols dans l'Italie: Il avoit déjà triomphé de la France; & il ne luy pouvoit rien arriver de plus glorieux que de deffendre les Venitiens contre elle, & de chasser Loüis du Duché de Milan, après luy avoir enlevé le Royaume de Naples. Ces raisons obligerent les Venitiens d'offrir à Consalve le commandement suprême de toutes leurs forces sur terre, & un Sénateur fut chargé de luy en porter les provisions: mais il étoit trop prudent pour les accepter sans la participation du Roy Catholique. Il les luy envoya; & Sa Majesté qui n'avoit déjà que trop donné de marques de jalousie contre Consalve, se fit violence pour déclarer au Sénateur de Venise qu'elle ne vouloit ni ne pouvoit s'opposer à la bonne fortune de Consalve, & qu'il étoit libre de faire ce qu'il luy plairoit: mais elle ne tint pas le même discours à Consalve dans l'entretien secret qu'elle eut avec luy là-dessus. Elle s'expliqua en des termes assez intelligibles, pour luy donner lieu

1507. de comprendre qu'elle n'approuvoit pas qu'il acceptât le commandement dont il étoit question. Elle luy dit qu'il luy feroit honteux après avoir conquis des Royaumes entiers, de s'engager à deffendre deux ou trois Villes, & qu'on luy preparoit en Espagne des occasions plus éclatantes de se signaler. Que la paix avec la France rendoit inutiles les troupes destinées contre le Languedoc & la Guyenne, & la flotte équipée pour bloquer les Ports de la Provence. Que le dessein de Sa Majesté Catholique étoit de les employer contre les Infidelles, & de conquerir la côte de Barbarie. Que le Cardinal Ximenez, avoit heureusement commencé ce grand ouvrage, en se saisissant du Pegnon de Velez, & du Royaume d'O-ran; & que le reste se rendroit infailliblement à la vûë de Consalvé, puis qu'il trembloit déjà au brüit qui cou-roit de son approche. Que le Generalat de l'armée du Pape étoit encore moins considerable que celuy des Venitiens, puis que Sa Sainteté avoit donné parole à la plûpart des

Princes d'Italie, qu'elle licentieroit ses troupes aussi-tôt qu'elle auroit achevé de recouvrer la Romagne. 1507.

Consalve qui connoissoit micux Ferdinand, que Ferdinand ne se connoissoit luy-même, apperçut bien que ce Prince lui proposoit une conquête chimérique pour le faire renoncer à deux avantages solides. Mais comme il ne crut pas devoir les accepter malgré Sa Majesté Catholique, il les refusa avec une modestie dont les derniers siècles n'avoient point encore eu d'exemple, & s'embarqua dans la galere de Ferdinand pour retourner avec luy en Espagne. Le Pape & les Venitiens admirerent plus la retenue de Consalve, qu'ils ne s'en choquerent; & ce fut autant pour le voir que pour s'entretenir avec le Roy Catholique, que Sa Sainteté invita ce Prince à conferer avec elle dans Hostie, où elle l'attendit près de trois semaines. On n'a pas penetré le fonds de son intention là-dessus : mais le Roy Catholique ne dissimula pas la raison qu'il eut de passer devant le Port d'Hostie sans s'y arrêter, & de commet-

1507. tre par là une incivilité qui fut universellement blâmée. Il avoit demandé à Jules une investiture du Royaume de Naples, dans la même forme qu'il avoit exigé le serment des Neapolitains ; c'est à dire en des termes qui marquassent expressement qu'il y avoit eu un interregne depuis Alphonse le Vieux jusqu'à Sa Majesté Catholique, & qu'il ne fissent aucune mention des Traitez qu'il avoit conclus avec la France, ni des droits de la Reine Germaine. Jules s'en étoit excusé sur deux raisons, qui ne pouvoient être plus solides. L'une qu'il faudroit casser toutes les investitures que ses predecesseurs avoient accordées depuis cinquante ans, ce qui donneroit lieu à ses succeffeurs d'en user de mêmes à l'égard des siennes. L'autre que le Roy Catholique n'avoit conquis le Royaume de Naples, qu'en vertu de la Bulle qu'Alexandre Six luy en avoit accordée conjointement avec le Roy Tres - Chrétien ; & que par consequent on donneroit atteinte à cette Bulle, si l'on y contrevenoit sans en rendre raison.

Il y a pourtant des relations qui témoignent que Jules se seroit relâché, si le Roy Catholique n'eût fait naître un second obstacle, qui fut plus difficile à surmonter que le précédent. Les trois derniers Rois de Naples n'avoient été que precaires à proprement parler; & la dépense qu'ils avoient faite pour se maintenir ou pour recouvrer leur Etat avoit été si grande, que bien loin d'avoir de l'argent dans leur tresor, ils en devoient à quiconque s'étoit hazardé de leur en prêter. Cette indigence avoit été considérée dans le Consistoire; & l'on y avoit moderé le tribut que la Chambre Apostolique avoit accoutumé de tirer du Royaume de Naples, à sept-mille ducats par an. Le Roy Catholique pretendoit jouir du même privilege; & le Pape insistoit au contraire que Sa Majesté fût taxée à la même somme que Jeanne Seconde, qui avoit donné son Royaume à Alphonse d'Arragon, avoit été taxée. Ses raisons étoient que le Roy Catholique tiroit du Royaume de Naples eux fois plus de revenu que ses Pre-

1507. decesseurs n'en avoient eu ; & que de plus il pouvoit garder avec moins de dépense le Royaume de Naples, à cause que d'un côté la Sicile en étoit voisine ; & de l'autre Sa Majesté Catholique avoit des troupes dans la Catalogne & dans la Biscaye prêtes à faire diversion dans le Languedoc & dans la Guyenne, supposé que les François repassassent l'Appenin. Mais Ferdinand n'avoit répliqué que par des menaces ; & le Nonce du Pape auprès de luy avoit écrit à Sa Sainteté, qu'il s'étoit vanté qu'on le prieroit bien-tôt d'accepter ce qu'on luy refusoit. Il passa de cette sorte devant le Port d'Hostie sans s'arrêter, & alla droit à Savonne où Louis l'attendoit. Il y aborda le vingt-huit de Juin mil cinq cens sept, & trouva Sa Majesté Tres-Chrétienne qui s'étoit avancée sur le Port à dessein de le recevoir. On y avoit bâti un Pont, au bout duquel la Galere du Roy Catholique fut attachée. Louis y descendit, & y demeura une demie heure. Il en sortit ayant le Roy Catholique à sa droite, & la Reine

Germaine à sa gauche. Ils traverserent le Pont en cette posture ; & marcherent vers le Château de Savonne, dont Loüis ceda les appartemens à Leurs Majestez Catholiques , & prit pour le sien le logis de l'Evêque. Les deux Cours vécurent trois jours entiers dans une exacte fraternité . & se divertirent en toutes les manieres, qui étoient alors en usage. Le dernier repas fut le plus superbe , & Loüis pria le Roy Catholique de permettre à Consalve de manger avec leurs trois Majestez. Le Roy Catholique n'y consentit pas de bon gré , mais il ne l'osa refuser ; & Consalve après avoir eu recours à toutes sortes d'exeuses , fut enfin contraint de donner à Loüis la satisfaction qu'il desiroit, quoy qu'il prévît assez qu'il acheteroit bien cher un si grand honneur. Il soutint admirablement son personnage durant le festin ; & tous les Spectateurs des deux nations avoüerent ; qu'il ne leur avoit jamais paru si grand que ce jour - là. Il ne rabatit rien de la gravité Espagnole, & ses reparties ne laisserent pas nean-

1507. moins d'être pleines de gentillesse. Il parla modestement de luy-même, & fit portant pancher toujours l'avantage du côté de sa nation. Il repara cela par les éloges particuliers qu'il donnoit aux Capitaines François, comme pour les dédommager de ce qu'il ôtoit à leur Nation. Il ne refusa pas de parler par ordre de toute la conduite qu'il avoit tenuë dans le Royaume de Naples, & ne découvrit rien de ce qu'il importoit à l'honneur de son Maître & au sien propre, de tenir caché. Il s'expliqua avec tant de précaution, qu'il n'y eut pas lieu de le contredire; & la seule conclusion desavantageuse qu'en tira de son entretien, fut à l'égard des Marquis de Mantouïe & de Saluces dont les François ne se mettoient pas beaucoup en peine de sauver la reputation.

Le Roy Tres- Chrétien & le Roy Catholique, eurent plusieurs conférences secretes, dans lesquelles le Cardinal d'Amboise fut toujours en tiers. Il n'y eut rien d'écrit de part ny d'autre; & le Roy Catholique y trouva d'autant mieux son

son compte , qu'il luy fut ensuite plus aisé de disconvenir de tout. On s'est mis en peine de deviner ce qu'il s'y estoit passé ; & la conjecture la plus vray-semblable est que le Roy Catholique arriva selon sa coutume à la fin qu'il s'étoit proposée , en recherchant l'entrevûe de Savonne. Il étoit irrité contre Jules à cause du refus de l'investiture dont on vient de parler , & il fit paroître sa colere plus grande qu'elle n'étoit en effet. Il ne parla de Sa Sainteté qu'avec execration : Il exagera les supercheries par le moyen desquelles elle s'étoit élevée sur le Saint Siege : Il rappela dans l'idée du Cardinal d'Amboise le préjudice qu'il en avoit reçu : Il prétendit qu'il falloit déposer un Pape élu par des voyes si peu canoniques : Il avoua que cela ne se pouvoit faire qu'en plein Concile : Il dit qu'il ne tiendrait qu'à la France qu'il ne s'en convoquât un general : Il promit d'y envoyer tous les Prelats d'Espagne & des deux Siciles , & répondit de leurs suffrages en faveur du Cardinal d'Amboise. C'estoit là prendre le Roy Tres-

1507.

Chrestien & son Principal Ministre par leur foible. Et de fait il est constant que Louis souhaittoit plus que le Cardinal d'Amboise fût Pape, que le Cardinal d'Amboise ne souhaittoit de l'estre : mais il sembloit que la conjoncture en fût passée, & mesmes qu'elle ne dût jamais revenir. La brigade du Cardinal d'Amboise étoit absolument ruinée dans le Consistoire ; & se trouvoit reduite aux trois Cardinaux François, que Jules avoit accordé aux importunités de Louis. Les autres avoient pris party avec l'Empereur, qui pretendoit élever sur le Saint Siege l'Archevesque de Salzbouurg son favori, ou avec le Roy Catholique qui se les étoit attachez avec d'autant plus de soin, qu'il étoit convaincu par sa propre experience qu'il ne regneroit paisiblement à Naples que pendant qu'il auroit des Papes à sa devotion. Cinq ou six Cardinaux étoient à la verité demeurez sans prendre party : mais c'étoit dans la seule vûë de parvenir plustost & plus seurement par leur indifférence à la suprême Dignité de l'Eglise, les

Italiens n'étant pas d'humeur à choisir un Chef qu'ils verroient engagé dans d'autres interets que les leurs. De plus on avoit cessé d'aimer les François à Rome, dans le même temps qu'on y avoit cessé de les craindre. Le respect pour la Monarchie Françoisse avoit discontinué depuis qu'elle ne confinoit plus avec l'Etat Ecclesiastique; & le Duché de Milan qu'elle possédoit encore ne luy avoit conservé la dépendance d'aucune autre Maison de Rome que celle des Cesarini, qui n'étoit pas des plus puissantes. Ainsi le Cardinal d'Amboise ne pouvant rétablir sa brigüe, ny par son credit, ny par l'autorité du Roy son Maistre, cherchoit les occasions de se rendre favorable le Roy Catholique, lors que ce Prince les fit naître, quoy qu'au plus loin de sa pensée. Il se contenta d'insinuer au Cardinal en peu de mots dans le premier entretien qu'ils eurent ensemble, qu'il ne seroit jamais Pape à moins qu'il ne voulût bien en avoir l'obligation à l'Espagne: mais il s'expliqua davantage dans les suivans. Il

1507. convainquit Louis & le Cardinal d'Amboise que le tiers des suffrages du sacré College luy estoit acquis ; & que par consequent s'il n'étoit assez puissant pour deferer la Papauté à qui il luy plairoit , il l'étoit assez pour empêcher qu'il n'y eût point de Pape malgré luy. Il ajouta que le Royaume de Naples luy fournissoit des attraits inévitables , pour attirer dans son party le reste des Cardinaux. Il exagéra la valeur des Benefices de ce Royaume , & soutint qu'il y en avoit d'assez riches pour tenter les plus scrupuleux du Consistoire. Il prétendit que les Cardinaux qui seroient assez inflexibles pour résister aux biens d'Eglise , ne le seroient pas assez pour se défendre de la sollicitation de leurs freres ou de leurs neveux , auxquels on offriroit les Fiefs de la Pouille à mesure qu'ils vaqueroient , & pour dernier piege Sa Majesté Catholique proposa les heritieres de la Haute Noblesse qu'elle avoit droit de marier à sa fantaisie , & se vanta de les promettre à quiconque l'assureroit de quelques suffrages en faveur du

Cardinal d'Amboise.

1507.

Il n'en falut pas davantage pour engager ce Cardinal dans les intereſts du Roy Catholique ; & Sa Majeſté ne le quita qu'après qu'il l'eût aſſurée que la paix ne laiſſeroit pas de ſubſiſter entre les Couronnes de France & d'Eſpagne , nonobſtant l'atteinte qui y avoit eſté donnée en ce qui regardoit la Reine Germaine. Le Roy Catholique ſe rembarqua ſur cette parole ; & Louïs le conduiſit juſques ſur le bord du Pont , où la galere aboutiſſoit. Les Histoſiens François ont icy lieu de louer la generoſité de Louïs , & de vray ſi on ſe donne la peine de l'examiner de près , il ſ'en trouvera peu dans l'antiquité qui luy ſoient comparables. Il eſt vray que Sa Majeſté Tres-Chreſtienne avoit fait la paix avec le Roy Catholique dans les formes les plus authentiques : mais il n'eſt pas moins vray que cette paix avoit eſté rompuë par la faute de l'Eſpagne , & qu'il dépendoit de la France de l'obſerver ou non. Le principal de ſes articles étoit pour le Royaume de Naples. La France l'a-

1507. voit cédé en considération de la Reine Germaine ; & s'étoit néanmoins réservée le droit d'y rentrer , en cas que cette Princesse survêcut à son mary. Il estoit porté dans l'article suivant en termes exprés que les Etats de Naples ratifieroient cette disposition , & le Roy Catholique s'étoit chargé d'en prendre le soin. Il falloit donc au moins qu'il la proposât à ses Etats ; & que s'il y trouvoit des obstacles , il employast toute son autorité pour les surmonter. Cependant il avoit observé une conduite tout à fait contraire , & s'étoit fait reconnoître pour Roy sans aucune relation à sa femme. Cette supercherie étoit si évidente , qu'il n'étoit possible ny de l'ignorer ny d'en douter. Elle renversoit de fonds en comble tout le Traité auquel elle avoit servy de fondement ; & les François n'étoient pas plus tenus de l'observer , que s'il n'eût jamais esté. Le Roy Catholique par une imprudence sans exemple , s'étoit pourtant venu mettre entre leurs mains ; & le desir de gagner le favor de Louis, luy avoit fait négliger.

le soin de sa propre personne. Si Sa Majesté Tres-Chrestienne l'eût arrêté, il ne luy en seroit arrivé aucun mal ; & le moindre avantage qu'elle en eût tiré, auroit esté le recouvrement du Royaume de Naples. Il n'y avoit personne dans l'Europe qui se fût intéressé pour la liberté du Roy Catholique. Le plus-âgé de ses petits fils n'avoit que sept ans, & Chievres son tuteur n'auroit pensé qu'à luy conserver les Pays-Bas. L'Empereur aspirait à l'administration de la Castille ; & bien loin d'agir pour l'élargissement du seul Prince qui la luy disputoit, il eût employé tout son crédit pour le faire resserrer davantage. La fille du Roy Catholique étoit folle. Le Roy de Portugal qui avoit épousé la troisième de ses filles, quoy qu'il fût veuf de l'aînée, étoit trop occupé à la conquête des Indes ; & ne pouvoit d'ailleurs attaquer les François que par Mer, sur laquelle ils étoient plus forts sans comparaison que luy. Enfin l'autre gendre qui étoit le Roy d'Angleterre avoit trop de raisons de vivre en paix.

1507. avec la France pour armer contre elle
— en faveur d'un beaupere, à la succession
duquel il n'auroit lieu de pretendre
qu'après que les six enfans de l'aînée
de ses belles sœurs, & le treize de
la puînée, seroient morts. Ainsi
Louis après la detention dont on par-
le icy, n'auroit eu qu'à mener luy-
mesme ses troupes, ou qu'à les en-
voyer vers Naples. Les Florentins
& les autres Peuples de Toscane luy
eussent volontiers accordé le passage ;
& le Pape ne se sentant plus appuyé
des Espagnols, ne l'auroit osé refu-
ser. L'Armée Françoisise n'eut esté ar-
rêtée qu'au Pas de Saint Germain,
encore n'y auroit-elle pas trouvé
des forces suffisantes pour le garder.
Raymond de Cardonne que le Roy
Catholique avoit laissé dans Naples
en qualité de Viceroy avoit à la verité
de l'agrément, de l'honneur, du me-
rite, & de la fidelité : mais les Nea-
politains ne le connoissoient pres-
que pas, & ne pouvoient avoir as-
sez de confiance en luy pour se def-
fendre avec toute la vigueur dont ils
étoient capables. Les impost mis

sur eux les avoient épuisez ; & pour-
tant ils prévoyoit qu'on les surchar-
geroit encore , le Roy Catholique
s'étant assez expliqué qu'il étoit juste
qu'ils fissent les frais nécessaires pour
leur propre conservation. La faction
d'Anjou étoit irritée de ce qu'on luy
avoit manqué de parole , & n'espé-
roit de recouvrer ses Terres qu'en re-
tournant sous la domination Fran-
çoise. Enfin la faction d'Arragon
n'étoit pas plus contente ; & comme
elle avoit éprouvé la facilité de Char-
les Huit à luy rendre ses biens , elle
avoit lieu d'espérer la mesme grace
de Loüis Douze.

Ce Prince consideroit assez tout ce
que l'on vient de dire ; & présuppo-
soit de plus que s'il eût aussi bien
esté entre les mains du Roy Catho-
lique que le Roy Catholique étoit
entre les siennes , il n'en auroit pas
esté quitte à si bon marché. Il ne
laissa pas néanmoins d'écouter sa ge-
nerosité preferablement à ses interets.
Il fit reflexion que l'entrevüe de Sa-
vonne avoit esté négociée & promi-
se. Que le Roy Catholique étoit

1507. venu librement, & qu'il devoit s'en retourner de mesme. Que si la France avoit à se plaindre de luy, elle avoit les armes à la main pour en tirer reparation, sans qu'elle cherchât à se vanger au préjudice de la bonne foy. Que la loy naturelle consistoit principalement à ne pas faire aux autres, de pires traitemens, que l'on en voudroit recevoir d'eux; & que l'on achetoit trop cher les Couronnes, lors que c'étoit aux dépens de la conscience.

La malignité des Auteurs Italiens & Espagnols merite icy d'estre refutée en passant. Ils jugent assez que l'action de Louis fut trop belle, pour ne pas meriter leurs éloges; & ils l'ay en donnant de fort grands, quoy qu'à regret. Mais ils ajoûtent incontinent après par forme de correction, que le Roy Catholique la partagea avec luy, puis que Louis demeura une demie heure dans sa galere; & que par consequent il ne fut pas moins au pouvoir des Espagnols de l'enlever, qu'il fut ensuite au pouvoir des François de retenir le Roy Catholique.

Que ces deux Princes furent égale- 1507.
ment sinceres ; & que toute la diffe-
rence qu'il y eut entre eux, consistoit
en ce que le Roy Tres-Chrestien ne
fut qu'une demie-heure à la disposi-
tion du Roy Catholique , & que ce-
luy-cy fut trois jours en celle du Roy
Tres-Chrestien : mais on n'a pour leur
répondre qu'à lire l'excellent Journal
de l'Autheur Anonyme de l'entrevüe
de Savonne.

On y trouvera que Loüis n'entra
pas seul dans la galere du Roy Ca-
tholique ; & qu'il étoit assisté d'un
aussi grand nombre de vaillans hom-
mes François , qu'il y avoit d'Espa-
gnols : Que la galere d'Espagne étoit
seule dans le Port , le reste de la
Flotte du Roy Catholique étant de-
mcurée à la Rade : Que cette Gale-
re étoit environnée de quinze Fran-
çoises , outre les autres bâtimens de
toutes les especes dont le port étoit
plein : Que l'armée Françoisé étoit
rangée le long du Port , & pouvoit
au premier bruit accourir au secours
de son Maître. Qu'ainsi les Espa-
gnols montez sur la Galere d'Espagne

1507. avant que d'enlever Louis, auroient
eu à égorger tous ceux qui l'accom-
pagnioient : à se défendre contre tou-
tes les forces de Sa Majesté Tres-Chré-
tienne : à passer à travers des quinze
Galeres qui luy eussent contesté le tra-
jet; & quand cette Galere eût surmonté
tous les obstacles qu'on vient de mar-
quer, elle auroit encore esté exposée
à l'artillerie du Château de Savonne;
& à celle que l'on avoit rangée sur les
deux pointes du port avancées dans la
Mer, dont elle eût esté batuë en toute
maniere : Au lieu que pour arrester le
Roy Catholique, il n'y avoit qu'à luy
faire dire dans le Château de Savon-
ne où il étoit logé, qu'il se laissât con-
duire dans le Château de Milan s'il n'y
vouloit estre mené de force. Sa Ma-
jesté Catholique qui ne se piquoit pas
d'avoir du courage, auroit obéï en
se reprochant à elle-mesme d'avoir
commis une faute semblable à celle
de Louis Onze; qui par un excez de
raisonnement en matiere de politique,
s'étoit allé mettre à Peronne au pou-
voir du Duc de Bourgogne. Ses
Estats fussent demeurez en proye; & la

France n'auroit rien appréhendé de semblable en cas que Loüis eût esté prisonnier, puis que la Loy Salique luy eût donné en la personne du Comte d'Angoulesme un successeur qu'il avoit déjà destiné pour son gendre qui promettoit beaucoup, & que les François n'aimoient gueres moins que luy. Ces trois considerations auroient empesché qu'il ne survint aucun changement dans leur Monarchie; & si elle eût esté attaquée par le Duché de Milan, par le Languedoc, ou par la Guyenne, Chaumont, le Vicomte de Narbonne, & le Seigneur de la Palice, avoient dans ces trois Provinces dont ils étoient Gouverneurs, des forces suffisantes pour les deffendre. Ainsi rien ne scauroit diminuer la gloire que Loüis acquit à Savonne, & celle du Roy Catholique au contraire reçut à son abord en Espagne une nouvelle festivité. On a vû qu'il avoit promis à Consalve la Grand-Maîtrise de Saint Jacques; & peut-estre que celuy-cy ne s'étoit défait si liberalement des trois Duchez qui luy avoient esté

1057. donnez dans le Royaume de Naples ;
— que sur l'opinion qu'il ne laisseroit
pas d'estre toujours le plus grand Sei-
gneur de l'Espagne quand il y se-
roit relegué ; puis que la Grand-Mai-
trise de Saint Jacques avoit d'un cô-
té plus de revenu qu'aucune autre Di-
gnité du Pays , & de l'autre elle pou-
voit obliger une infinité de personnes
à cause de la multitude des Com-
manderies dont elle dispoisoit : mais
le Roy Catholique négligea d'accom-
plir sa promesse aussi-tost qu'il le put
impunément. Il se vangea des refus
de Consalve durant trois années en-
tières de revenir en Espagne ; &
peut-estre encore qu'il apprehenda
que s'il ajoûtoit au merite de ce grand
Capitaine , & à l'admiration que
la conquête de deux Royaumes luy
avoient acquise , la Grand-Maîtrise
de Saint Jacques , il le mettroit en
état de luy contester l'administration
de la Castille avant que les Etats
l'eussent deférée ; ou de l'en dépouil-
ler dans la suite , lors qu'il auroit
pris d'assez justes mesures pour se la
procurer. Consalve fut renvoyé dans

la Terre de Cordouë où il étoit nay : 1507.

On ne luy donna qu'un petite pension , pour suppléer durant sa vie au peu de bien qui luy restoit : On luy refusa toutes les graces & les emplois qu'il demanda ; & on luy laissa mener dans l'oïveté une vie , qui ne finit que quarante jours avant celle du Roy Catholique. On ne sçait si ce grand exemple étonna les Etats de Castille , ou si leur ambition l'emporta sur la maniere indigne dont on venoit de traiter le plus illustre de leurs Corps. Mais il est constant qu'ils prefererent le Roy Catholique à l'Empereur Maximilien pour l'administration de leur Monarchie en attendant que leur Reine guerât , ou que l'Archiduc Charles son fils aîné fût Majeur. Ils couvrirent cette disposition du pretexte plausible d'exécuter à la lettre le Testament de la Reine Isabelle , mais ils y furent portez par de plus pressantes raisons. Ils prévoyoyent que si le Roy Catholique étoit renvoyé dans ses Royaumes Hereditaires , sa puissance ne seroit plus égale à celle de Louïs , & les Fran-

1507. cois recouvreroient le Royaume de Naples. Au lieu que si l'union qui avoit si long-temps duré entre les deux principales Couronnes d'Espagne continuoit, les forces Espagnoles iroient du pair avec les Françoises ; & les surpasseroient mêmes dans l'Italie, où les Princes aimoient mieux avoir pour voisin le Roy Catholique que le Roy Tres-Chrestien. La Reine Germaine n'avoit point eu d'enfans contre l'opinion de tout le monde ; & l'Arragon ne couroit plus de risque d'être divisé d'avec la Castille. L'Archiduc Charles devoit également heriter des deux Royaumes, & il n'y avoit pas d'apparence de les separer pour le peu de temps qui restoit à vivre au Roy Catholique. L'Empereur ne briguoit l'administration de la Castille que pour en tirer de l'argent ; & on le connoissoit assez pour juger infailliblement qu'il en sortiroit autant du pays qu'on luy en donneroit, puis qu'il le distribueroit selon sa coûtume à ses domestiques, qui se trouvant tous Alemans, l'envoyeroient incontinent chez eux par

par de bonnes Lettres de change.

150.

Ainsi Manuel qui s'étoit chargé de procurer à Sa Majesté Imperiale la tutelle pour la Castille qu'elle avoit perduë pour les Pays-bas, ne put obtenir que quatre suffrages des quarante-huit qu'il avoit briguez avec tout le soin & l'adresse imaginables. Il s'étoit déclaré trop hautement contre le Roy Catholique, pour ne pas craindre d'être puni; & quoy que le penchant de ce Prince ne fût pas à la vengeance, il y avoit pourtant apparence qu'il en useroit alors, quand ce ne seroit que pour détourner les Grands d'Espagne d'entreprendre à l'avenir pour l'Archiduc Charles, ce que Manuel n'avoit pu obtenir pour l'Empereur. Il n'y avoit point de meilleur azile que la Flandre, pour aussi long-tems que dureroit l'administration du Roy Catholique; & Manuel qui s'y étoit déjà fait beaucoup d'amis, y passa sur le premier vaisseau prêt de faire voile à la Corogne. Chievres qui ne s'attendoit pas de le recevoir si promptement, douta quelque tems

1507.

s'il le recevroit, & luy fit cependant un assez froid accueil. Il craignit d'un côté de commettre l'Archiduc Charles son Pupile avec son ayeul maternel ; & de fournir le pretexte que cherchoit peut-être le Roy Catholique, d'élever sur les trônes de la Castille & de l'Arragon le jeune Ferdinand d'Autriche qu'il faisoit élever à Burgos où il étoit nay, & qu'il aimoit tendrement, au préjudice de son aîné. Mais d'un autre côté le Roy Catholique pouvoit avoir un fils de la Reine Germaine ; & comme en ce cas il étoit à présumer qu'il ne se contenteroit pas de luy laisser les Royaumes d'Arragon, & qu'il tâcheroit d'y ajoûter ceux de Castille, il luy falloit opposer en la personne de Manuel un Espagnol capable de veiller de loïn sur sa conduite, & de déconcerter ses intrigues à mesure qu'il les formeroit. Ainsi le besoin que l'on eut de Manuel, luy fit d'abord trouver hors de son Pays un employ digne de luy. On luy donna place dans le Conseil de Flandres, & on luy fournit les moyens d'y vivre commodement : mais depuis le

même Conseil changea d'avis , & le 1507.
fit arrêter prisonnier jusqu'à la mort
du Roy Catholique.

L'Empereur n'eut pas moins de
chagrin d'avoir été frustré de l'admini-
stration de la Castille , qu'il en avoit
eu d'être supplanté pour celle des Pays-
bas : mais le Roy Catholique n'étoit
pas son voisin , & il ne pouvoit se fai-
re justice par la voye des armes. Sa
Majesté Impériale aima donc mieux
tourner son ressentiment contre Loüis,
qu'elle accusoit de tout le malheur
qui luy étoit arrivé ; puis qu'en obli-
geant les Etats de Flandres à luy pre-
ferer Chievres ; il avoit appris aux
Castillans qu'ils pouvoient rebuter
impunément Sa Majesté Imperiale. Il
assembla là-dessus une nouvelle Diet-
te à Wormes , & y obtint de l'argent
& des troupes. Il fit publier le ban &
arriere-ban dans les dix Provinces Hé-
réditaires de la Maison d'Autriche , &
ne delibera plus que sur l'endroit par
où il attaqueroit les François.

La Champagne auroit été le plus
commode ; car outre que les Alemans
y eussent trouvé le bon vin qu'ils cher-

1507. choient principalement , le moindre avantage qu'ils eussent eu dans cette Province leur auroit donné l'occasion de s'avancer jusques devant Paris. Mais le Duc de Lorraine René Second étoit alors tellement engagé dans les interets de la France , qu'il auroit refusé le passage à l'armée Imperiale, & l'eût forcée de se l'ouvrir l'épée à la main. Le Theatre de la guerre eût ainsi changé de face: On l'auroit faite dans la Lorraine au lieu de la porter en France , & ce n'étoit pas là le compte de l'Empereur ; qui n'ayant pas le moyen de la continuer long-tems , eût veu débander ses Troupes faute de solde avant que la conquête de la Lorraine & du Barrois eût été achevée. Il n'étoit pas plus possible d'attaquer Louis par les Pays-bas , parce que le Conseil de Flandres n'y auroit jamais consenti ; & ce fut par une pure nécessité que l'Empereur se proposa de recouvrer le Duché de Milan , sous prétexte de le restituer au fils aîné de Louis Sforce dont il étoit Parrain , mais en effet pour l'ajouter aux dix Provinces de la Maison d'Autriche.

Ce n'est pas qu'il n'y trouvât la même difficulté qui l'avoit détourné d'attaquer la France par la Lorraine & par les Pays-bas , puis qu'il luy fa-
loit traverser une partie de l'Etat des Venitiens. Mais il supposa que cette Republique ne l'auroit pas plutôt ap-
perçu sur sa frontiere à la tête d'une armée formidable que la prudence luy conseilleroit de ne pas laisser cre-
ver l'orage sur elle , & de permettre qu'il allât fondre ailleurs. Il envoya dans cette veüe au commencement de l'année mil cinq cent huit un Am-
bassadeur à Venise , qui s'expliqua plus nettement que l'on n'attendoit d'un Prince ennemi. Il fit voir en plein Conseil le rôle des forces Impéria-
les. Il déclara qu'elles en vouloient uniquement au Duché de Milan. Il demanda qu'on les y laissât passer en payant ; & menaça de prendre le chemin par force , si on le refusoit. La Republique connut assez le dangor qui luy étoit préparé. Mais dans l'extre-
mité où elle étoit reduite d'irriter l'Em-
pereur en s'opposant à son dessein, où le Roy de France en donnant passage à son

ennemi, elle jugea le second de ses deux adversaires plus redoutables que le premier; & résolut de s'exposer plutôt à la violence des Alemans, que de rompre avec les François. Elle dépêcha à l'instant vers Louis, pour le prier d'envoyer des forces capables de défendre avec les siennes l'entrée de l'Italie du côté de l'Alemagne, & différa autant qu'elle put de donner à l'Ambassadeur de Maximilien une réponse précise. Elle luy dit enfin que de tous tems les François étoient ses Alliez; & qu'elle ne pouvoit les abandonner sans commettre une manifeste injustice. Le Conseil de France envoya six mille hommes sous la conduite de Trivulce, pour aider l'Alviane Général des Vénitiens à garder l'Etat de Terre Ferme; & l'on fit passer les Alpes à autant de nouveaux Soldats, pour remplir dans le Duché de Milan la place de ceux que l'on en tiroit. Les Vénitiens avoient de leur côté près de vingt mille hommes: mais toutes ces troupes ensemble ne les auroient pas empêchez de succomber, si l'Empereur eût sçu pro-

sister d'un bonheur qui luy vint, quoy 1503.
qu'il ne s'y attendît pas. Il se mit en
campagne contre la coûtume des Ale-
mans au commencement du mois de
Février; & quoy que l'hyver fût ex-
traordinairement rude, il ne laissa
pas de passer les Alpes, & de s'avan-
cer dans l'État de Terre-Ferme jus-
qu'à quatre lieües de Vicenze. Cette
marche est presque incomprehensible
à ceux qui sçavent exactement la car-
te du pais; & il a eu lieu de croire
qu'elle auroit été preferée au passage
des Alpes par Annibal, si elle eût eu
d'aussi belles suites: mais les Grands
Princes ne sont pas toûjours maîtres de
leur hardiesse non plus que de leurs
autres passions. L'Empereur venoit
d'executer ce qu'il y avoit de plus diffi-
cile dans son entreprise, & le reste ne
devoit plus être qu'un jeu aux quarante
mille Alemans qu'il commandoit. Il
n'avoit qu'à se presenter devant Vicen-
ze pour en recevoir les clefs; & quand
cette Ville auroit voulu se deffendre,
sa garnison étoit trop foible pour don-
ner à l'Alviane le tems de la secourir.
Une conquête de telle importance

1508. auroit ouvert le chemin de Venise ;
— & l'Alviane pour la couvrir eût abandonné l'Etat de Terre-Ferme : mais l'Empereur ne scut ou ne put se prevaloir de son avantage. Il fut saisi d'une peur qui luy osta le jugement : Il deserta son armée : Il s'enfuit avec deux ou trois domestiques seulement : Il s'en retourna par les mesmes lieux , & avec les mesmes dangers qu'il étoit venu. Il n'osa s'arrester dans aucune Ville des Provinces de son Patrimoine , & ne se crut en seureté que lors qu'il fut arrivé à Cologne. Il tâcha mesmes de s'y cacher autant qu'il luy fut possible ; & demeura plus de six semaines sans donner aucune marque publique de souveraineté , de peur que l'on ne découvrit par ses mandemens le lieu de son séjour. Il n'y a point d'égarement semblable à celuy là dans l'Histoire des derniers siècles ; & l'on aura d'autant plus de peine à le concevoir que l'Empereur avoit esté jusques-là intrepide , & qu'il le fut toujours depuis. Son armée deconcertée par son éloignement delibera si long-temps sur ce qu'elle devoit faire ,
que

que l'Alviane eut le loisir de rassurer Vicenze en s'en approchant, & en y jettant autant de troupes qu'elle en put contenir. Les Officiers Generaux de l'Empereur auroient volontiers ramené les Alemans dans leur Pays : mais le danger d'être taillez en pieces, si les ennemis les attaqueroient dans les détroits, les contraignit de faire de nécessité vertu. Ils presenterent la bataille à l'Alviane & à Trivulce ; qui l'accepterent d'autant plus volontiers, que le poste de Cadurio qu'ils occupoient, alors leur étoit très-avantageux. Les Historiens ne décrivent pas avec assez d'exactitude les particularitez de ce combat, & cela sert à faire soupçonner qu'il ne fut pas regulier. Ce qu'il y a de certain est, que les Alemans furent défaits, & les Venitiens poussèrent la victoire aussi loin qu'elle pouvoit aller du côté de l'Istrie & du Frioul. Ils s'emparerent de Goricia, & des autres Villes que l'Empereur tenoit dans ces deux Provinces ; & ils se preparoient pour investir la Ville de Trente, lors que

1508. Trivulce refusa de travailler à la partie de la circonvallation qui luy étoit réservée. Les deux Provediteurs de l'armée Venitienne Zeno & Nani l'en sollicitèrent en vain ; & il leur montra au lieu de répondre , les articles du dernier Traité d'alliance entre le Roy Tres-Chrétien & leur Republique, qui contenoient en termes exprés , qu'elle ne seroit que deffensive ; & qu'il dépendroit respectivement des Confederez de s'aider à faire des Conquestes sur l'ennemi , en cas qu'ils en eussent l'occasion. Ces Articles étoient trop évidens pour insister au contraire ; & les seules forces de l'Alviane ne suffisant pas pour former un siege regulier devant Trente , où il s'étoit enfermé un bon nombre des Soldats échapez de la défaite de Cadurio , la Republique ne put faire autre chose que d'écouter les propositions de Treve qui luy furent faites de la part de l'Empereur. Sa Majesté consentit qu'elle fût négociée dans Venise , & nomma Serentano son Secrétaire & l'Evêque de Trente pour Deputez.

Louïs y consentit par la raison 1508.
 qu'il n'avoit point d'autre intérêt dans
 l'affaire que de conserver le Duché
 de Milan; & que d'ailleurs l'agran-
 dissement des Venitiens luy étoit si
 suspect, qu'il avoit mandé en chiffre
 à Trivulce de ne rien contribuer à
 la prise de Trente. Sa Majesté nom-
 ma pour Deputez Charles Godefroy
 & Trivulce, & les Venitiens mirent
 leurs intérêts entre les mains de Za-
 charie Contarini. Le Secrétaire &
 l'Evêque agirent d'abord avec autant
 d'adresse, que si le Conseil d'Espa-
 gne eût dressé leur instruction. Ils
 previrent que leur Maître bien loin
 de recouvrer ce qu'il avoit perdu,
 seroit dépouillé de la meilleure par-
 tie de son patrimoine, si la guerre
 continuoit, & résolurent de la finir
 au plutôt à quelque prix que ce fût.
 Ils ne se proposerent qu'une seule
 chose, qui fut de désunir ses enne-
 mis; & comme ils presuposerent qu'en
 ce cas il naîtroit assez d'occasions de
 recouvrer les nouvelles conquêtes des
 Venitiens, ils leur offrirent la carte
 blanche, pource qu'ils voulussent bien

Dans la
 négocia-
 tion du
 vieux
 Cardinal
 Madruce

1503. entendre à separer leurs interêts de ceux des François ; mais cet artifice étoit trop grossier pour tromper Contarini. Il rejetta l'offre avec autant de dépit , que si on l'eût sollicité de son des - honneur ; & protesta que comme sa Republique ne s'étoit attiré l'orage que pour le détourner de dessus ses Alliez , elle pretendoit périr, ou ne se sauver qu'avec eux. Il falut donc que les Deputez de l'Empire eussent recours à d'autres expédiens , & le premier dont ils se servirent eut son effet.

Ils représenterent dans la conference suivante, que la négociation tiroit trop en longueur si l'on travailloit à la paix , & conclurent qu'il valoit mieux commencer par une Treve. Ils la proposerent pour trois ans , & promirent qu'elle aboutiroit à une paix solide. Contarini ne prit pas si-tôt le change : mais on luy parla de deux conditions qui luy firent ouvrir les yeux. L'une que les parties demeureroient durant les trois années, en l'état qu'elles se trouvoient presentement. L'autre qu'elles pourroient

fortifier tous les lieux qu'elles tenoient presentement, soit qu'elles les eussent conquis ou non. Il étoit aisé de voir que cette ouverture se faisoit tout exprés pour les Venitiens; parce que les François n'avoient point encore profité de la guerre, & l'Empereur y avoit perdu sa reputation & ses Villes. Contarini demanda du temps pour répondre, & jugea la proposition qu'on luy faisoit digne d'être examinée dans le *Pregadi*. On l'y tourna en tous les sens dont elle étoit capable, & par malheur on la prit au plus dangereux pour la Republique. On considéra que les Villes conquises sur l'Empereur pouvoient être fortifiées durant les trois ans de la suspension d'armes; & que quand on les auroit mises hors d'insulte, l'Etat de Terre-Ferme seroit à couvert des courses des Infidelles, qui ne le pourroient ravager sans passer sur les Terres de l'Empereur. Cet intérêt parut si grand, que l'on résolut de le preferer à l'alliance des François, en cas qu'il se trouvât incompatible avec elle. On écrivit à

1508. Contarini de se contenter de l'offre
des Imperiaux : d'essayer en toute ma-
niere d'y faire consentir Trivulce &
Godefroy ; & de ne pas laisser de
l'accepter en cas qu'ils s'obstinâssent
à le refuser, pourveu que l'on reser-
vât dans le Traité un temps consi-
derable durant lequel la France y
pourroit être comprise. Contarini s'ac-
quitta de cette commission avec trop
de chaleur, pour ne pas donner lieu
à Trivulce de soupçonner que la Re-
publique de Venise vouloit s'accom-
moder aux dépens de ses Alliez. Il
exagera la proposition des Imperiaux :
Il soutint que les Confederez n'en
pouvoient exiger de plus raisonna-
ble : Il ne dissimula pas qu'il y avoit
lieu d'esperer que les places du Frioul
& de l'Istrie seroient laissées à sa
Republique par le Traité de Paix, où
l'on travailleroit à loisir ; & soutint
que les François n'y trouveroient pas
moins leur compte qu'elle, puis qu'ils
n'avoient pû jusques-là se promettre
qu'elle employât toutes ses forces
à conserver le Duché de Milan, pen-
dant que son Domaine étoit ouvert

de tous côtez à l'irruption des Turcs. 1508

Au lieu que quand les frontieres de ces deux Provinces seroient deffendues par de bonnes Places & de fortes garnisons, les Venitiens auroient le loisir d'employer leurs meilleures troupes contre les Alemans, en cas qu'il leur prît envie de rétablir leur ancienne puissance dans l'Italie. Trivulce & Godefroy n'eurent pas besoin d'une explication plus nette, pour être persuadez qu'on sacrifieroit les François à l'Empereur, s'ils n'acceptoient la Treve aux conditions qu'on l'offroit. Ils y consentirent à la verité : mais ce fut sous une condition qui ne mit pas moins hors de mesure les Imperiaux & les Venitiens, qu'ils venoient d'embarasser les François. Ils convinrent de signer la Treve à l'heure même, pourveu qu'il fût permis reciproquement aux parties d'y comprendre tous leurs Alliez. Le fin de cet article consistoit en ce que la France n'avoit point trouvé d'autre Prince qui voulût attaquer Maximilien & son fils, depuis qu'ils tenoient les Pays-Bas, que le Duc de Gueldre :

1508.

Qu'elle luy avoit toujours mis les armes à la main pour peu d'argent, lors qu'il avoit été question de détourner les Alemans & les Flamans d'attaquer la Picardie & la Champagne: Qu'elle avoit fait par ce moyen de grandes diversions dans la Hollande & dans les Provinces voisines: Qu'elle y avoit porté le fer & le feu, & contraint par là les Flamans au bout de quelques semaines de demander la paix. L'Empereur qui avoit tant de fois éprouvé cet inconvenient, s'étoit resolu d'y remedier. Il avoit jetté les yeux sur Marguerite d'Autriche sa fille unique, qui ne pensoit plus à se remarier, après que Charles Huit l'avoit repudiée & que l'Infant d'Espagne & le Duc de Savoye qu'elle avoit depuis époulez, étoient morts avant que d'avoir atteint l'age de vingt ans. Elle presupposoit que de quatrièmes nopces ne luy seroient pas plus heureuses; & s'étoit là-dessus condamnée à un veuvage perpétuel. Elle en avoit informé son Pere; qui ne pouvant souffrir que Chievres luy eût été preferé, s'étoit avisé

pour le supplanter d'envoyer à Bruxelles la Duchesse de Savoye, dans la pensée que les Flamans qui avoient toujours aimé mieux la race de leur Maître que leur Maître même, n'auroient pas plutôt veu cette Princesse qu'ils la choisiroient pour Gouvernante, nonobstant leur disposition en faveur de Chievres. Cet artifice avoit réussi, & le Gouvernement des dix-sept Provinces avoit été deféré à cette Princesse trois mois après son arrivée. Le pouvoir de Chievres avoit été limité à la seule éducation de l'Archiduc, & à la premiere place après la Duchesse dans le Conseil de Bruxelles. L'Empereur qui ne haïssoit pas longtemps après que les motifs de son aversion avoient cessé, se contenta d'avoir fait déposer son Competiteur, & vécut ensuite avec luy comme s'ils n'eussent eu rien à démêler ensemble. Il tourna sa colere contre le Duc de Gueldres, & manda à la Duchesse qu'elle levât des troupes pour luy aider à châtier ce Duc. La Duchesse fut d'autant plus surprise de cet ordre, qu'elle y pouvoit moins apporter

1508.

de remede. Louis faisoit profession d'une probité si peu commune, qu'elle ne luy permettoit pas d'attaquer les Pays Bas sous une minorité, après s'être mêlé d'une maniere si genereuse de ce qui regardoit l'éducation & les Etats de l'Archiduc. Si sa conduite se fût démentie en ce point, il auroit été presque universellement blâmé; & le Duc de Gueldres ne pouvant être sauvé que par la voye de la négociation, Sa Majesté s'avisa de le faire comprendre dans la Treve. Et de vray il auroit été à couvert des armes de la Duchesse, qui ne devoient agir que sous les enseignes de l'Empereur son Pere; & comme on étoit assuré que la Treve aboutiroit à une paix, l'Evêque de Trente & le Secrétaire Serentano n'eussent osé se dispenser de le comprendre dans celle-ci, s'il eût eu part dans celle-là. Ils s'apperçurent d'abord de l'intention des François; & pour l'éluder ils déclarerent hautement qu'il ne s'agissoit que de regler les affaires d'Italie, qui n'avoient rien de commun avec celles de la Basse Allemagne; & que leur Maî-

tre prefereroit la continuation de la guerre à une Treve qui luy seroit tout à fait infame si elle luy ôtoit le moyen de punir le seul feudataire de l'Empire, qui depuis trente ans prenoit plaisir à le braver. Ils feignirent là-dessus de rompre les conférences, & de se retirer en Allemagne; & Contarini se voyant ainsi réduit à l'exécution de la dernière partie de l'ordre qu'il avoit reçu, les retint en leur promettant de signer avec eux dans huit jours une suspension d'armes particulière, s'il ne pouvoit disposer les François à l'accepter. Il ne le cacha point à Trivulce, & à Godefroy. Il écouta les raisons qu'ils apportèrent pour l'en détourner. Il avoua qu'elles étoient fortes; & sur tout il fit de sérieuses reflexions sur l'inégalité de sa République avec Louïs, qui demandoit qu'elle eût pour luy des égards qu'il ne devoit point avoir pour elle; & sur la crainte que ce Prince se voyant choqué dans son honneur, ne pensât à se satisfaire au prejudice de ses propres intérêts. Mais il n'étoit pas si dangereux pour Contarini d'exposer les

1508. Etats de ses Maîtres à une révolution prochaine, que de desobeir. Il signa le huitième jour le Traité de Treve avec les Ambassadeurs de l'Empereur, & se contenta de réserver aux François le pouvoir de s'y faire comprendre si bon leur sembloit dans trois mois. On affecta mêmes de leur ôter l'occasion de se plaindre, puis que l'Empereur & les Venitiens ne nommerent que les Alliez qu'ils avoient dans l'Italie, & exclurent les autres en termes exprés. On jugea diversement de la conduire de cette Republique, & il y eut autant de Politiques qui l'excuserent, qu'il y en eut qui la soupçonnerent d'avoir à contre-temps irrité la seule Puissance de l'Europe capable de la garantir contre tous les ennemis que ces dernieres conquêtes luy avoient attirez. Mais tout le monde fut également choqué de l'irregularité dont on va parler, qui n'étoit pas pardonnable à tant de sages Têtes consommées en l'art de Regner, dont le Senat de Venise étoit composé. L'Alviane après avoir donné l'ordre pour les

fortifications de Goricia & des autres 1508.

Places que les Venitiens venoient de conquérir , revint à Venise , & on luy decerna une espee de triomphe approchante de ceux des anciens Romains. La chose étoit nouvelle , & l'on de sçauroit deviner par quel motif le Senat s'étoit ingeré si tard de la mettre en usage. Il y en a qui pretendent que se promettant la conquête de l'Italie , & ne l'osant entreprendre sous des Chefs Venitiens, il jugeoit à propos d'encourager les Etrangers à le vouloir servir , en renouvelant la mode de satisfaire leur orgueil à peu de frais. D'autres ont estimé plus vray semblable que la Republique de Venise s'étoit accommodée au genie particulier de l'Alviane, qui n'aimant pas tant le bien que la gloire se trouveroit assez recompensé des services qu'il avoit rendus aux Venitiens , & qu'il esperoit de leur rendre à l'avenir , s'il le traitoient d'une maniere qui n'eût commencé que par luy. Quoy qu'il en soit l'Empereur qui pour avoir été malheureux contre les Venitiens ne laissoit pas

1508. de se metre au dessus d'eux, eut plus de peine à souffrir le triomphe de l'Alviane qu'il n'en avoit eu à ceder sa part de l'Istrie & du Frioul. Il crut que la honte qui luy en revenoit le rendroit méprisable aux Alemans, s'il n'essayoit en toute maniere de la diminuer par une memorable vengeance; & renonçant là dessus à la plus vieille de ses aversions qui étoit celle qu'il avoit pour la France, il dépêcha vers Loüis un homme de confiance pour luy dire qu'il étoit prêt d'oublier qu'il avoit enlevé sa femme, & qu'il l'avoit frustré de l'administration des Pays-Bas, pourveu qu'il l'aidât à punir les Venitiens, qui par une arrogance insupportable venoient d'irriter leurs deux Majestez, la Françoisé en l'abandonnant pour un intérêt chimerique, & l'Imperiale en ordonnant le triomphe à un cadet de la Maison des Ursins pour être entré dans quelques Places de la Maison d'Autriche, qui n'avoient ni murailles ni garnisons. Loüis étoit plus maitre de ses passions que l'Empereur : mais il avoit pour ceux de

son Conseil une complaisance, qu'on 1503.
 n'a remarquée en aucun autre Roy
 de France que luy. Ils l'avoient pres-
 que tous accompagné dans ses voya-
 ges d'Italie, & ils s'étoient trouvez
 à Rome dans le temps que le Car-
 dinal de Saint Pierre-aux-Liens avoit
 enlevé la Papauté au Cardinal d'Am-
 boise. Ils sçavoient que c'étoit chez
 l'Ambassadeur de Venise, que l'on
 avoit formé les intrigues pour deta-
 cher les Ursins & les Baglions du
 parti de la France; & les Banquiers
 qui avoient fourni l'argent pour ce
 lâche commerce, leur avoient avoué
 que la Republique de Venise leur
 avoit ordonné de l'avancer, & qu'elle
 les avoit depuis remboursés du
 principal & des intérêts. Ils en
 avoient conçu un ressentiment, que
 la seule nécessité des affaires les avoit
 obligé de dissimuler. Mais quand
 ils virent l'occasion de vanger hau-
 tement leur Maître du Royaume de
 Naples qu'il avoit perdu, & de punir
 une ingratitude qui avoit été gene-
 ralement blâmée, mêmes par l'Espa-
 gne qui en profitoit, ils opinèrent tous à

1508. l'Alliance avec l'Empereur pour la ruine des Venitiens; & ne laisserent toucher, ni par le serment, ni par les autres motifs que la France avoit eus de traiter avec leur Republique.

On doit pourtant ce témoignage à la sagesse & à la prevoyance d'un des plus considerables d'entre eux, qui pour se voir seul de son avis ne laissa pas de le donner dans toute son estenduë, quoy qu'il prévît assez qu'il n'agréeroit ni au Roy ni à ses Ministres. Estienne Poncher estoit passé sans aucune autre recommandation que celle de son merite par les charges Ecclesiastiques jusqu'à l'Archevêché de Sens. Sa probité ne s'estoit jamais dementie; & s'il avoit quelquesfois appuyé de mauvais avis, il les avoit toujours estimez les meilleurs. Il ne put souffrir que le Conseil de France se jouât des loix les plus indispensables de la société civile, & il harangua d'une maniere courte à la verité: mais si forte, qu'il y en a eu peu de semblables dans le siecle passé. Il soutint qu'encore que les Venitiens fussent tels qu'on venoit

venoit de les dépeindre , c'est à dire 1508.
sans foy , sans honneur ; sans conscience , & sans religion , il étoit pourtant vray que l'on avoit signé divers Traitez avec eux dans les formes les plus authentiques. Que ces Traitez subsistoient encore. Qu'il n'estoit pas possible de convaincre leur Republique d'y avoir donné atteinte ; & que par consequent si l'infraction venoit du côté de la France , on fletiroit la reputation du Roy Tres-Chrétien , en le noircissant des mêmes vices que l'on reprochoit à ses Alliez. Que quand les Venitiens avoient trahi Sa Majesté , il avoit esté de leur intérêt de le faire , ou du moins ils l'avoient cru. Mais que depuis l'establissement des Espagnols dans le Royaume de Naples , l'intérêt de cette Republique avoit changé ; & il luy estoit devenu presque absolument nécessaire de maintenir les François dans le Duché de Milan , afin d'en recevoir un secours present en cas que les Espagnols pensassent à recouvrer les ports de la Pouille , qu'elle tenoit par engagement. Que l'on estoit donc as-

suré que Louis ne recevroit de ce côté-là aucun acte d'hostilité, s'il ne commençoit la guerre; & que cependant il ne pouvoit se promettre la même chose, de quiconque partageroit avec luy la conquête des Etats de cette Republique. Qu'il n'y avoit pas lieu de douter que le Pape & le Roy Catholique n'entraissent dans la ligue, aussitôt qu'elle seroit formée entre Sa Majesté Tres-Chrétienne & l'Empereur: mais que la France à le bien prendre, n'avoit rien tant à craindre que ces trois nouveaux Alliez. Quel'Empereur & le Roy Catholique, quoy que tres-mal ensemble, s'uniroient toujours quand il seroit question de nuire à la France, & que d'ailleurs s'ils n'avoient plus que le même intérêt pour ce qui regardoit leur posterité, puis que l'Archiduc devoit également heriter de l'un & de l'autre. Qu'ils ne s'étoient abstenus jusques-là, de rétablir les Sforces dans le Duché de Milan, que parce qu'ils ne se sentoient pas assez forts pour attaquer les François & les Vénitiens unis ensemble: & qu'aussi-tôt

qu'ils auroient profité des dépouilles de cette Republique, ils mettroient la main à l'œuvre, & seroient secondés par toutes les forces de l'Italie. Qu'il ne falloit attendre rien de bon du Pape, après ce qu'il avoit fait aux François; & qu'il ne seroit assuré que la supercherie dont il avoit usé à leur égard demeureroit impunie, qu'après qu'on les auroit renvoyez delà les Alpes. Qu'à la vérité le Cremonois, & le Territoire situé sur la riviere d'Adde, étoient assez fertiles & assez importans pour exciter le Roy à les réunir au reste du Duché de Milan: mais qu'apparemment on le pouvoit faire sans guerre. Qu'il n'y avoit qu'à convaincre les Venitiens de leur infaillible ruine, s'ils enduroient que les quatre principales Puissances du Christianisme, se liguaissent contre eux. Qu'à leur faire dire à l'oreille que la France deconcerteroit cette ligue par le seul refus qu'elle feroit d'y entrer, pourvu qu'ils luy cedassent ce qu'ils tenoient du Duché de Milan; & qu'à leur offrir en ce dernier cas, de les rembour-

1508.

ser des frais qu'ils avoient faits pour l'acquérir. Que les Venitiens qui n'étoient inférieurs à personne en ce qui regardoit la distinction & le choix de leurs véritables intérêts, se voyant perdus sans ressource abandonneroient une partie de leurs conquêtes pour sauver le reste de leur Domaine & leur liberté; & s'ils estoient assez aveuglez pour ne le pas faire, la France seroit plus excusable d'avoir armé contre eux tant de redoutables ennemis.

Il n'y eut point de Conseiller d'Etat qui osât repliquer à l'Archevêque de Sens: mais aussi n'y en eut-il pas un qui se laissât persuader, quoy qu'ils eussent esté tous convaincus. Ils observerent la contenance de Louis, & remarquant qu'il persistoit dans son sentiment, ils s'obstinèrent dans le leur. Ce fut là la véritable cause de la ligue qui fut depuis conclüe à Cambray; & l'on ne doit pas s'arrêter à celle que le Cardinal Bembe toujours passionné pour son Pays, a vray-semblablement inventée. Il pretend que l'Empereur bien loin de se choquer du triomphe de l'Alviane, dépécha

à Venise le plus adroit de ses Emissaires qu'il appelle Raublier, pour offrir au Senat de luy laisser le partage du Duché de Milan que la France luy avoit accordé; à condition qu'il joignît ses armes aux Impériales pour le rétablissement des Sforces; & que le Senat également persuadé de l'indigence & de l'inconstance de l'Empereur, ne se contenta pas de rejeter la proposition: mais que de plus pour confirmer Loüis dans l'opinion que rien ne pouvoit alterer leur union, il manda l'Ambassadeur de Sa Majesté Tres-Chrétienne, & luy communiqua en plein Senat la négociation de Raublier. Que cet Ambassadeur en avertit son Maître par un Courier exprés: mais que Loüis au lieu de profiter de l'avis qu'on luy donnoit, & de garder le silence, fit plainte à l'Empereur de la supercherie dont il avoit voulu user à l'égard de la France. Que l'Empereur n'en osa pas disconvenir tout-à-fait: mais que pour l'excuser en quelque maniere, il offrit d'attaquer les Venitiens à communes armes. Qu'on le prît au mot, & que la Republi-

1508. que de Venise pour avoir été trop
— sincere & trop reguliere dans l'observa-
tion de ces Traitez , s'attira un si grand
nombre d'ennemis qu'il n'en falloit pas
le tiers pour la vaincre. Comme le
Cardinal Bembe ne cite point d'actes
pour la preuve de ce qu'il avance , on
n'est pas tenu de le croire sur sa bonne
foy. Mais de plus il n'a pas pris garde
en inventant son conte , qu'il ne con-
venoit pas assez à la conjoncture des
affaires d'alors , telles qu'il les écrit,
& qu'il se contredit luy - même sans
y penser. Il demeure d'accord qu'a-
pres que la Treve eut été signée
avec l'Empereur , nonobstant l'op-
position , les plaintes , les reproches ,
& les menaces de Trivulce & de
Godefroy , ces deux Ambassadeurs
Extraordinaires se retirerent avec au-
tant de froideur que s'ils eussent
rompu avec le Senat ; & que la Fran-
ce après avoir refusé le terme des
trois mois dans lesquels il luy étoit
permis d'entrer dans le Traité , n'eut
pas plus de liaison avec les Venitiens
qu'elle en avoit avec les autres Puif-
sances de l'Europe , qui luy étoient

indifferentes , & qu'elle se contenta 1508
de garder les dehors avec eux. Qu'il
s'ensuit de là que le Senat qui s'est
toujours piqué de garder le secret ,
étoit fort éloigné de faire à l'Ambassadeur de France , une confidence
aussi importante qu'étoit celle de la
négociation de Raublier , puis que
cet Ambassadeur ne communiquoit
plus rien à la Republique de la part
de son Maître ; & vivoit aussi soli-
taire dans Venise , que s'il eût de-
meuré à Constantinople. Que de plus
il ne servoit de rien aux Venitiens
d'informer la Cour de France du
nouveau dessein chimerique de l'Em-
pereur ; parce que d'un côté cette
Cour étoit assez prevenüe des mau-
vaises intentions de ce Prince , pour
croire qu'il ne perdrait aucune occa-
sion de luy susciter des ennemis ;
& d'un autre côté elle sçavoit que
les Venitiens n'auroient garde de
prendre le change qu'on leur presen-
toit à l'égard du Duché de Milan ;
puis qu'ils ne le pourroient sans per-
dre l'utilité qu'ils pretendoient ti-
rer de la Treve , & qui leur avoit

1508. parut assez grande pour hazarder leur alliance avec les François. Qu'ainsi le Senat en découvrant à l'Ambassadeur de France le secret de Raublier, n'avançoit en rien ses affaires; & couroit risque au contraire de les ruiner, en donnant à l'Empereur occasion de se vanger de son infidélité.

Quoy qu'il en soit Louis avant que de s'engager plus avant dans la guerre d'Italie, voulut s'assurer des Republiques de Toscane; & commençant par celle de Florence, il y envoya l'Ambassadeur Ricci dont on a déjà parlé, qui assemble le peuple, & luy fit de la part de Louis trois sortes de plaintes. L'une qu'ayant cru que Sa Majesté Tres-Chrétienne & les Venitiens, succomberoient dans la guerre que l'Empereur leur avoit déclarée, ils avoient renoncé au moins indirectement à la protection de la France, en recherchant celle des Alemans par des écrits dont on representa des copies collationnées. La seconde, que les Florentins n'avoient envoyé ny la Cavalerie ny l'Infanterie qu'ils estoient obligez à four-

à fournir par un Traité particulier , 1503.
toutes les fois que le Duché de Milan seroit attaqué par qui que ce pût être ; & la dernière qu'ils avoient pourtant levé un plus grand nombre de troupes qu'ils n'avoient accoutumé , & qu'il étoit aisé de juger que leur intention avoit esté de partager avec l'Empereur la conquête des États que ce Prince attaqueroit.

Ricci ajoûta pourtant après avoir beaucoup menacé les Florentins, que Sa Majesté Tres-Chrestienne avoit néanmoins assez de clemence pour oublier toutes ces injures , à condition qu'ils laissassent à l'avenir ceux de Pise jouir de la liberté dont ils étoient redevables à la magnificence de Charles Huit. Les Florentins qui ne s'étoient point attendus à cette Harangue , y répondirent sur le champ avec autant d'adresse que s'ils eussent eu le loisir d'y penser. Ils n'eurent garde de se plaindre à leur tour de la querelle qu'on leur faisoit à contre-temps. Ils auroient par là témoigné trop de crainte , & encouragé l'Ambassadeur de France à les traiter plus

1505.

fierement. Ils se contenterent de rappeler dans sa memoire que dans tous les Traitez de la Republique avec la France , sans en excepter un seul , les Empereurs & l'Empire d'Alemagne avoient esté toujours reservez en termes exprez. Qu'ils n'avoient pu s'en dispenser , à moins que de violer les loix de la reconnoissance; puis qu'après tout Florence tenoit lieu de Ville Imperiale , & conservoit ses privileges sous la protection des Empereurs. Qu'à la verité elle avoit eu recours à celle de la France , dans les conjonctures que les Alemans étoient trop éloignez ou trop divisez entre eux pour la garentir des maux dont elle étoit menacée; & que comme les Empereurs ne l'avoient point alors dû trouver mauvais , Løuis n'avoit pas non plus lieu de se formaliser qu'elle se fût adressée depuis peu à Maximilien Premier dans une pareille rencontre. Qu'elle avoit veules Alemans passer les Alpes au plus fort de l'hyver , avec des forces auxquelles celles de Venise étoient incapables de resister. Qu'elle avoit apprehendé

de perdre son Etat de Terre-Ferme ; 1508.
& comme en ce cas le Territoire de
Florence auroit esté ouvert, les Flo-
rentins par bonne politique avoient
deputé vers l'Empereur pour renou-
veller les anciennes alliances de leur
Republique avec l'Empire. Qu'ils n'a-
voient pu envoyer dans le Duché de
Milan les troupes qu'ils avoient pro-
mises pour le défendre : mais qu'ils
en avoient esté empeschez par les
Republiques de Genes, de Siennes,
& de Lucques, qui s'étoient em-
parées des Chemins, & avoient me-
nacé de tailler en pieces quiconque
entreprendroit de se faire voye en
dépit d'elles. Que les Florentins
avoient esté d'autant plus surpris de
cette conduite, qu'ils ne pouvoient
douter de la liaison de ces trois Re-
publiques avec la France. Mais qu'a-
prés tout il ne leur avoit esté ny pos-
sible de lever cet obstacle, ny per-
mis de penetrer trop avant dans le
mystere dont il étoit enve'opé : ou-
tre que l'irruption des Alemans dans
le Bergamasque avoit duré si peu,
que, quand les troupes de Florence

1508. n'eussent pas esté arrestées, elles n'au-
roient pu entrer dans le Duché de
milan avant la retraite de Maxi-
milien. Que le Magistrat de Flo-
rence avoit doublé les Compagnies
déjà levées pour la seureté publi-
que : mais qu'il n'avoit fait en cela
qu'imiter les François , qui depuis
que la Castille étoit réunie à l'Arra-
gon n'avoient pas manqué de lever
ou d'envoyer autant de gens de guer-
re dans la Guyenne & dans le Lan-
guedoc , qu'ils voyoient d'Espagnols
en armes sur les frontieres de la Bis-
caye & de la Catalogne. Que les
Florentins étoient si persuadez de la ju-
stice & de la generosité de Loüis , qu'ils
vouloient bien remettre à son arbitra-
ge le droit qu'ils avoient sur Pise ;
& qu'ils prioient seulement Sa Ma-
jesté de considerer que s'ils ne don-
noient aucune part au Roy Catholi-
que dans une affaire où il prenoit
tant d'interest , il le trouveroit mau-
vais , & qu'au contraire il seroit ravi
de la terminer de concert avec Sa
Majesté Tres Chrestienne.

Le fin de cette réponse consistoit

principalement en ce que le secret 1508.
pour éluder le jugement de Loüis ,
supposé qu'il fût favorable à ceux
de Pise , étoit de luy donner pour
Collegue le Roy Catholique , puis
qu'il étoit certain que ces deux Prin-
ces ne conviendroient en rien ; &
qu'il suffiroit que l'un desirât une
chose , pour obliger l'autre à ne la
pas vouloir. Ainsi les Florentins évi-
teroient une conjoncture qui leur étoit
tout-à fait desavantageuse , & se re-
serveroient pour une meilleure. On ne
sçait pas sur quoy se fonda Ricci ,
pour prendre le change qu'on luy don-
noit. Mais il est certain qu'il accepta
l'offre des Florentins ; & que le Roy
Catholique fut si satisfait d'intervenir
dans cet arbitrage , qu'il consentit
que la question s'examinât & se de-
cidât à Paris. Les inconveniens que
les Florentins avoient preveus arrive-
rent , & l'affaire tira en longueur.
Mais enfin Loüis qui ne faisoit rien
en matiere de politique contre les
principes de l'honnesteré particuliere
qu'il s'étoit prescrite , se souvient qu'il
avoit autrefois promis aux Deputez

1508. de Florence qui l'étoient allez complimenter à Milan , qu'il feroit rendre Pise & declara à son Conseil qu'il vouloit tenir parole. Le Roy Catholique y consentit encore , quoy que ce fût par une autre raison. Prosper Colonne avoit promis de vive voix à Consalve au nom des Florentins qu'ils luy donneroient cent mil écus , pourveu qu'il cessast de protéger contre les Pisans leurs anciens sujets ; & le Roy Catholique à qui Consalve l'avoit mandé , se mit en sa place. Il fit dire aux Florentins que s'ils luy vouloient avancer les cent mille écus , il envoyeroit ordre à son Ambassadeur en France de leur adjuger tout ce qu'ils demandoient. Il pretexta la nécessité qu'il disoit avoir de cette somme , sur les grands frais nécessaires à défendre tant d'Etats qu'il possédoit divisez les uns des autres ; & sur ce qu'il n'osoit pas demander aux Castillans des contributions extraordinaires , de crainte qu'ils ne luy ôtasent l'administration de leur Monarchie pour la donner à l'Empereur. Mais les gens qui ont trop d'esprit

manquent aussi souvent de conclure les affaires les plus importantes que ceux qui en ont trop peu. Les Florentins sçavoient que le Roy Catholique n'estoit pas esclave de sa parole ; & qu'il n'y avoit point de considerations humaines ou divines qui le détournassent de suivre son veritable interest , quand il en étoit une fois convaincu. Ils jugéient peut - estre encore de ce Prince par eux-mesmes ; & comme ils ne s'estimoient pas assez religieux pour observer une parole de cette consequence , supposé qu'ils eussent eu la foiblesse , ou qu'ils eussent esté réduits à la necessité de la donner , ils ne pouvoient comprendre qu'un Espagnol eût plus de bonne foy qu'ils n'en avoient eux-mesmes. Ils ne s'amuserent point à considerer que le Roy Catholique en leur faisant une proposition de Marchand , leur fournissoit une tres - belle occasion d'agir comme s'ils eussent esté en sa place ; & de traiter en Rois avec luy , en hazardant cent mille écus pour recouvrer un Etat qu'ils avoient

1508. possédé quatre-vingt ans ; & dont il n'y avoit pas un pied de terre qui ne leur revint déjà à plus d'un écu d'or , quoy qu'il ne leur en restast aucun. Ils chercherent des précautions inutiles ; & afin de fixer pour ainsi dire l'inconstance du Roy Catholique , ils declarerent qu'ils estoient prests de mettre en main tierce les cent mille écus , ou de donner des cautions valables pour cette somme dans celle des Villes d'Espagne que l'on nommeroit , à condition que Sa Majesté Catholique ne la toucheroit que dans le mesme instant que les troupes de Florence entreroient dans Pise. Il seroit difficile de deviner le motif pour lequel le Roy Catholique rejetta cet expedient ; & ceux qui sçavent combien il étoit insensible du costé de l'honneur , aiment mieux croire qu'il n'avoit avancé jusques-là la negociation que pour tromper les Florentins ; & que les voyant resolu d'éviter le piege qu'il leur tendoit , il se piqua d'un honnesteté qui n'étoit plus de saison. Il écrivit à son

Ministre en France de tirer l'affaire 1508.
 en longueur ; & Louïs n'étant pas
 fâché de cette irresolution qui met-
 toit sa conscience à couvert , travailla
 cependant à faire entrer le Pape dans
 la Ligue contre les Venitiens. Il y
 avoit eu de nouvelles causes de mé-
 contentement entre le Saint Siege
 & la France , fondées sur l'azile que
 les Bentivoles avoient trouvé dans
 le Duché de Milan. Ils s'étoient re-
 pentis de s'estre laissez dépouïller
 avec tant de facilité du plus fertile
 Domaine d'Italie , & avoient for-
 mé un second complot pour rentrer
 dans la souveraineté de Boulogne. Ils
 avoient dépensé ce qui leur restoit
 d'argent comptant , & engagé leurs
 bijoux pour lever trois mille vieux
 soldats. Ils les avoient menez avec tant
 de secret depuis l'Etat de Genes où
 ils les avoient assemblez jusqu'aux por-
 tes de Boulogne , que les Ministres
 du Pape n'en avoient point eu d'a-
 vis. Ils les avoient distribuez dans
 quelques maisons des plus écartées
 des Faux-bourgs qu'ils avoient louées
 long - temps auparavant dans cette

1508. seule veüe, & s'étoient mis à leur tête
au milieu d'une nuit tres-obscur. La
porte de Mormole étoit la plus foible
de cette Ville ; & les Bentivoles qui
en connoissoient le défaut, y tour-
nerent tous leurs efforts. Leurs soldats
répondirent assez à l'opinion qu'ils en
avoient conçüe, & forcerent cette
porte après une demie-heure d'assaut :
mais lors qu'ils s'attendoient de n'a-
voir plus qu'à piller, ils éprouverent
que c'étoit à recommencer.

On a veu que les quatre fils du
vieux Bentivole avoient maltraité la
plûpart de la Bourgeoisie de Boulo-
gne ; & le Pape qui l'avoit sçu pour
rendre sa domination plus aimable
par opposition à leur tyrannie, ne
s'étoit pas plutôt approprié Boulo-
gne qu'il avoit remis de bonne gra-
ce toutes les taxes imposées sur la
Bourgeoisie depuis quarante ans. Cet-
te liberalité luy avoit acquis l'amitié
du Peuple en un point, qui luy sau-
va la meilleure Ville de ses Etats après
Rome. Les habitans de Boulogne
au lieu de s'intimider par le bruit,
& par la vuë de leurs ennemis au

dedans des murailles , se joignirent de sang froid dans la place d'armes , & s'avancant de là au secours de la garnison du Pape qui lâchoit le pied , la contraignirent de tourner visage en frappant les plus obstinez à fuir. Ils se mêlerent avec elle ; & attaquèrent avec tant de furie les Bentivoles qui n'avoient pas encore achevé de s'assurer de la porte , qu'ils les repousserent. L'entreprise sur Boulogne en demeura là , parce que ceux qui l'avoient formée n'ayant point de retraite , se dissipèrent une heure après qu'elle eut manqué. Mais le Pape qui ne pouvoit ignorer que si les Ministres du Roy Tres-Christien en Italie ne l'avoient concertée , ils avoient au moins licencié les soldats avec lesquels on s'étoit mis en devoir de l'exécuter , en scût aussi mauvais gré à Louis que si Sa Majesté eut eu dessein de s'accommoder de Boulogne. La défiance de Sa Sainteté fut augmentée par un complot que l'on n'a point assez approfondy. On arresta dans Mantouë un Religieux de Saint Dominique.

1508. On le mit à la torture , quoy que
— sur des soupçons assez legers ; & il
avoüa que les Bentivoles l'avoient
corrompu , & qu'il leur avoit pro-
mis d'empoisonner le Pape. Il es-
timoit que cette déposition seroit
suffisante , mais on redoubla les tour-
mens ; & il ajoûta en confirmant
ce qu'il venoit de dire , que le Car-
dinal d'Amboise luy avoit fait par-
ler par des personnes inconnuës ,
qui l'avoient exhorté de se hâter de
tenir parole aux Bentivoles. Il y a
de l'apparence que si on l'eût appli-
qué une troisiéme fois à la torture ,
il luy auroit échapé quelque autre
extravagance semblable aux deux pre-
cedentes : mais on se contenta de cel-
les-là , & on le mit sur la rouë. Le
Pape qui ne pouvoit disconvenir de
la maniere par laquelle elles avoient
esté arrachées de sa bouche , ne lais-
sa pas d'y ajoûter autant de foy
que si elles eussent esté prononcées
de sens rassis. Il s'en plaignit haute-
ment dans toutes les Cours de l'E-
urope ; & le Cardinal d'Amboise
qui craignoit de perdre son chapeau ,

& le vouloit conserver en toute maniere , ne trouva pas de meilleur expedient pour appaiser Sa Sainteté , que de prier les Bentivoles de chercher un autre azile que le Duché de Milan. La parole qu'on leur en porta donna la mort à leur Pere , qui avoit vécu soixante & douze ans sans aucune incommodité. Sa constitution étoit des meilleures que l'on eût veuës , mais en recompense il étoit privé des belles qualitez de l'esprit. Il avoit pourtant esté le plus heureux homme de son siecle , & s'étoit souvent étonné luy-même d'un si longue prosperité. Il n'étoit pas propre à dissimuler ; & l'on a remarqué en quelque'autre lieu la rude reprimande qu'il fit à Pierre de Medicis , sur ce qu'il s'étoit si facilement laissé chasser de Florence. Il tomba néanmoins onze ans après dans la même faute ; & éprouva par sa propre experience , qu'il n'est pas toujours aisé de mettre en pratique les veritez dont on est le mieux convaincu. Personne ne le plaignit ; & ses propres enfans au lieu de le

1508. regretter l'accuserent de leur malheur,
— quoi qu'ils y eussent plus contribué
que luy.

Il survint encore une autre contestation entre la Cour de Rome & celle de France : mais le sujet en étant plus léger , elle fut plutôt apaisée. Le Pape avoit conféré de plein droit à l'un de ses parens une Abbaye de l'Ordre de Saint Benoist , qui passoit pour le plus riche Benefice du Duché de Milan. Les Viscomtis , & après eux les Sforces , en avoient toujours gratifié leurs favoris ; & Louis qui leur étoit supérieur en toutes choses , prétendit que le Saint Siege avoit attenté sur ses Privileges. Il empêcha que le parent du Pape ne prît possession de cette Abbaye ; & le Nonce qui residoit à Milan s'en formalisa de sorte , que peu s'en fallut qu'il n'usât des censures Ecclesiastiques. L'affaire fut toutefois terminée à la satisfaction du Pape : mais il en faut peut-être attribuer le succès aux deux personnes qui s'en mêlerent , plus dévouées à Sa Sainteté qu'au Roy leur maistre. L'une étoit

le Cardinal de Narbonne , & l'autre 1508.
le Secrétaire de ce Cardinal appelé
le Grand , qui firent à ce dessein deux
voyages à Paris , & servirent le Pape
à son gré sans en tirer de recompen-
se.

Comme on n'étoit pas assuré de
dépoüiller les Venitiens sans avoir
attiré le Saint Siege dans la Ligue
contre eux , l'Empereur & le Roy
Tres - Chrestien en sollicitèrent de
concert Sa Sainteté , & luy firent re-
présenter toutes les raisons que l'on
a déjà rapportées. Ni l'un ni l'autre
ne pouvoit s'imaginer qu'il y eût de
la difficulté : mais l'esprit de Jules
ne se trouva pas si condescendant ,
que l'on avoit cru. Il ne haïssoit pas
moins les Venitiens qu'auparavant ,
depuis qu'il avoit reçu leur Ambassa-
de , & il ne s'en cachoit à personne.
Il auroit été ravi de voir leur Repu-
blique opprimée , mais il ne vouloit
pas que ce fût par les François & par
les Alemans ; parce qu'il apprehen-
doit que ces deux nations qui n'é-
toient déjà que trop puissantes à son
son gré , ne s'enrichissent de la dé-

1508. pouille qui leur seroit abandonnée. Il tenoit si ferme là-dessus que les Ambassadeurs de France & de l'Empereur l'eussent inutilement pressé de signer la Ligue, quoy qu'on se contentât de cela, & qu'on ne luy demandât ni argent ny troupes, si les Venitiens au lieu de le ménager ne l'eussent choqué en trois manieres qui luy furent également sensibles. Ils ne consideroient pas beaucoup les Bentivoles, & ne trouvoient pas leur compte à leur accorder le droit de Bourgeoisie dans Venise. Ils avoient au contraire à craindre que ces exilez ne portassent dans l'Etat de Terre-Ferme le malheur qui les suivoit par tout, & n'augmentassent l'aversion du Pape pour l'Etat qui les recevroit : mais il parut au Senat qu'il y avoit je ne sçay quoy de si grand à prendre leur protection après que la France avoit été contrainte d'y renoncer, qu'il succomba à cette tentation. Il connoissoit l'humeur inflexible du Pape ; & presupposoit que si les Bentivoles tomboient entre ses mains, rien ne les garentiroit du dernier supplice, auquel ils avoient été condamnez

damnez par contumace à cause de leur dernière entreprise sur Boulogne. 1508.

Il auroit été fâcheux de voir périr par le coutelas du bourreau des Gens alliez aux plus illustres Maisons d'Italie ; & le Senat qui depuis quatre cent ans étoit en possession de traiter de foiblesse humaine tout ce qui regardoit la chair & le sang , s'humanisa cette fois. Il permit aux Bentivoles de demeurer en quelque lieu de son Domaine qui leur agréeroit ; & parce qu'il ne leur restoit plus de bien , & leur donna liberalement les moyens de subsister en personnes de qualité. Le Pape qui l'apprit avec un chagrin inconcevable , n'en étoit pas encore consolé lors que les Venitiens y ajoûterent un nouveau mécontentement.

Ceux de Forli n'étoient pas retournés de leur bon gré sous la domination du saint Siege , & n'avoient rien oublié pour avoir un Seigneur particulier en la place du Duc de Valentinois. Le Pape informé de leur intention avoit eu soin de découvrir ceux qui luy étoient le plus con-

1508. traies , & les avoit bannis sous divers pretextes. Cette politique n'avoit pas reüssi , parce que les bannis qui avoient eu le loisir de mettre à couvert leurs meilleurs effets , s'étoient retirez dans l'Etat de Terre-Ferme , d'où ils avoient pris des mesures avec leurs compatriotes pour surprendre Forly. Les Venitiens avoient souffert que les preparatifs de cette entreprise se fissent dans Fayence. Mais elle ne laissa pas de manquer , parce que la garnison Ecclesiastique se trouva sur ses gardes ; & les Bourgeois enfermez dans la Ville ne seconderent pas assez tôt l'effort de ceux qui combattoient pour y rentrer , & ne chargerent pas par derriere comme ils avoient promis les Gens du Pape , pendant que les exilez les attaquoient par devant. Les Venitiens eurent la précaution de ne pas donner de retraite à ces exilez : mais la Cour de Rome n'en fut pas moins irritée , & ne se paya pas des excuses de l'Ambassadeur Extraordinaire que le Senat luy envoya sur cet unique sujet. Enfin il survint en troisiéme lieu entre le

Saint Siege & les Venitiens un différend, qui depuis cinq cens ans se renouvelloit au commencement de chaque siecle par une reguliere fatalité. Pour l'entendre il est à propos de présupposer que l'Etat de Terre-Ferme avoit été formé piece à piece par la conquête des Places qui avoient autrefois appartenu à l'Empire d'Allemagne directement ou indirectement, c'est à dire que les Empereurs en avoient été paisibles possesseurs, ou qu'ils en avoient investi des feudataires trop foibles pour les deffendre contre les Venitiens. En l'une & en l'autre maniere les propriétaires s'étoient maintenus dans le droit de nommer aux Evêchez ; & les Papes ne s'y étoient pas opposez par foiblesse, ou de crainte de s'attirer trop d'ennemis à la fois. Les Venitiens avoient ainsi disposé paisiblement de leurs conquêtes ; & quand ils avoient arraché par la force des armes la Ville de Vicenze au dernier Duc de Milan de la Maison des Viscomtis, Sixte Quatre & ses Successeurs ne s'en étoient point formalisez. Ils avoient

1508. accordé des Bulles aux sujets que la
— Republique leur avoit presentez , &
ne s'étoient point avisez de pretendre
qu'elle entreprît sur leurs droits. Jules
commença la querelle : & dès le mo-
ment qu'il apprit la mort de Trajan
Barbaro qui avoit gouverné long-tems
l'Eglise de Vicenze , il jetta les yeux
sur un simple Prelat Romain : le crea
Evêque de Vicenze : l'envoya pren-
dre possession de cet Evêché ; & def-
fendit aux Magistrats de la Republi-
que sur peine d'excommunication de
le traverser. Le Senat surpris de cette
conduite , y répondit par une autre de
mesme nature. Il envoya prendre le
nouveau Prelat : Il le fit conduire sur
la frontiere , sans permettre qu'il par-
lât à qui que ce fût : Il luy deffen-
dit de remettre le pied dans ses Etats;
& luy declara qu'en cas de contra-
vention , rien ne seroit capable de le
garentir du dernier supplice. Le Se-
nat ensuite nomma selon sa coûtume
à l'Evêché de Vicenze un Gentil-
homme Venitien. Il l'envoya resider :
Il le mit en possession du revenu , &
deffendit aux Fermiers de payer à

d'autres qu'à luy. La meilleure maniere d'embarasser les personnes hardies est de les imiter, ou mesme de les surpasser dans leur emportement. Jules en disposant de l'Evesché de Vicenze avoit cru que s'il faisoit la chose par les voyes douces, il exciteroit les Venitiens à luy resister de mesmes. Au lieu qu'en agissant avec une hauteur extraordinaire Sa Sainteté les surprendroit de sorte, qu'ils aimeroient mieux endurer pour ce coup la perte d'un de leurs Privileges, que de faire une opposition avant que d'avoir eu le loisir de deliberer sur les termes dont elle seroit conquë. Mais quand Sa Sainteté apperçut que non seulement on ne luy cedioit pas en fierté, mais encore on rencherissoit sur elle, elle fut contrainte de faire ce que les Venitiens ne faisoient pas; & bien loin de fulminer les Censures dont elle avoit menacé, elle apostâ des personæ interposées qui parlerent d'accommodement. Les Venitiens au contraire ayant si bien réussi contre leur esperance, furent d'avis de continuer, & nécouterent

Nation François & à l'Alemande à 1508.
soutenir le principal faix de la Guerre, il n'y auroit pas d'apparence de les frustrer de la principale utilité qui en reviendrait, il paroïssoit moins choquant que les Venitiens continuassent d'insulter la Cour de Rome avec impunité, que de mettre en leur place des Etrangers dont l'insolence étoit plus redoutable. Ainsi la Cour de Rome ne répondit que par des équivoques, & par le peu d'apparence qu'elle voyoit que les Alemans & les François véculent en bonne intelligence aussi longtemps qu'il seroit nécessaire pour achever la conquête de l'Etat de Terre-Ferme; & Louis & Maximilien ne jugeans pas à propos de commencer la guerre en Italie, qu'ils n'eussent engagé solidement les Espagnols dans leur party, presserent le Roy Catholique de se declarer pour eux; & l'assurerent en cas qu'il le fît, de ne poser les armes qu'après que Sa Majesté auroit recouvré tout ce qui luy manquoit dans la Province de la Pouille. On touchoit assez le Roy Catholique par ce qu'il avoit de plus sensible,

1508. mais on ne prenoit pas assez la con-
— joncture propre à le rembarquer dans
la Guerre. Il est vray que d'un côté
on le mettoit en pleine possession
du Royaume de Naples : On le dé-
livroit pour toujours de la crainte
des Venitiens , plus forts sans com-
paraison que luy par Mer : On aug-
mentoit son revenu d'Italie de trois
cens mille ducats par an ; & l'on
desaccoutumoit ses Sujets de preten-
dre que leurs voisins les soulageas-
sent , en cas que le joug des Espa-
gnols fut trop pesant. Mais d'un au-
tre côté le mesme Roy Catholique
qui n'avoit jamais esté si puissant qu'il
l'étoit alors , n'avoit point encore
esté si pauvre. Les Castillans pour
luy faire acheter l'administration
qu'ils luy avoient deferée , avoient
voulu qu'il leur remît une partie des
charges ordinaires de l'Etat ; & il ne
s'y estoit point opposé , parce qu'il
n'avoit pas esperé de le faire avec
sucez. Les Arragonois qui l'avoient
scu s'étoient promis de luy une sem-
blable grace , & l'avoient obtenuë.
Il étoit allé tenir les Etats à Sarra-
gosse :

gosse : Il y avoit parlé magnifiquement de luy-même : Il avoit exagéré l'avantage que tireroient les Arragonnois de voir le Royaume de Naples réduit en Province de leur Monarchie , nonobstant que l'Arragon ne valût pas tant de revenu que la moindre Province de ce Royaume-là , & il avoit demandé là dessus que l'on acquitât une partie des dettes qu'il avoit contractées à cette occasion. Mais on s'étoit contenté de luy montrer la pauvreté du Pays , augmentée de beaucoup par les deux années précédentes qui avoient esté steriles ; & on l'avoit conjuré de vivre de son Domaine , en attendant que ses Sujets fussent en état d'acquiter ses dettes.

Il n'avoit osé repliquer à cela ; car encore qu'il fût paifible dans ses Païs hereditaires , il ne l'étoit pas en Castille. Son ingratitude à l'égard de Consalve , luy avoit attiré la haine de tous les Grands de cette Monarchie ; & s'il eût choqué tant soit peu les arragonnois , les Castillans n'auroient pas perdu l'occasion de se

1507. revolter. Il repartit donc contre son ordinaire en des termes fort intelligibles aux Ambassadeurs de Louïs & de Maximilien, que dans la Ligue dont il s'agissoit on ne luy parloit que de recouvrer les Villes de la Pouille, & qu'il n'y avoit que cela de profit à faire pour luy : & qu'au contraire il couroit risque de perdre tout le Royaume de Naples, supposé que les Confederez fussent malheureux, puis que ce seroit là principalement que les Venitiens chercheroient à profiter de la victoire. Qu'il n'y avoit point de comparaison entre l'un & l'autre. Que comme ce seroit vouloir trop gagner que de pretendre à la conquête de tout un Royaume en hazardant cinq ou six Villes qui en faisoient partie, aussi ce seroit être imprudent que d'exposer ce Royaume pour cinq ou six Villes.

cs.

Fin du Livre Quatrième.





ARGUMENT

DU

CINQUIÈME LIVRE.

*LE Cardinal d'Amboise pour Loüis ,
 & la Duchesse de Savoye pour
 l'Empereur , negocient ensemble une Li-
 gue dans Cambray; & la Duchesse tourne
 si bien l'esprit de ce Cardinal , qu'elle luy
 fait accorder des articles presque tous
 prejudiables à la France. Le Duc de
 Gueldres y rend toutes les Places qui le
 garantissoient de l'invasion des Fla-
 mans. Le Contract de Mariage de la
 Reine Germaine n'y est point ratifié;
 & les François se chargent de faire
 tous les frais de la guerre & d'encou-
 rir tout le risque , sans qu'ils y profi-
 tent autant que les autres Confederez.
 Le Pape offre aux Venitiens de rompre
 la Ligue , pourveu qu'ils luy restituent
 Fayence & Ravenne. Ils le refusent ,
 & le Pape ne se contente pas de les ex-*

Z ij

communier. Il force de plus les *Vrsins* & les *Savellis* de tourner contre eux les *Troupes* qu'ils avoient levées de l'argent de cette *Republique*. Les *Venitiens* se preparent à se deffendre, mais ils choisissent deux Chefs qui sont d'avis contraire pour la guerre. L'un & l'autre estoient pourtant bons, & la *Republique* auroit trouvé également son compte à suivre l'un des deux : mais elle veut les accorder, & se trompe dans sa conjecture. Les *François* assiegent la ville de *Trevi*, & l'emportent plus viste qu'ils ne pensoient. La *Republique* ordonne qu'on la reprenne sur eux, & les deux *Generaux* obeissent. Mais les *François* viennent promptement au secours. Elle est pourtant forcée, mais *Louis* a le loisir de passer la riviere d'*Adde* sans obstacle. Les *Venitiens* s'en apperçoivent, & se retranchent devant luy. Mais il les tire de leur poste en feignant d'aller camper à *Pandonne*, d'où il les auroit affamez. Ils sortent en campagne pour le prevenir, & l'*Avant-garde* *Françoise* atteint à my-chemin leur seconde colonne. L'*Alviane* qui la commandoit mande à *Petilien*

chef de la premiere de revenir sur ses pas , mais il n'est point écouté. On examine la question si l'Alviane devoit ou ne devoit pas combattre , & on la laisse indecise. Les François ont d'abord du pire : mais l'agilité des Basques se fait voye au travers des Ennemis , & les contraint de sortir de leurs lignes. Ils se rangent sous leur Canon , où Louis les y attaque , & les défait en une heure. L'Alviane est pris , & mené dans la tante du Roy. La maniere dont il parle à Louis est approuvée , aussi-bien que celle dont use Sa Majesté à l'égard de l'Alviane. Les villes de Terre-Ferme ouvrent sans peine leurs portes aux vainqueurs , parce qu'ils se contentent qu'elles leur livrent les Senateurs Venitiens qui leur servoient de Magistrats , dont ils tirent de grosses rançons. Louis prend en quinze jours la partie de l'Estat de Terre-ferme qui luy devoit appartenir , à cause de la consternation que les fuyards qui s'y estoient refugiez avoit communiquée aux autres , & la division entre les Bourgeois Guelfes , les Gibellins. Les Historiens le blâment d'en estre demeuré là ; ven principalement que les villes

qui devoient appartenir aux Allemands, avoient député vers luy pour le prier de les recevoir. Excellente repartie de ce Prince là-dessus. Le Senat de Venise abandonne tout ce qu'il avoit en Terre-ferme, pour en tirer de quoy retenir dans le devoir la basse Bourgeoisie de sa Ville Capitale. Il somme les Espagnols de recevoir leurs Places, mais le Pape ne veut pas se contenter des siennes. L'Empereur faute d'argent, ne se trouve pas en estat de mettre garnison dans Vicense, dans Verronne, dans Padouë, & dans Trevisé. Un Italien se saisit pour luy der deux dernières : mais il en est chassé par le Senat, qui se repent trop tard de sa resolution. Les Florentins soumettent Pise, & luy accordent neanmoins les conditions les plus avantageuses qu'elle pouvoit desirer. Les Venitiens assiegent la Citadelle de Veronne; & Chaumont est assez mal conseillé pour envoyer la Palice, qui leur fait lever le siege. Le Marquis de Mantouë prend parti avec l'Empereur, & veut corrompre sept cens de leurs meilleurs hommes : mais on le trompe, & on le prend dans la Scala. Le Cardinal d'Iorc favory d'Angleterre, dispo-

se le Pape à recevoir une Ambassade de six Senateurs Venitiens. L'Empereur fait des merveilles au passage des montagnes de Vicense, & met le Siege devant Padouë. Il y commet d'abord une faute irreparable en negligéant l'avis de la Palice, qui luy conseilloit d'attaquer la Place du côté de Cotalongua. Il y revient enfin, mais trop tard pour luy. Les Nobles Venitiens exposent leurs enfans; & les bresches sont deffenduës avec tant de vigueur, que l'Empereur en leve le siege. Il fait une si belle retraite, que les Venitiens ne l'osent attaquer: mais aussitost que son Armée ne sent plus d'ennemis à ses trousses, elle se dissipe, & contraint Sa Majesté Imperiale de se réfugier dans le Tirol. Elle publie un manifeste également injurieux contre les Roys de France & d'Espagne. Le Roy de France y répond d'une maniere, qui convainc toute l'Europe que c'estoit luy qui avoit à se plaindre de Maximilien, au lieu que Maximilien se plaignoit de luy. Mais le Roy d'Espagne à qui il n'estoit pas aisé de se deffendre, se contente de demeurer dans le silence. Maximilien à quelques mois de là, recherche l'amitié des Fran-

çois avec autant d'ardeur que s'il ne les eût point offensés, & ils l'écoutent favorablement, parce que le Pape se broiille avec eux à l'occasion de leurs benefices vacans en Cour de Rome, dont il promet la nomination à leur Roy, & ne tient pas parole. Ils en témoignent leur juste ressentiment, & le Pape forme là-dessus le dessein de les renvoyer de là les Alpes. Il cherche à s'accommoder avec les Venitiens, mais il y survint deux obstacles invincibles. L'un est le Vidame de cette Republique établi dans Ferrare, & l'autre la contribution pour la garde de la Mer Adriatique.





HISTOIRE DE LOUIS XII.

LIVRE CINQUIE'ME.

Où l'on voit la Ligue de Cambray, ses estranges suites, & ce qui est arrivé de plus considerable depuis le mois de Novembre 1508. jusqu'au mois de Septembre 1508.

1503.



LOUIS XII. reduit à se contenter de l'Alliance de Maximilien Premier, n'osa commencer la guerre avant que d'avoir pris toutes les mesures nécessaires pour arrêter l'inconstance de Sa Majesté Imperiale. Les François depuis trente ans avoient conclu prés

1508. de vingt Traitez avec elle sans qu'elle en eût executé aucun, il n'y avoit pas lieu d'attendre d'elle à l'avenir plus d'exactitude. Il y auroit eu de l'imprudence à passer les Alpes sur de simples promesses ; & si les Venitiens eussent scû que leurs ennemis les attaquoient sans avoir convenu des Articles préliminaires de la guerre, ils se fussent deffendus avec d'autant plus d'obstination qu'ils auroient esperé d'éviter le peril en repoussant la première attaque de leurs ennemis. On crut que la Duchesse de Savoye possedoit les vertus qui manquoient à son pere ; & que si elle negocioit pour luy, elle l'obligeroit à tenir ce qu'elle auroit promis en son nom. On sollicita donc Maximilien d'envoyer une Procuration à sa fille, & il la fit aussi-tôt expedier en bonne forme. Loüis avoit euraison d'un côté de jetter les yeux sur cette Duchesse, parce qu'en effet elle paroissoit si reguliere dans sa conduite, qu'il y avoit lieu de croire qu'elle disposeroit les Flamans à faire une partie des frais de l'alliance qu'elle auroit signée, supposé que son pe-

re ne le pût, ou ne le voulut pas. Mais d'un autre côté la France n'avoit point de plus dangereuse ennemie que la même Duchesse. Elle avoit esté destinée pour femme de Charles Huit le propre jour qu'elle estoit née, & elle avoit épousé ce Prince à l'âge de trois ans. Elle en avoit passé plus de dix à la Cour de France; & y avoit charmé tout le monde, par la beauté de son esprit & par l'agrément de ses mœurs. Cependant lors qu'il s'étoit agi de consommer le Mariage, on avoit fait accroire à cette Princesse qu'il avoit esté non valablement contracté, & on l'avoit repudiée. Les grands n'étoient point accoutumés à pardonner de semblables injures; & de fait la Duchesse avoit de bonne foy, de ne s'être jamais consolée de ce qu'on l'avoit renvoyée à ses parens. Son mécontentement s'étoit augmenté par la suite de ses infortunes. Elle avoit à peine demeuré un an avec le Prince d'Espagne son second mary, & elle l'avoit perdu avec le fils dont il avoit laissé grosse. Son troisième mary estoit mort avant sa

1508. majorité ; & lors que la Duchesse y
— faisoit reflexion, elle ajoûtoit toujours
que tout cela ne luy seroit pas arri-
vé si elle eût demeuré Reine de Fran-
ce. Elle imputoit donc aux François
toutes ses mauvaises aventures ; &
les en haïssoit de sorte , que le plus
grand plaisir qu'on luy pouvoit faire
consistoit à luy procurer les occasions
de se vanger d'eux. Elle estoit d'ail-
leurs sujette à l'inclination ordinaire
aux filles de la Maison d'Autriche. El-
le aymoît ses neveux avec tant d'ex-
cez , que comme elle ne se fût pas
estimée heureuse si elle les eût veus
malheureux, quand elle auroit d'ail-
leurs goûté tous les plaisirs de la vie ;
aussi n'y avoit-il point de condition
pour déplorable qu'elle fût à laquelle
elle ne se soumît dans la seule veüe
de les agrandir. Elle en estoit là quand
elle receut la Procuration de son pe-
re , & que la Ville de Cambray fut
choisie pour dresser les Articles de
la Ligue. Elle accepta volontiers le
Cardinal d'Amboise, que Loüis choi-
sit pour negocier avec elle. La confe-
rence fut ouverte au commencement

du mois de Decembre mil cinq cens 1508.
huit ; & la Duchesse l'emporta d'a-
bord sur le Cardinal, en se rendant
Maîtresse absolüe des matieres qui de-
voient y être traitées.

L'artifice dont elle usa fut d'insinuer au Cardinal, que le Roy son Maître s'estoit donné une peine inutile en travaillant pour engager le Saint Siege & le Roy Catholique dans la Ligue, puisque ces deux Puissances n'étoient pas considerables par elles mêmes dans l'affaire dont ils s'agissoit, & qu'à parler proprement elles n'y tenoient lieu que d'Accessoire. L'Empereur & le Roy de France estant plus que suffisans pour ranger à la raison une Republique, qui ne subsistoit pas tant par ses propres forces que par la reputation qu'elle s'étoit acquise. Mais que Sa Majesté Imperiale avoit presentement besoin d'une Treve de quelques mois, pour mettre sur pied une armée au lieu de celle qu'elle avoit perduë dans le territoire de Vicence. Que l'Alemagne & la France estoient le principal ; & que quand elles auroient mis en action leurs troupes, &

1580. qu'elles se remueroient , leur mouvement entraîneroit toutes les Puissances d'Italie , & par conséquent le Saint Siege & le Roy Catholique en qualité de Roy de Naples. Qu'il se faloit donc contenter de mander au Nonce & à l'Ambassadeur d'Espagne de venir à Cambray. Qu'il n'estoit pas nécessaire de leur donner part de la négociation avant qu'elle fût terminée, & qu'il seroit assez tost de leur en communiquer les articles apres qu'on y auroit mis la dernière main ; & de leur montrer l'endroit dans lequel on avoit réservé à leurs maîtres le pouvoir de se faire comprendre dans la Ligue, pourveu qu'ils l'acceptassent dans deux mois. Que le Nonce & l'Ambassadeur d'Espagne dépêcheroient aussi - tôt des Couriers à Rome & à Madrid ; & que le Pape & le Roy Catholique se trouvant réduits à l'extrémité d'attendre la guerre dans leurs propres Etats, ou de la porter dans ceux d'autrui , aimeroient mieux hazarder de recouvrer ce qui leur appartenoit, que de s'exposer en proie aux Etrangers. Le Cardinal ne fut

pas d'abord convaincu de la presuppofition de la Duchefle : mais il reconnut par experience avant que de fortir de Cambray, qu'elle ne luy avoit rien dit que de veritable.

On parla en fecond lieu de prevenir la rupture, qui paroifloit infaillible entre la France & les Pays - Bas en deux rencontres. L'une eftoit la majorité de l'Archiduc, & l'autre la fucceffion du Comte d'Angoulefme à la Monarchie Françoisé. On a veu que Claude de France fille aînée de Louïs, avoit efté promise à l'Archiduc par deux Traitez folemnels conclus, le premier avec fon Pere, & le fecond avec fon Ayeul paternel. Les Etats Generaux de la France assemblez à Tours, avoient défaprouvé cette alliance, & follicité qu'elle fût changée en celle du Comte d'Angoulefme, à caufe que la Princeffe devoit heriter du Duché de Milan du costé de fon pere; & de celuy de la Bretagne du costé de fa mere; & que fi elle eût porté ces deux Provinces à l'Archiduc, le Comte d'Angoulefme devenu Roy de France en vertu de la Loy Salique,

1508. auroit esté contraint de succomber dans la premiere guerre qu'il auroit eüe contre l'Archiduc.

Louis avoit acquiescé à la remontrance des Etats ; & pris d'inaillibles mesures pour le mariage de son successeur Presomptif avec sa fille aînée, aussi-tôt que l'un & l'autre seroient en âge. L'Empereur & le Roy Catholique en avoient témoigné tout le ressentiment possible sans en venir aux armes ; & il y avoit de l'apparence que l'Archiduc ne seroit pas plus patient, quand il auroit recüeilly la succession de ses deux Ayeux. Il estoit plus aisé sans comparaison de prevenir les inconveniens qui en arriveroient que de les détourner ; & la Duchesse proposa au Cardinal qu'elle ne desesperoit pas d'accommoder ce differend, pourvu que d'un côté la France ne se formalisât pas de la conduite du Roy Catholique au Royaume de Naples, en ce qui regardoit la Reine Germaine, puis qu'aussi bien cette Reine demeuroidt sterile ; & que d'un autre côté l'Empereur accordât l'investiture du Duché de Milan au Comte d'Angoulême,

goulême, en cas que Louïs mourût sans enfans mâles. Que l'Archiduc estant assuré de succeder au Royaume de Naples, se consoleroit plus aisément de la perte de la femme qui luy avoit été promise; & que le Comte d'Angoulesme en récompense de ce qu'il seroit frustré de succeder à un Royaume dans lequel il n'avoit pas un pied terre, épouseroit sans contredit une Princesse qui luy porteroit les Duchez de Milan & de Bretagne. Le Cardinal d'Amboise fut si charmé de l'offre de la Duchesse, qu'il n'apperçut pas ce qu'il y avoit d'incommode. Il est vray que l'on remedioit par cette voye, à la source des differends qui devoient naître entre le Comte & l'Archiduc: mais on n'y remedioit que foiblement; & d'ailleurs on n'y remedioit pas tout-à-fait. La Duchesse ne parloit pas de donner atteinte au contract de mariage de la Reine Germaine, ny au Traité dans lequel le contract avoit esté inseré; & quand elle l'auroit fait, l'honneur de la France y estoit trop engagé, & le Cardinal auroit mieux aimé mourir que

1508

de l'endurer. L'un & l'autre subsistoient donc dans toute leur étendue; & comme ils ne devoient avoir leur effet qu'après la mort du Roy Catholique, il n'y avoit rien à craindre jusques-là. L'amour volage où ce Prince estoit addonné, affoiblissoit de jour en jour son temperament; & toutes les maximes de la Physique & de la Medecine estoient fausses, où sa seconde femme luy survivroit. Elle laisseroit donc au Comte d'Angoulesme des droits incontestables sur le Royaume de Naples; & la Ligue de Cambray qui se formoit plusieurs années avant que la chose arrivât, ne pouvoit ny la prevenir ny la détourner. L'Archiduc d'un côté pretendoit que la France eût usurpé sur son Ayeule le Duché de Bourgogne, & se mettroit en devoir de le recouvrer aussi-tôt qu'il en auroit le moyen. Le Comte d'Angoulesme n'auroit garde luy en faire raison, puis qu'il soutiendrait que la Bourgogne estoit un Fief masculin, qui n'avoit pû passer de Charles le Terrible, quatrième Duc de Bourgogne à Marie sa fille

unique Ayeule de l'Archiduc.

1508.

Ainsi l'investiture dont il se parloit, pouvoit bien oster les causes de la guerre pour le Duché de Milan, mais non pas pour le Royaume de Naples ny pour le Duché de Bourgogne. Mais en France le Conseil d'Etat ne s'embarassoit gueres davantage de ce qui ne devoit arriver que dans dix ans, que de ce qui n'arriveroit jamais. Le Cardinal supposa que d'un côté l'Archiduc en subrogeant le Comte d'Angoulesme à ses droits sur le Duché de Milan, luy cederait aussi sa femme; & que d'un autre costé le Comte assuré de la succession du Roy tres Chrétien & de la Reine Anne de Bretagne, seroit désormais en état de conserver la Bourgogne, & de poursuivre ses pretentions sur Naples. Il approuva dans cette seule vuë l'expedient que la Duchesse proposoit; & parce que Maximilien n'estoit pas accoustumé à faire de semblables graces quand on ne l'y dispoit pas à force d'argent, on luy fit voir des Lettres de change pour cent mille écus, qu'il toucheroit immediate-

1508. ment après l'avoir accordée. Il en avoit besoin pour lever des Troupes; & comme on le prit dans une telle disposition qu'il haïssoit davantage les Venitiens qu'il n'aimoit à dépenser, il subrogea le Comte d'Angoulesme aux droits du Roy Tres-Chrétien son Beaupere; & la Duchesse fit mettre les cent mille écus entre les mains de quelques Officiers Alemans, qui en firent des levées considerables de Cavalerie & d'Infanterie dans tous les Cercles de l'Empire.

On parla du Duc de Gueldres en troisieme lieu; & le Cardinal perdit beaucoup temps à prouver que la France ne pouvoit avec honneur sacrifier à la Maison d'Autriche, le seul Princee qui depuis trente ans s'étoit trouvé prest de porter la guerre dans les Pais - bas toutes les fois qu'on l'en avoit sollicité. La Duchesse l'écouta patiemment, & ne s'obstina pas à rompre la Ligue pour si peu de chose. Elle previt sagement que l'Archiduc s'empareroit un jour de la Gueldre sans que les François s'y pussent opposer; & ne crut pas de-

voir rompre la conférence de Cambray 1508.
dans la seule vüe de hâter une ruine si
inévitabile. Elle se contenta de propo-
ser que le Duc de Gueldres restituât à
l'Archiduc, tout ce qu'il avoit occu-
pé sur son Pere dans les dernieres
guerres entre la France & les Pais-bas ;
& le Cardinal y consentit avec d'au-
tant plus de facilité, qu'il n'en pre-
voyoit pas assez les suites. Les Peu-
ples de Gueldres avoient eu de tout
temps des Privileges , auxquels leurs
Ducs n'avoient osé toucher. Le plus
considerable de tous estoit, qu'on ne
bâtiroit aucune Forteresse dans le Pais
sans leur consentement ; & ils ne s'es-
toient jamais relâchez à l'égard de ce
point, quoy qu'ils eussent eu souvent
à repousser des ennemis plus forts
qu'eux. Le Pais estoit donc ouvert, &
par consequent accessible de tous cô-
tez ; & les Ducs n'ayans pas la liber-
té de se fortifier au dedans , avoient
tourné tous leurs soins à mettre en
deffense les Places qu'ils avoient prises
sur les maisons de Bourgogne & d'Au-
triche. Ils avoient réussi en huit ou
dix ; & tant qu'ils les auroient possé-

1508. dées, on n'eût pû ravager leur Duché. Cependant le Cardinal d'Amboise les en priva par un trait de plume; & le plus grand malheur du Duc qui vivoit alors, fut que n'ayant pû prévoir ce qui se passeroit à Cambray, & n'ayant pas de Troupes sur pied pour s'empêcher d'obeïr à la Loy qu'on luy imposoit, fut forcé de s'y soumettre.

Il ne s'agit donc plus que de convenir du nombre & de la qualité des Armées que le Roy & l'Empereur leveroient, & la Duchesse estima qu'il valoit mieux laisser presque entièrement la chose à la discretion des deux Princes. On convint que chacun d'eux n'auroit pas moins de trente-mille hommes, mais on leur permit d'en avoir beaucoup d'avantage s'ils le jugeoient à propos. Comme les Troupes de la France estoient déjà presque toutes sur pied, le Cardinal acquiesça volontiers à la proposition que luy fit la Duchesse, que le Roy Très-Chrestien les mettroit luy-mesme en action quarante jours avant que l'Empereur attaquât les Venitiens,

pourveu que Sa Majesté Imperiale fust presté précisément au bout de ce terme , & qu'elle fit la diversion qu'elle avoit promise. La plus grande difficulté consista dans le temps que les Confederez employeroient à recouvrer ce que les Venitiens avoient usurpé sur eux. Loüis vouloit commencer durant l'hyver , & se fendoit sur deux raisons. L'une que ses forces estoient en estat d'agir : l'autre que l'Empereur de propos deliberé & sans estre contraint , avoit attaqué les Venitiens au plus fort de l'hyver precedent. Mais la Duchesse repartit que si les François estoient prests , les Alemans ne l'estoient pas ; & que la rigueur du froid dans les montagnes que l'Empereur avoit à traverser , ne pouvoit entrer en comparaison avec la douceur des climats del'Adde & du Cremonois , où le Roy Tres-Chrestien tourneroit sa premiere impetuositè. Ainsi la partie fut remise au Printemps , & l'on examina le secours que les Conferez tireroient l'un de l'autre en cas de besoin. La Duchesse & le Cardinal s'imaginerent d'abord qu'il n'y

1508. avoit rien de plus aisé que d'en convenir, mais ensuite ils y trouverent d'invincibles obstacles. Les places que les François avoient à recouvrer n'étoient pas extraordinairement fortes; & quand elles l'eussent esté il y avoit apparence que Loüis ne penseroit pas tant à les assiéger qu'à combattre l'armée qui travailleroit à les deffendre, puisqu'en la defaisant il seroit assuré de les recouvrer sans effort: au lieu quel'Empereur auroit de l'exercice pour plusieurs années, par quelque endroit qu'il entrât dans l'État de Terre-ferme. Si c'estoit par le Territoire de Vicence, il luy faudroit assiéger cette place qu'il ne prendroit que par les regles; & quand il auroit achevé cette entreprise, il en resteroit encore deux autres aussi difficiles, qui seroient celles de Bergame & de Bresse. S'il aimoit mieux se jeter dans le Frioul, les Venitiens y avoient assez avancé leurs Fortifications pour l'occuper plus long-temps que ne dureroit la campagne, à la fin de laquelle il se trouveroit réduit à deux étranges extremitez. L'une que

que les Confederez qui auroient déjà recouvré ce qui leur appartenoit, se mocqueroient de luy, & tireroient avantage de sa foiblesse. L'autre que les soldats convaincus qu'il ne les pouvoit entretenir que deux campagnes de suite, se debanderoient.

La Duchesse se fonda là - dessus pour dresser l'article de l'assistance reciproque, en des termes qui la laissoient dans une pleine liberté. Si les François avoient plutôt recouvré ce qui leur manquoit du Duché de Milan, que l'Empereur ce qu'il avoit perdu de l'Istrie & du Frioul, il leur estoit permis de demeurer sans action. On ne les obligeoit, & mesmes on ne les invitoit pas à prêter des troupes à leurs Confederez, & l'on se contentoit de les engager à n'en pas fournir aux Venitiens. L'Empereur devoit jouir de ce mesme privilege en cas qu'il eût plutôt fait que les François, & n'estoit obligé qu'à la mesme loy.

Les inconveniens où l'on venoit de remedier, en firent prévoir un nouveau. Il consistoit en ce que ce-

1508. luy des Confederez qui seroit le plus
— heureux , pourroit éviter la depense
& les hazards de la guerre en s'ac-
commodant de bonne heure avec les
Venitiens ; qui pour le détacher de la
Ligue & pour diminuer d'autant plus
le nombre de leurs ennemis , seroient
bien conseillez de luy laisser par un
Traité tout ce qu'il auroit pris sur
eux. La condition de l'autre Confe-
deré deviendroit déplorable en ce cas ;
parce que la Republique n'ayant plus
qu'à luy resister , & tournant de son
côté toutes ses forces luy feroit tant
de peine , qu'il couroit risque de faire
de nouvelles pertes , au lieu de re-
couvrer ce qu'il auroit déjà perdu.
Ainsi la Duchesse & le Cardinal re-
solurent qu'il ne pourroit y avoir ny
Treue ny paix en particulier : Quel'on
n'écouterait qu'en commun aucune
proposition des Venitiens : Qu'on les
obligeroit à negocier en mesme temps
auprès de leurs Majestez Imperiale
& Tres-Christienne ; & que si l'un
ou l'autre jugeoient qu'ils dûssent
estre écoulez , ce ne seroit que dans la
conjoncture qu'ils offriroient de don-

ner aux parties une entière satisfaction.

1508.

Ce ne fut que le dixième jour du mois de Decembre mil cinq cens huit, que les Points dont on vient de parler furent arrestez, & que la Duchesse & le Cardinal les signerent. On manda immediatement apres le Nonce du Pape & l'Ambassadeur d'Espagne, & on leur montra les Articles de la Ligue de Cambray, sans leur faire d'excuse sur ce qu'on ne leur en avoit rien communiqué. Le Nonce ne se contenta pas de s'en plaindre. Il s'emporta d'une maniere tout-à-fait étrange, & peu s'en falut qu'il ne protestât au contraire. Mais l'Ambassadeur d'Espagne eut plus de complaisance ou de dissimulation. Il lût attentivement les Articles qu'on luy presentoit, quoy qu'ils fussent très-longs. Il s'arresta mesmes quelques fois dans les endroits qui le surprennoient; & lors qu'il eût achevé, il dit à la Duchesse & au Cardinal qui le pressoient de les signer, qu'il ne le pouvoit à la verité sans un ordre du Roy Catholique son Maître: mais

1508

que ce Prince n'estoit pas assez ennemi de son propre bien pour ne le pas recevoir de quelque main qu'il luy vint, & qu'il envoyeroit au plutôt sa Ratification. Elle arriva en effet dans six semaines, parce que Sa Majesté Catholique previt que de la maniere dont la Ligue de Cambray estoit dressée, la France en supporteroit tout le faix & courroit tout le danger; & que par consequent si elle réussissoit, les Espagnols n'auroient qu'à mettre des garnisons dans les Villes de la Poüille qui se rendroient d'elles-mes; & si elle ne réussissoit pas, le Viceroy du Royaume de Naples auroit lieu de ne se pas declarer trop tôt contre la Republique de Venise, & de n'en pas irriter les armes.

Le Pape approuva la conduite de son Nonce, & passa mesme au delà. Il envoya aux Venitiens un homme de confiance, qui leur parla avec autant de sincerité & de zele, que si le saint Siege & la Republique eussent alors vécu dans la plus étroite union. Il representa d'un côté que la Republique estoit perduë sans res-

source, si elle attendoit de pied ferme le choc des François & des Alle-
mans : Que quoy qu'elle pût faire,
elle n'éviteroit ny de combattre ny de
perdre une bataille. Qu'ensuite on la
dépoüilleroit aisement de son Etat de
Terre-ferme ; & que les Turcs la
voyant ainsi renfermée dans ses ma-
rests , ne luy laisseroient pas long-
temps l'Empire de la mer : Qu'ils
enleveroient les Isles qu'elle tenoit
dans l'Archipel : Qu'ils attaqueroient
les Royaumes de Chypre & de Can-
die, & tireroient ainsi plus d'avanta-
ge de la Ligue de Cambray que tous
les Confederez ensemble. Le Ministre
du Pape declara d'un autre côté que
si l'on vouloit rendre à son Maître
Fayence & Ravenne ; non-seulement
il n'entreroit pas dans la Ligue, mais
de plus il la déconcerteroit avant
qu'elle eût commencé d'agir. Que la
jalousie entre les Confederez estoit
seulement assoupie ; & qu'il n'y avoit
rien de plus aisé que de la rallumer,
pourvû que le Saint Siege s'en mes-
lât. Que les cent mille écus accordez
pour l'investiture du Comte d'Angou-

1508. lesme, ne suffiroient pas pour lever
les Troupes dont l'Empereur s'estoit
chargé, & qu'il avoit déjà détourné à
d'autres usages le revenu de son Pa-
trimoine. Qu'il ne seroit pas prest le
quarantième jour après l'irruption des
Francois ; & que le Pape pour en
convaincre Loüis, n'auroit qu'à prier
Sa Majesté Tres-Chrestienne d'exa-
miner avant que de s'engager dans la
guerre, si les Alemans seroient en
état de luy tenir parole, & qu'à jus-
tifier qu'ils n'avoient fait aucune pro-
vision militaire pour la subsistance des
soldats qu'ils enrolloient. Que l'on
pourroit ajoûter à cela, que le dessein
de Maximilien estoit apparemment
double ; & qu'il pretendoit que les
François s'engageassent dans l'Estat de
Terre-Ferme, afin de les y venir at-
taquer par derriere, pendant qu'ils
chargeroient les Venitiens pardevant,
& de rétablir ainsi sans peine les Sfor-
ces dans le Duché de Milan. Que si
cet artifice ne réussissoit pas à l'égard
de Loüis, on en inventeroit un au-
tre pour gagner Maximilien, qui se-
roit convenable à son genie, comme

par exemple de luy faire accroire que les François n'avoient tant de passion de ruiner les Venitiens, qu'afin de fermer ensuite aux Alemans l'entrée de l'Italie. Que le Roy Tres-Chrestien reprendroit alors delà les Alpes la mesme autorité qu'avoient eüe ses Predecesseurs de la Race de Charlemagne, & qu'il ne se parleroit pas plus des Allemans que s'ils n'eussent jamais rien possédé dans l'Italie. Le Senat de Venise ne pouvoit douter que Jules n'agît sincerement. Il le connoissoit trop ennemi des Etrangers, & trop attaché aux veritables interets de sa Patrie lors qu'ils estoient compatibles avec ceux du saint Siege, pour les abandonner dans la conjoncture d'alors. Ainsi l'on examina seulement dans le Pregadi, si Sa Sainteté estoit assez puissante pour executer la chose dont elle se vantoit en dissipant la Ligue, supposé qu'on luy rendît Ravenne & Fayence. Ceux des Senateurs qui avoient esté d'avis que l'on empêchât en toute maniere la Ligue de se former proposerent encore que l'on hazardât deux Villes pour

1508. arriver à la même fin, quoyqu'elle
ne fust pas maintenant si infallible
qu'elle l'estoit alors. Mais Dominique
Trevifano ouvrit un sentiment con-
traire ; & le soutint avec tant d'élo-
quence, que le plus grand nombre des
Senateurs fut de son côté. Il parla de
la restitution des deux Villes, comme
d'une marque de foiblesse que donne-
roient les Venitiens à contre-temps, &
qui ne serviroit que pour les rendre
méprisables à leurs ennemis. Il ajouta
que le Pape n'avoit pas plus de credit
en France & en Allemagne, que les
Ambassadeurs ordinaires de la Republi-
que dans ces deux Cours, & qu'il estoit
presque également haï dans l'une &
dans l'autre. Que Louis & le Cardi-
nal d'Amboise luy reprochoient de
leur avoir volé le Royaume de Naples
& la Papauté ; & que Maximilien s'ex-
pliquoit en des termes aussi clairs, que
si Jules l'eût secondé, le Roy Catho-
lique n'auroit eu garde de luy con-
tester les administrations de la Castille.
& des Pais-bas. Que ce ne seroit
donc pas le saint Siege qui des-uniroit
les Confederez ; mais que si la Repu-

blique tournoit d'abord toutes ses forces contre les François, & qu'elle arrestât leur premiere impetuosité, elle seroit sauvée; & rien ne luy resteroit plus à faire, puis que Maximilien ne l'attaqueroit pas dans le temps qu'il avoit promis; & que Loüis ne pouvant souffrir qu'on abusât encore de sa credulité, se raccommoderoit avec la Republique, ou se contenteroit au moins de l'empêcher qu'elle n'entreprist sur la partie du Duché de Milan qu'elle ne possédoit pas encore. Ce raisonnement de Trevisano auroit esté bien fondé, si les ennemis de la Republique eussent agy dans les formes ordinaires; mais leur impatience en découvrit le foible, lors qu'il n'étoit déjà plus temps d'y remédier. Il passa neantmoins dans le Pregadi à la pluralité des voix, que l'on ne rendroit ny Ravenne ny Fayence; & que l'on ne se mettroit pas beaucoup en peine d'un Pape, de qui les menaces ne seroient soutenuës ny par des troupes, ny par de l'argent. On renvoya le Ministre du Pape avec cette réponse; & Sa Sainteté incapa-

1508.

ble de garder la moderation dans le mépris que l'on faisoit d'elle, se vangea des Venitiens en deux manieres, qui parurent d'autant plus étranges qu'aucun de ses Predecesseurs ne s'en étoit servy. Elle fulmina une Bulle dont le sens estoit, que si les Venitiens ne luy restituoient dans vingt-quatre jours au plus tard Fayence & Ravenne avec tout le revenu qu'ils en avoient tiré, ils en courroient toutes les censures Ecclesiastiques sans qu'il fust necessaire de les declarer de nouveau. Les Venitiens n'en furent pas tant surpris que de la seconde action de Sa Sainteté. Ils avoient enrolé sous leurs Enseignes quelques Seigneurs des Maisons des Ursins & des Savellis. Ils leur avoient avancé de l'argent pour lever des Troupes; & le Pape avoit d'autant moins d'occasion de s'en formaliser, que les Barons de Rome estoient de tout temps en possession de porter les armes pour ceux qui les payoient le mieux, sans en obtenir congé du saint Siege. Cependant Jules ne se contenta pas de pretendre que les Ur-

ains & les Savellis n'avoient pû traiter avec les Venitiens sans son consentement. Il usa de plus de sa pleine puissance pour rompre cette convention, sous pretexte que ses sujets avoient commis un acte de felonie, en prenant parti avec ses ennemis; & menaça de leur oster leurs fiefs, s'ils n'employoient au service du saint Siège l'argent qu'ils avoient touché de la République, & les troupes qu'ils avoient levées pour elle. Les Ursins & les Savellis qui connoissoient l'humeur inflexible de Jules, obéirent quoy qu'à regret; & l'on ne laissa pas de blâmer leur infidelité, nonobstant que l'on avoüât de bonne foy qu'elle étoit excusable. Loüis agit d'une manière plus conforme que Jules au droit des gens; & declara la guerre par un Herault aux Venitiens en plein Senat, d'un air également éloigné de la fierté & de la bassesse. Le Herault ne s'amusa pas à dire les causes de sa commission. Il l'executa, & se retira sans attendre de réponse: ce qui sert à convaincre de fausseté les Historiens d'Italie, qui font prononcer au Do-

1508. ge dans cette occasion des harangues qu'ils ont composées à loisir. Ils auroient parlé plus avantageusement de la Republique de Venise, s'ils eussent remarqué que lors qu'elle eût achevé de perdre l'esperance de des-unir ses ennemis, les deux mille Senateurs dont elle estoit alors composée, se preparerent à la défendte avec autant d'ardeur, que s'ils eussent tous esté de l'avis qui avoit prevalu; & il n'y en eut pas un qui reprochât aux autres apres que tout eut esté perdu, que leur ambition avoit ruiné la Patrie. Ils ouvriront le Tresor public, & leverent six mille Lances : ce qui semblera d'autant plus surprenant, que l'on n'avoit pas encôre veu dans l'Europe un si grand nombre de Cavaliers ensemble armez de toutes pieces. Ils ajoûterent à cela quatre mille chevaux legers la pluspart Albanois, & trente-trois mille Fantassins de toutes sortes de Nations, commandez par des Officiers d'experience & de merite. Il falloit à cette formidable armée un chef digne d'elle; & il n'y avoit pas d'apparence de jetter les yeux

sur un autre que l'Alviane , apres les 1508.
services qu'il avoit rendus à la Re-
publique. Mais il auroit esté trop dan-
gereux de mettre toutes les forces de
l'Etat entre les mains de cet Officier
general , brave à la verité , mais en
reputation de n'estre pas toûjours le
maître de son courage. Le tempera-
ment que trouva le Senat de Venise
pour éviter l'une & l'autre de ses ex-
tremitez , fut de ne laisser à l'Alviane
que la Lieutenance generale de l'ar-
mée , & de luy donner pour superieur
le plus vieux Capitaine de sa Maison.
C'estoit Nicolas Ursin Comte de Pe-
tiliano , qui se vantoit d'avoir fait
plus de soixante campagnes. Il avoit
autant de flegme , que l'Alviane de bi-
le. L'étroite liaison qui ne laissoit pas
de se trouver en eux , quoyqu'ils fus-
sent de temperament contraire , don-
noit lieu d'esperer que la pesanteur de
l'un serviroit de contrepoids à la lege-
reté de l'autre ; & que si le Lieutenant
n'approuvoit les conseils de son Ge-
neral , il ne laisseroit pas de travailler à
leur execution avec autant de zele
que s'ils fussent venus de luy. Mais

1508.

la Republique de Venise estoit arrivée sur le bord du precipice; & la prudence la plus raffinée de l'Europe qu'on luy attribuoit, n'estoit plus capable de la garantir de tomber. Elle eut trois presages de son mal-heur prochain, qui ne contribuèrent pas peu à décourager les Etangers qui combattoient sous ses Enseignes. Elle envoyoit quinze mille écus à Ravenne pour payer la Garnison : La Barque qui les portoit estoit conduite par d'excellens Matelots : Le temps estoit calme : Rien n'empêchoit de voguer : & les trois quarts du Trajet estoient faits, lors que la Barque enfonça tout d'un coup; & perit si absolument, qu'il fut impossible de sauver ny les hommes ny l'argent dont elle estoit chargée. La Citadelle de Bresse estoit la plus reguliere de l'Estat de Terre-ferme, & le Senat y entretenoit deux mille soldats en garnison. Il y avoit fait mettre les papiers qu'il importoit davantage à la Republique de conserver, & les croyoit là plus en seureté qu'à Venise. Cependant la foudre tomba précisément sur la chambre où ils estoient

enfermez, & les réduisit en cendres. 1508.

Enfin l'Arsenal de Venise passoit pour une merveille du monde, & à dire le vray on n'en avoit point encore veu qui en approchât. On n'a pas sceu par quel accident le feu s'y mit, mais il est constant qu'il y consuma ou rendit inutile tout ce qui s'y trouva. Il est vray que les Venitiens en avoient tiré les Vaisseaux qui formoient six armées Navalles. La premiere estoit destinée à garder le Golfe; afin que les Turcs le voyant abandonné, ne prissent pas pretexte d'envoyer leur Flotte pour le défendre, ce qui dans la suite du temps auroit rendu litigieux le droit de la Republique. La seconde avoit ordre de bloquer le port de Trieste, resté seul à la Maison d'Autriche sur le Golfe: de s'opposer à la sortie des Pirates qui s'y estoient retirez; & de prévenir le dessein que l'Empereur auroit pû former aux dépens de ses Confederez, d'interrompre le commerce du Golfe. La troisieme beaucoup plus considerable que les autres, devoit observer celle que l'on équipoit à Genes pour la Fran-

1508.

ce, & la combattre avant que les Vaisseaux de Savonne eussent joint ceux qui venoient de Provence. La quatrième estoit pour la seureté des Places Maritimes de la Pouille, & pour leur fournir le renfort & les rafraichissemens necessaires en cas de besoin. La cinquième fut envoyée à l'embouchure du Po, sous couleur d'empêcher que les Confederez ne fissent couler par là des Bâtimens legers dans le Golfe : mais en effet pour menacer le Duc de Ferrare du saccagement de ses Estats, supposé qu'il pensast à recouvrer le Polesine dy Rovigo; & la dernière parut sur le Lac de Benacio, & le rendit inaccessible à d'autres Vaisseaux que ceux de la Republique. Ce que l'on vient de dire paroîtra incroyable, à ceux qui ne seront point assez informez de la puissance des Vénitiens par mer au commencement du seizième siècle. Mais outre que le Rôle de ces six Flottes subsiste encore, il est à remarquer que l'Arsenal de Venise estoit alors mieux fourny qu'il ne le fut depuis; & que les particuliers se piquoient de contribuer à l'envy

à l'envy pour la défense publique, en 1508.
ce qui regardoit la multitude & l'en-
jolivement des Galeres & des Galeas-
ses. Il sera surprenant de lire ici par
anticipation, que comme au commen-
cement de mil cinq cens neuf l'in-
cendie de l'Arsenal de Venise fut le
signal de la perte que la Republique
alloit faire de son État de Terre-fer-
me, l'embrasement du mesme Arsenal
en mil cinq cens soixante-onze, fut
le presage de l'invasion du Royau-
me de Cypre que les Turcs conqui-
rent peu de mois apres.

Les forces de la Republique par
terre ne furent pas plûtôt assemblées,
que l'on delibera sur la maniere de les
employer avec plus de succez; & l'on
fit d'abord de tristes experiences de
l'inconvenient où le Senat s'étoit ex-
posé, en choisissant deux Officiers
Generaux, dont le plus jeune n'estoit
pas si soumis au plus vieux que l'on
s'estoit imaginé qu'il seroit. Le Com-
te de Petilien qui ne vouloit rien ha-
zarder, fut d'avis d'abandonner en-
tierement aux François les Villes si-
tuées sur la riviere d'Adde, ou de se

1508. contenter d'y mettre des garnisons
assez fortes pour arrester leur première impetuosité. Il se vanta de vaincre sans combattre , pourveu qu'on luy permît de camper à Urceo entre les deux rivières de l'Oglio & de Sciri ; & lors qu'on luy demanda comment il l'entendoit , il s'expliqua en des termes dont le sens estoit , qu'il pretendoit ramasser dans son camp toutes les provisions & tous les fourrages qui se trouveroient entre ces deux rivières & aux environs , & contraindre par là les François d'en apporter du Duché de Milan. Il ajouta qu'ils ne menageroient point assez celles qui leur seroient envoyées , & que par conséquent ils seroient bien tôt réduits à se partager pour la picorée. Que la Cavalerie Venitienne plus forte que la leur enleveroit infailliblement leurs partis ; & que si pour éviter ce malheur ils se propoisoient d'insulter le Camp des Venitiens , l'armée de la République n'auroit qu'à se tenir sur ses gardes pour les détourner de l'exécution de leur entreprise , ou pour les repousser sans perte.

L'É Comte concluoit de là, que les quarante jours que les François devoient agir avant les Alemans, s'écouleroit devant que le Roy Tres-Chrestien eût rien fait de considerable ; & que l'Empereur à son arrivée ne voyant pas les François plus avancez qu'au premier jour, se repentiroit de s'estre ligué avec eux. On ne scauroit douter que ce que proposoit le Comte ne fût tres-seur, puis qu'il avoit déjà reüssi en deux remarquables rencontres. L'une estoit celle du fameux Carmagnòle ; qui s'estant chargé de défendre le Duché de Milan contre les Venitiens, avoit choisi le mesme Poste d'Urceo ; & l'avoit gardé si long-témps avec les seules forces des Viscontois, que les Venitiens avoient esté contrainsts de se retirer. L'autre estoit du celebre Piccinini, qui dans une autre irruption des mesmes Venitiens, avoit osé les attendre à Urceo, quoyqu'il ne fût pas la moitié si fort qu'eux ; & leur avoit si long-temps disputé le terrain, que le reste du Duché de Milan avoit évité la désolation dont ils le menaçoient

1508. Mais l'Alviane fut d'avis contraire ;
& se fonda sur le denombrement certain que ces Espions luy avoient apporté des forces du Roy Tres-Chrétien, qui ne montoient qu'à la moitié de celles des Venitiens. Il en tira cette consequence qu'il y auroit de la lâcheté à les attendre de pied ferme, & à ne pas aller au devant d'eux. Il soutint qu'elles ne subsisteroient que des vivres que leur fourniroit le Duché de Milan ; & que l'unique moyen pour les empêcher d'y venir, estoit de les convaincre qu'on les y affameroit. Que l'Armée Venitienne pouvoit en mesme temps faire le degast autour de toutes les places de ce Duché, sans en excepter la capitale, & qu'après cela elle verroit ouvrir les portes des lieux où la garnison ne seroit point assez forte pour gourmander la Bourgeoisie. Que les autres attendroient les François un peu plus long-temps : mais que ne les voyant pas paroître à cause qu'ils seroient obligez à faire venir des vivres du Dauphiné & de la Provence avant que de s'avancer, les peuples qui leur estoient encore

fideles, se tiendroient pour abandonnez, & recevroient la Loy de la Republique. Il seroit difficile de dire lequel de ces deux avis estoit le meilleur ; & les Capitaines qui examinerent depuis l'un & l'autre , pretendirent que si le Senat en eût approuvé l'un, il auroit évité son malheur, mais la contrariété de Petilien & de l'Alviane , obligea les Officiers subalternes à presser les deux Provediteurs de l'Armée de se déclarer. Le premier de ces Provediteurs estoit Georges Cornaro , & le second André Gritti. Ils avoient remporté plus d'honneur que les autres Gentilshommes Venitiens dans la dernière guerre contre Maximilien ; & l'on attribuoit à Cornaro le gain de la Victoire de Rovereto ; & à Gritti la prise des villes Imperiales du Frioul : mais l'un & l'autre estoient trop sages pour decider le bon-heur & le malheur de leur Patrie. Ils s'abstinrent de dire ce qu'ils pensoient : & renvoyerent l'affaire au Senat , qui se trouva partagé. Quelques Nobles Venitiens voulurent recourir au sort : mais les autres en

1508. plus grand nombre proposerent un
— troisième avis, qui n'estoit ny tout-à-
fait semblable aux deux autres, ny
tout-à-fait different. Ils rejetterent la
proposition d'abandonner les Villes
de la riviere d'Adde, & pretendirent
que l'on travaillast à leur conservation
aussi bien qu'à celle de l'Etat de Ter-
re-ferme. Ils jugerent qu'il y auroit
de la lâcheté à faire autrement: mais
ils estimerent aussi qu'il y auroit de la
témérité à porter la guerre dans le
Païs ennemy, & previrent qu'en cas
de malheur leur armée qui estoit tou-
te mercenaire se dissiperoit, & expo-
seroit le Domaine de la Republique à
une invasion generale. Il leur sembla
là-dessus qu'ils prendroient tout ce
qu'il y avoit de bon dans les avis de
leurs Officiers Generaux; & qu'ils en
rejetteroient tout ce qu'il y avoit de
mauvais, s'ils envoyoient à leurs Trou-
pes l'ordre de camper à Fontanella,
petite ville située à deux lieües de
Lodi en un endroit d'où il estoit éga-
lement facile aux Vénitiens de mar-
cher promptement au secours de la pre-
miere des Places sur l'Adde, qui se-

roit attaquée , & de couvrir le Cremonnois , le Bressan , & le Bergamasque. Petilien & l'Alviane n'approuverent pas ce temperament que la Republique avoit choisi : mais ils dissimulerent ce qu'ils en pensoient , & obéirent avec autant d'exactitude que si on eût suivi le sentiment de l'un ou de l'autre. Ils avoient à peine disposé leurs quartiers dans une étendue suffisante pour garantir le Pais qu'ils avoient à dos , lorsque l'avant-garde des François conduite par Imbaud de Fontrailles Seneschal d'Armagnac , ayant renforcé les Troupes de Chaumont , luy donna occasion de commencer la guerre le quinze d'Avril mil cinq cens neuf. Il marcha vers l'Adde : Il se demesla de la cavalerie Venitienne , qui pretendoit traverser ou du moins retarder son dessein : Il passa cette riviere à Cassiano sur des batteaux portatifs , & sa cavalerie approcha de la ville de Trevi à dessein de la reconnoistre & non pas de l'investir : mais un événement impreveu luy fit prendre de nouvelles mesures. Le Senat avoit envoyé dans Trevi Jus-

1509. tinien Morosini l'un des sages de Terre-Ferme, qui y commandoit mille chevaux legers & trois mille Fantassins. Cette garnison estoit plus forte qu'il ne falloit, & Morosini se fonda là-dessus pour accorder à sa Cavalerie legere la permission de sortir sur les ennemis. Il s'imaginoit qu'elle ne s'engageroit pas si avant qu'elle ne pût se demesler; & rentrer dans Trevi quand elle se trouveroit trop pressée: mais il ne faisoit pas assez de reflexion sur la vigueur avec laquelle elle seroit poussée. Et de fait, aussitôt que Fontrailles eut apperceu qu'elle ne se mettoit pas assez tost en devoir de reparer le desordre avec lequel elle estoit sortie, il profita de l'occasion; & la chargea avec tant de furie, qu'il la renversa dès le premier choc. Les François à qui la victoire avoit peu coûté, aimerent mieux faire des prisonniers que de tuer; & permirent mesmes à plusieurs de ceux qu'ils pouvoient arrester, de rentrer dans la ville. Ils furent en cela plus heureux qu'ils ne pensoient, parce que les fuyards porterent avec eux leur

leur consternation dans Trevi ; & en donnerent tant de marques à Chaumont , qu'il forma le siege devant cette Place , dans la resolution pourtant de le lever , si Petilien & l'Alviane venoient au secours , mais les assiegez ne leur en donnerent pas le loisir. Ils capitulerent dès le troisiéme jour du siege ; & par une lâcheté qui ne parut pas mesmes supportable à leurs ennemis , ils convinrent de se rendre prisonniers de guerre.

Cet heureux commencement invitoit Chaumont à passer outre , mais il apprit le lendemain que le Roy son Maître estoit arrivé à Milan. Il partit à l'instant pour le salüer ; & fit scrupule de continuer ses conquestes , jusqu'à ce que Sa Majesté fût à la teste de l'armée Françoisé. Le Senat de Venise surpris du peu de resistance de Morosini , ne se mit pas en peine de le racheter. Il se proposa de le recouvrer par une voye honorable ; & écrivit à Petilien & à l'Alviane de profiter de l'absence de Chaumont , & de travailler à reprendre Trevi. Petilien & l'Alviane examinerent l'or-

1509. dre du Senat, avec plus d'attention
qu'il ne falloit pour des Chefs d'Armée aux gages d'une Republique. Ils trouverent que leurs Superieurs se contredisoient, & qu'ils ordonnoient deux choses incompatibles. Ils se souvinrent que le Senat avoit rebuté l'avis de l'Alviane, sur ce que ç'auroit esté trop hazarder que de porter la guerre dans le Païs ennemy; & ils jugerent que ce ne seroit pas moins exposer les forces de la Republique, que de les envoyer autour de Trevi; puis que si le Roy de France marchoit au secours des assiegez, & qu'il arrivât avant que la Place eût esté reprise, il seroit en la disposition de donner bataille, & les Venitiens ne pourroient l'éviter. Ils conclurent là-dessus qu'il y auroit moins de danger à laisser Trevi pour quelques jours dans la possession des François, jusqu'à ce que l'on eût veu ce qu'ils feroient ensuite. S'ils attaquoient les autres Places sur la riviere d'Adde, les Venitiens qui n'auroient plus à craindre pour le Cremonois, arresteroient aisément l'ennemy encampant entre les

deux rivières dont on a déjà parlé ; & si le Roy Tres-Chrestien tournoit teste vers le Cremonois , la Republique recouvreroit Trevi sans rien hazarder. Ce raisonnement fut envoyé par écrit au Senat presque dans les mesmes termes qu'on vient de l'exprimer , & Petilien & l'Alviane prièrent instamment que l'on y fît une tres-serieuse reflexion. Le Senat accorda volontiers leur requeste : mais il n'estoit pas composé de gens assez experimentez , pour juger au vray de la proposition des deux Officiers generaux. Les Senateurs se piquerent à contre-temps de leur autorité absolüe , & crurent que l'on y donnoit atteinte par la remontrance qu'on leur faisoit. Ils opinerent qu'il ne falloit pas laisser à Petilien & à l'Alviane la liberté de controller les ordres qu'ils recevoient , & que si on usoit à leur égard d'une telle deference , on les exciteroit à l'indépendance vers laquelle ils n'avoient déjà que trop de penchant. Ainsi on leur repondit qu'il n'estoit plus temps de raisonner , mais d'obeir ; & que l'on attendoit d'eux

1509. un prompt recouvrement de Trevi,
toutes autres affaires cessantes.

Petilien & l'Alviane reduits à se conduire contre leurs propres lumieres, previrent que le salut de leur armée aussi bien que celuy de la Republique, estoit attaché à la diligence dont ils useroient; & que s'ils reprenoient Trevi devant que le Roy Tres-Chrétien vint au secours de cette Place, ils ne pourroient estre contrainsts de combattre malgré qu'ils en eussent; au lieu que si Sa Majesté les surprenoit en desordre autour de la Place, elle profiteroit de l'occasion de les railler en pieces. Ils ménagerent les momens avec une exactitude, en laquelle les deux Provediteurs Cornaro & Gritti ne trouverent rien à reprendre. L'armée de Venise s'avança aussi vîte qu'elle pouvoit, sans se mettre hors d'haleine: On obligea les soldats à se charger de vivres dont ils auroient besoin jusqu'à la fin du siege: On leur fournit les instrumens necessaires pour remuer la terre; & l'on traîna assez d'artillerie, pour foudroyer en mesme temps la place de

tous costez. Elle fut investie le huit de May, & les assiegeans ne s'amuserent ny à la reconnoître ny à se retrancher devant elle. Chaumont y avoit laissé Fontrailles avec sa Compagnie de cinquante hommes d'armes, & mille fantassins Gascons. Il n'avoit pas jugé à propos d'y en mettre davantage, de crainte de tomber dans l'inconvenient des Venitiens qui avoient perdu les quatre mille hommes qu'ils y avoient jettez. Mais la disproportion estoit trop grande entre une si foible garnison & l'armée de Venise; & le premier soin de Fontrailles tout intrepide qu'il estoit, fut d'informer le Roy par un homme de confiance qui se coula au travers des ennemis, qu'il estoit assiégué. Qu'il feroit tout ce qui se pouvoit humainement pour tenir trois jours: mais qu'il apprehendoit d'estre emporté dès le premier, à cause qu'il ne faudroit pas plus de temps que cela à l'Artillerie des Venitiens pour mettre en poussière les foibles murailles de Trevi. Le Roy avoit autant d'amitié pour la personne de Fontrailles que

1509. d'admiration de sa valeur, & le desir
de le sauver luy fit à l'instant assembler le Conseil de guerre. Les avis y furent partagez, & Trivulce voulut persuader que ç'en estoit déjà fait de Trevi : Que l'armée de Venise deux fois plus forte que celle de France, n'ayant plus d'autre occupation que celle de garder l'Adde, s'en acquiteroit aisement : Qu'il ne seroit possible ny de la surprendre ny de passer la riviere en sa presence : Que les quarante jours s'écouleroient à chercher des guez ; & que les Allemans n'en voyant pas leurs Alliez en posture de les introduire dans les Etats des Vénitiens, s'en retourneroient : Que Trevi ne valoit pas la peine de hazarder pour elle la Personne du Roy, & les principales forces de la Monarchie Françoisse, & qu'il seroit plus utile à l'une & aux autres d'aller droit à Cremone : Que les ennemis en avoient ouvert le passage : Que les troupes qu'ils y avoient laissées n'étoient pas plus aguerries que celles que l'on avoit enlevées dans Trevi : Qu'elles ne se défendroient pas mieux :

Que quand on auroit conquis le Cremonois, il seroit inutile à l'Armée de Venise d'avoir recouvré Trevi; puis-que si elle s'obstinoit à garder les Villes situées sur le bord de l'Adde, elle y seroit affamée par le retranchement des vivres qui ne luy pourroient plus venir de l'Estat de Terre-Ferme; & si elle se rapprochoit de cet Estat, elle fourniroit malgré qu'elle en eût durant sa longue marche plusieurs occasions par jour aux François de la combattre à leur avantage.

La Palice soutint au contraire que les François subsistoient principalement en Italie par leur reputation, & qu'aussi-tôt qu'ils l'auroient perduë le Duché de Milan leur échapperoit avec la mesme facilité qu'on leur avoit ôté le Royaume de Naples. Qu'à la verité, il seroit à souhaiter que Chaumont eût attendu le Roy, & qu'il ne se fût pas hasté de commencer la guerre par la prise d'une Place qu'il ne pouvoit conserver. Mais que puisque la chose estoit faite, & que l'on avoit assez estimé Trevi quoique peut-estre mal à propos,

1509. pour y jeter un des plus hardis Officiers & la meilleure infanterie de l'armée Françoisé, il n'y avoit pas d'apparence de les sacrifier à des ennemis qui n'auroient pas pour eux les memes égards que l'on avoit eûs pour la garnison Venitienne de Trevi. Que quand Fontrailles n'auroit pas mandé qu'ils s'enseveliroit dans la Place, on le connoissoit assez pour avoir cette opinion de luy ; & qu'un si vaillant homme seul, valoit mieux que la ville qu'il s'agissoit de conserver. Qu'encore qu'il eût apprehendé de ne point pouvoir tenir qu'un jour, il falloit se promettre de luy une plus longue resistance ; & croire que les Generaux Venitiens ne le negligeroient pas assez, pour ne pas tourner contre luy toutes leurs forces, & pour en occuper une partie à la garde de la riviere. Que les François la passeroient ainsi sans obstacle, & que quand ils seroient au delà on leur répondroit de la victoire.

Loüis avoit meilleure opinion de Trivulce que de la Palice, pour le Conseil. Mais Sa Majesté estoit si con-

vaincuë qu'il y auroit de l'inhumanité à laisser perir Fontrailles dans Trevi ; & d'ailleurs elle concevoit qu'il luy seroit si glorieux de battre les Vénitiens sans l'assistance de ses Alliez, & que cette seule action repareroit les brèches, que la perte de Naples avoit faites à son honneur, qu'elle conclut à partir sur le champ pour Trevi ; & les relations s'accordent si universellement en ce point, qu'il n'est pas concevable que le Cardinal Bembe se soit opposé à une verité si constante. Il pretend que le Roy perdit l'esperance de sauver Fontrailles, aussi tôt que Sa Majesté le sceut investi ; & que le desir de preserver sa reputation de la flétrissure dont elle estoit menacée si l'on enlevoit presque à sa veüe les meilleures troupes de son Avant-garde, luy fit prendre la resolution de violer sa foy, & d'envoyer une Ambassade à Venise pour negocier un accommodement à part. Qu'elle en parla dans son Conseil en ses propres termes, & que ses Ministres eurent pourtant le credit sur elle de luy faire changer de sentiment. L'armée

1509. François, n'arriva sur le bord de l'Adde auprès de Cassiano, que le neuf de May mil cinq cens neuf; & les relations parlent si diversement du nombre des gens de guerre dont elle estoit composée, qu'il n'est pas possible d'en convenir à dix mille près. Les François n'en mettent que vingt-mille, & celles des autres Nations en ajoûtent encore autant. S'il estoit permis de tenir le milieu entre ces deux opinions, on diroit que les premières n'en mettent pas assez, & que les secondes en mettent trop. Et de fait les François ne contiennent que le rôle de deux mille hommes d'armes, de six mille hommes de pied Suisses, & de douze mille Fantassins François, & par consequent elles ne parlent ny des Archers ny de la cavalerie legere, ny des Volontaires. Cependant il est certain que chaque Lance estoit accompagné de trois Archers au moins; que la cavalerie legere des François n'étoit pas méprisable; & qu'il y avoit à la suite du Roy un tres-grand nombre de jeune Noblesse, que l'esperance d'une Bataille prochaine

avoit attirée delà les Alpes sous le 1509.
jeune Monpensier qui n'avoit encore
que dix-sept ans, & qui fut depuis
Connétable de France. Ainsi l'on pour-
roit accorder les Relations en donnant
trente mille hommes à l'armée Fran-
çoise. Les Ingenieurs de Sa Majesté
avoient fait provision d'assez de Bar-
ques pour former en mesme temps
trois Ponts sur l'Adde, & ils y tra-
vaillèrent avec d'autant plus de dili-
gence, que personne ne se presenta
pour les en empêcher. Les Venitiens
de leur côté avoient si generalement
occupé leurs troupes au siege de Tre-
vi, qu'ils n'avoient osé détacher au-
cun party de leur cavalerie legere pour
aller apprendre des nouvelles des Fran-
çois, ny pour observer s'il ne paroî-
troit rien sur le bord de la riviere à
dessein de la traverser Petilien & l'Al-
viane avoient ordonné à leurs six
mille hommes d'armes, & à leurs qua-
tre mille chevaux legers, de se tenir
prests à mettre pied à terre pour
monter à l'assaut de Trevi, si l'in-
fanterie destinée pour donner devant
eux ne suffisoit pas pour emporter la

1509. Place. Fontrailles fut sommé de la rendre, & répondit modestement qu'il ne penseroit à capituler que quand il y seroit contraint. On consuma le premier jour à chasser les assiegez des Fauxbourgs, & de quelques postes avancez dont ils s'estoient saisis pour reculer d'autant leur reddition. Au point du second jour qui fut le dix de May, toute l'artillerie des Assiegeans fut en batterie, & tira jusqu'au soir sans discontinuer. Elle abbatit si generalement les murailles & les maisons de Trevi, qu'il n'y resta que des masures. Il auroit esté à propos de donner l'assaut general sans attendre au lendemain, mais Petilien & l'Alviane se souvinrent de deux choses. L'une que leur armée étoit toute mercenaire : l'autre qu'elle estoit composée de trop de Nations differentes, pour éviter la confusion si elle estoit d'abord repoussée. Les maximes de l'art militaire qui se pratiquoient alors en Italie, vouloient que l'on différât au lendemain, afin que le jour éclairât la valeur des Braves & la lâcheté des Poltrons; & Petilien & l'Al-

viane qui ne se soucioient pas tant 1509.
de vaincre que d'empêcher qu'on ne
leur imputât d'avoir agy contre les
regles, remirent la partie au lende-
main onzième à quatre heures du
matin. L'ordre de l'assaut fut mis par
écrit; & distribué à chaque Officier
subalterne avec tant d'exactitude, que
les simples soldats se rendirent à point
nommé au lieu qui leur estoit mar-
qué. Ils trouverent Fontrailles & les
siens dans une posture, qui leur donna
de l'admiration pour luy. Il avoit ex-
posé les corps de ses Fantassins au dé-
faut des murailles; & parce que le
nombre en estoit trop petit pour rem-
plir tout le vuide, ses cinquantes hom-
mes d'armes & leurs Archers y avoient
supplée, mettant devant eux leurs
chevaux, & en appuyant dessus leurs
Arquebuses prestes à tirer contre les
Assiegeans. Petilien & l'Alviane s'a-
vancerent pour les reconnoître; & fu-
rent si charmez de leur contenance,
qu'ils crurent estre obligez par hon-
neur à faire une dernière tentative
pour les sauver. Ils envoyerent à Fon-
trailles un Trompette qui luy offrit la

1509. — vie pour luy & pour les siens, à condition qu'ils fortissent la bâton à la main, & que les Officiers demeurassent prisonniers de guerre. Fontrailles ne s'aimoit pas assez, pour éviter à ce prix le danger où il estoit exposé : mais la plupart de ses soldats estoient de son païs, & s'estoient enrolez à sa consideration. Ils ne pouvoient éviter la mort; & le service qu'ils rendroient en la recevant, ne seroit pas assez considerable pour faire pencher l'avantage du côté des François. Il y avoit de la prudence à les réserver pour un jour de Bataille, & l'on remarqua que ce furent eux qui firent le mieux dans celle qui se donna trois jours après. Ainsi Fontrailles plus touché de compassion pour ses soldats que pour luy mesme, accepta l'offre, & les Venitiens luy tinrent parole. Petilien & l'Alviane eurent la precaution de ne faire entrer dans Trevi que les Troupes qui leur estoient les plus affidées : mais ils éprouverent incontinent après que la garnison François fut sortie, un inconvenient des soldats mercenaires qu'ils n'avoient pas

preveu. Les Troupes détachées pour former la garnison de Trevi n'y furent pas plutôt entrées, qu'elles prétendirent que la Bourgeoisie de la ville avoit eu tort de se rendre si promptement à Chaumont, & de ne pas tenir pour la République jusqu'à l'extrémité. Elles crurent que la conjoncture estoit venue de l'en punir; & parce qu'elle avoit la reputation d'estre fort riche, la resolution fut prise de la piller sur deux raisons. L'une que Trevi seroit prise pour une troisième fois avec aussi peu de difficulté qu'il en avoit eue dans les deux précédentes; & que comme en ce cas les François ne manqueroient point de la piller, il estoit de la prudence de les prévenir. L'autre que les soldats Vénitiens animez par le butin qu'ils viendroient de faire, combattroient avec d'autant plus de vigueur qu'ils jugeroient des richesses du reste du Duché de Milan par celles qu'ils auroient trouvées sur la frontiere de cet Etat. Mais cette entreprise estoit trop hardie; & si la garnison de Trevi semettoit seule en devoir de l'exécuter, il

1509.

seroit aisé de l'en punir en obligeant le reste de l'armée de Venise à la tailler en pieces. Il falloit donc chercher l'impunité dans la multitude des coupables, en partageant le pillage avec toute l'armée; & ce fut pour cela que la garnison ouvrit les portes de la Ville, & invita tous les soldats Venitiens à la seconder. Elle n'eut pas de peine à trouver des complices; & le desordre en moins d'un quart d'heure devint si grand, que si les François se fussent presentez devant Trevi ils auroient défait leurs ennemis sans combattre. Ils n'estoient pas loin; & Petilien & l'Alviane furent avertis qu'il paroissoit delà l'eau un gros de trente mille hommes, qui cherchoit par tout des guez pour la passer. Petilien & l'Alviane ne defererent pas d'abord à l'avis qu'on leur donnoit, & se contenterent de détacher deux ou trois hommes de confiance pour aller voir s'il estoit veritable. Le second rapport fut conforme au premier; & comme il n'y avoit pas de temps à perdre pour empêcher le trajet de l'Adde, ils entrèrent eux-mes-

mes

mes dans Trevi pour en tirer leurs 1509.
soldats. Mais la voix des Officiers
generaux ne se fait jamais moins en-
tendre que dans les tumultes causez
par le butin. Petilien & l'Alviane
n'eurent pas l'autorité de faire retour-
ner cinquante soldats sous leurs en-
seignes ; & il falut enfin venir au der-
nier remede, qui s'estoit pratiqué avec
tant de succez dans les guerres de
Naples sous Charles Huit. On mit
le feu en mesme temps dans tous les
quartiers de la ville : mais le vent ne
le seconda pas , & l'on fut contraint
de chercher & d'entasser les matieres
combustibles les unes sur les autres
pour l'accroître Il se passa trois heu-
res avant que l'incendie fût en estat
de chasser les soldats des maisons
bourgeoises ; & quand on les eut mis
en ordonnance & approchez assez de
l'ennemy pour l'observer , on recon-
nut que les François avoient eu le
loisir de dresser au dessous de Cassia-
no trois Ponts de Bateaux assez pro-
ches les uns des autres ; & de passer
par dessus , premierement leur cava-
lerie , ensuite l'Artillerie & le bagage,

E c

1509.

& en dernier lieu leur Infanterie. Comme ils s'estoient rangez en bataille à mesure qu'ils traversoient l'Adde, & que les premiers passez avoient eu la precaution de laisser derriere eux assez de terrain pour leurs compagnons on les trouva dans une ordonnance si reguliere que Petilien & l'Alviane ne jugerent pas à propos de les attaquer nonobstant qu'ils les supposassent extraordinairement fatiguez, tant de leur longue marche que du trajet de la riviere. Ils éviterent mesme de leur donner le temps d'escarmoucher; & dès qu'ils les eurent suffisamment reconnus pour s'assurer que Loüis Douze estoit en personne à la teste de ses Troupes, ils retournerent sur leurs pas; & camperent sur une éminence qui d'un côté couvroit la ville de Trevi, & de l'autre pouvoit estre renduë inaccessible par le travail d'une seule nuit. Tous les Soldats & les Officiers furent employez à remuer la terre; & le camp de la Republique parut le lendemain douzième si bien retranché, qu'il y auroit eu de la temerité à l'insulter, quand mesme les

François eussent eu l'avantage du nombre des Soldats que les Venitiens avoient sur eux. Trivulce en jugea de cette sorte, apres l'avoir observé de ses propres yeux : mais il ne laissa pas d'aller trouver Louïs, & de se signaler par une ingenuité dont on ne croyoit pas capable ceux de sa Nation. Il se retracta de ce qu'il avoit dit le jour precedent ; & convint de bonne foy que si son avis avoit esté suivi, les affaires des François eussent esté ruinées dans l'Italie. Il ne s'excusa que sur la trop bonne opinion qu'il avoit eüe de l'armée de Venise & de ses Officiers generaux. Il predict par avance le malheur qui leur en arriveroit : Il assura le Roy qu'il avoit gagné la victoire en passant le Fleuve ; & que ce qui luy restoit à faire, étoit moindre sans comparaison que ce qu'il avoit fait. Louïs excité par le discours de Trivulce, alla presenter la bataille le mesme jour aux ennemis ; non pas tant dans l'esperance de se satisfaire, que d'augmenter le courage de ses soldats, en les convaincant que les Venitiens les apprehendoient.

1509. quoy qu'ils fussent deux fois plus forts qu'eux. Sa Majesté passa trois heures entieres à défier Petilien & l'Alviane, qui se contenterent de la saluer à coups de canon; & ne permirent pas mesmes à leur cavalerie legere d'escarmoucher, de peur qu'elle ne s'engageât trop avant, & qu'il ne fust necessaire de détacher les hommes d'armes pour la ramener au camp. Loüis fut donc contraint de retourner dans le poste où il avoit passé la nuit precedente; & la ruse qu'il inventa le lendemain treisième pour attirer les ennemis au combat, ne réussit pas mieux. Ils avoient jetté une forte garnison dans la jolie ville de Ripalta, située presque à leur vuë, & ils en tiroient leurs principales commoditez. Il n'y avoit pas d'apparence de souffrir qu'elle se perdît sans tâcher de la secourir; & s'ils ne le faisoient, ils devoient s'attendre que leur reputation en seroit flétrie. Loüis étoit si persuadé qu'ils hazarderoient tout plutôt que de s'attirer un tel reproche, qu'il se prepara pour insulter Ripalta de la mesme maniere que

s'il eut esté question de combattre. Il 1509.
l'investit avec toutes ses troupes, & —
la foudroya de toute son artillerie. La
garnison estoit de l'opinion de Louïs ;
& s'attendoit si bien qu'on la dégageroit,
qu'elle ne s'étonna pas d'estre at-
taquée par toute l'armée Françoisse
en mesme temps. Elle résista quatre
heures entieres : mais sa vigueur di-
minuant au bout de ce terme , &
personne ne venant à son secours ,
elle fut emportée & tuée si universel-
lement , qu'il ne s'en sauva pas un
soldat. Louïs frustré de son espéran-
ce , donna le reste du jour & toute
la nuit suivante à son armée pour se
reposer ; & inventa une troisiéme ru-
se pour joindre l'ennemy en pleine
campagne , qui eut plus de succez
que les deux précédentes. Il fut à
cheval le quatorze de May mil cinq
cens neuf avant le jour , & rangea
suivant sa coûtumée son armée en trois
corps. Il ne mit à l'avant-garde que
cinq cens hommes d'armes , & les
six mille Suisses qui servoient dans
son camp ; & il en donna la condui-
te à Chaumont , non seulement à cau-

1509. se que le Cardinal d'Amboise son on-
cle auroit este fâché qu'on eût jetté
les yeux sur un autre que luy, mais
encore parce que Sa Majesté preten-
doit qu'il agît avec d'autant plus de
vigueur, qu'il avoit un double inte-
rest à vaincre. Car outre la raison
qui luy estoit commune avec tous
les autres François d'augmenter sa re-
putation, il prevoyoit que s'il estoit
vaincu il perdrait son Gouvernement,
& s'il vainquoit il obtiendrait encore
celuy de l'Etat de Terre-ferme. Le
corps de Bataille fut renforcé de mil-
le Lances qui couvroient six mille
fantassins Gascons, à la teste desquels
on avoit placé les mille fortis de Tre-
vi, qu'on reconnoissoit aux armes
neuves qui leur avoient esté données
au lieu de celles que les Venitiens leur
avoient ostées. Le Roy estoit en per-
sonne à la Cornette blanche avec les
Ducs de Lorraine & de Gueldres,
le Comte de Nevers, le Maréchal
d'Aubigny; & un tres-grand nom-
bre de Seigneurs François accourus
pour se signaler, entre lesquels on
comptoit Montamar, Noailles, d'A-

Iegre , Perfi, Molard , Vendeneffe , 1509.
les deux cens Gentilshommes de la
Garde , & plusieurs Aydes de Camp
destinez à recevoir ses ordres , & à
les porter où besoin seroit. L'Arriere-
garde estoit égale à l'Avant-garde pour
le nombre & pour la valeur des Ca-
valiers & des Fantassins , mais elle
avoit à sa teste un meilleur Officier
general. C'estoit la Palice qui la com-
mandoit ; & marchoit dans une distan-
ce si proportionnée aux deux autres
corps, qu'il luy seroit aisé de secourir à
temps celui qu'il verroit le plus pressé.
Les Volontaires avoient esté destinez
sous Montpensier pour le corps de re-
serve. Ils s'en estoient plains ; & on
les avoit appeisez en leur donnant
une parole que l'on tint exactement,
qu'on les appelleroit & les mettroit
aux mains avec les ennemis aussi-tôt
que l'on verroit plier l'un des trois
corps.

Louïs apres s'être mis en posture de
cōbatre, y disposa les ennemis en mar-
chant à la hâte par l'un des deux grâds
chemins qui conduisoient à Vaila &
à Pandone. Celuy qu'il prit estoit le

1509. plus éloigné de la riviere d'Adde, &
— le plus long, mais en recompense il
estoit beaucoup plus large & plus
commode. Son dessein estoit lors qu'il
feroit arrivé aux deux lieux que l'on
vient de nommer, de s'y retrancher,
& d'enlever de là les vivres qui vien-
droient à l'armée de Venise. Il se pro-
posoit de l'affamer de cette sorte en
moins de trois jours, & l'effet en
paroissoit infaillible; parce que le Païs
déjà mangé par le séjour que les Ar-
mées y avoient fait, ne pouvoit nour-
rir les soixante mille soldats, & deux
fois autant de boüches inutiles, dont
l'armée de Venise estoit composée.
Les Bateurs d'estrade Venitiens n'eurent
pas plutôt informé Petilien &
l'Alviane de la marche de Louïs, qu'ils
devinerent son intention. Ils allerent
mesme plus loin, puis qu'ils estime-
rent qu'elle réussiroit infailliblement
si elle n'estoit prevenüe. Ils ne deli-
bererent donc pas s'ils quitteroient à
l'instant le poste qu'ils avoient eu tant
de peine à fortifier; & tout leur soin
se reduisit à faire plus de diligence que
l'ennemy, & à camper avant luy dans
Vaila

Vaila & dans Pendone. Ils comprirent assez le hazard de la bataille où ils s'exposeroient : mais ils le négligerent, ou du moins ils l'estimerent moindre que la famine dont ils estoient menacés. Le chemin qui leur restoit à prendre estoit le moins long ; & ce fut là toute leur consolation. Le Cardinal Bembe pretend qu'ils d.viserent leur armée en quatre corps afin d'éviter l'embarras : mais outre qu'il ne nomme pas ceux qui menerent le trois & le quatre , toutes les Relations Françaises & Italiennes , ne font mention que deux colonnes. Petilien qui devoit marcher à la teste de la premiere , & par consequent couroit le moindre risque , eut la consideration pour l'Alviane , non seulement de luy donner la plus grande partie des troupes , mais encore de luy permettre de choisir les meilleures. Il se mit à la teste de celles que l'Alviane avoit rebutées. Son grand âge ne l'empêcha ny de haster ses gens de guerre , ny de marcher avec tant de promptitude qu'il arriva sans obstacles auprès de Vaila , mais l'Alviane qui s'estoit mis dans les der-

1509. niens rangs de la seconde colonne ne fut pas si heureux. Il estoit encore vis à vis de la petite ville d'Agnadel, lors que l'Avant-garde des François l'atteignit, & luy fit une charge assez rude pour l'obliger à faire un quart de conversion. Le terrain qu'il occupoit alors, estoit le plus commode pour les Vénitiens qu'ils eussent pû choisir. Les païsans y avoient planté force vignes; & les eschalas plus grands que dans les autres païs, y servoient comme de ramparts. Les soldats qui y seroient rangez en bataille ne pourroient estre forcez que tres-difficilement, puisque la cavalerie des ennemis ne pourroit ny passer au travers, ny franchir à point nommé la multitude des fosses creusez pour les Marcots. L'Avant-garde Françoisse sur tout y trouveroit un obstacle particulier; en ce que son infanterie Suisse dont les corps estoient épais & pesans, ne seroient pas propres à se glisser au travers des vignes, & à éviter les coups de l'Infanterie Italienne qui l'attendroit de pied ferme, & ne la tireroit qu'à bout portant. Mais la dé-

fense de combattre estoit si precise, 1509.
 que l'Alviane avant que de s'y resou-
 dre tenta le dernier expedient. Il en-
 voya un homme de confiance à Pe-
 tilien: Il luy remontra le danger où
 il estoit: il le convainquit de l'impos-
 sibilité d'éviter le combat, & le con-
 jura de venir à son secours: mais Pe-
 tilien estoit trop aise de se voir hors
 de peine, pour faire assez de reflexion
 sur celle de son Lieutenant general.
 Il luy manda par le mesme homme de
 confiance, qu'il sçavoit bien la dé-
 fense absoluë que le Senat leur avoit
 faite de combattre; & pour l'exhor-
 ter à l'achevement de la retraite qu'il
 avoit si bien commencée, il luy dit
 qu'il estoit trop habile pour ne pas
 tirer tout l'avantage possible de l'iné-
 galité du territoire d'Agnadel, &
 pour ne pas opposer tour à tour quel-
 ques troupes à la premiere furie des
 François, pendant que les autres pour-
 suivroient leur route. Que le salut de
 la Republique estoit entre leurs mains;
 & que si la posterité reprochoit un
 jour à l'Alviane de l'avoir hazardé,
 elle n'auroit jamais occasion d'accuser

1509.

Petilien d'une semblable imprudence. L'Alviane abandonné à luy-mesme, prit son parti d'une maniere, qui aourny la plus illustre contestation du siecle passé en matiere de guerre. La question fut s'il avoit pû éviter la bataille ; ou s'il avoit esté forcé de combattre. Les politiques & les experimentez en l'art militaire se partagerent là-dessus ; & ceux qui se donnerent la peine de visiter les lieux avant que de porter leur jugement, ne le rendirent pas plus uniforme. Ceux qui n'estoient pas favorables à l'Alviane pretendirent, que comme il avoit la plûpart de la Cavalerie des Venitiens, & que par consequent il estoit plus fort des trois quarts pour le moins que Chaumont qui s'estoit mis à ses trouffes, il pouvoit aisement luy opposer des escadrons frais de quart d'heure en quart d'heure, pendant que les autres iroient successivement à la teste de l'Infanterie, & luy montreroient l'exemple de hâter sa marche. Qu'il luy restoit plus de jour qu'il n'en falloit pour joindre Petilien, avec quelque lenteur que marchât la secon-

de colonne; & que si les François eussent esté d'abord repoussez, Chaumont se seroit d'autant moins obstiné à poursuivre les Venitiens, que la cavalerie Françoisse du corps de bataille & celle de l'Arriere-garde, n'eussent pas rompu leur ordonnance pour aller à son secours: mais que l'Alviane succomba à la tentation de combattre contre un Roy de France, ou se vengea de l'injure qu'il avoit receüe des Venitiens. Que cette injure consistoit en ce qu'après les avoir si bien servis dans la guerre contre l'Empereur, non seulement ils ne l'avoient pas assez recompensé, mais encore ils luy avoient donné un Supérieur; qui pour estre de sa Maison ne luy en retranchoit pas moins les occasions de se signaler, & n'estoit pas moins en estat de remporter la principale gloire de tout ce qui s'executeroit de hardi ou d'heureux. Qu'il se presentoit une occasion singulière de combattre sans luy; & qu'il y avoit d'autant moins d'apparence de la negliger, qu'elle ne reviendroit jamais. Que si les François avoient esté vaincus, ce devoit

1509. estre sur l'inegalité du terrain d'Agna-
del. Si l'Alviane les battoit, il passe-
roit pour le plus grand Capitaine qu'il
y eût depuis Cesar; & s'il succomboit,
il y auroit plus d'honneur que de honte
dans sa defaite. Les amis de l'Alviane
ne dirent pour l'excuser, que ce qu'il
insera depuis dans son Apologie. Il sou-
tint que sa principale force aussi-bien
que celle des François, consistoit dans
sa cavalerie, & que cette cavalerie
n'avoit presque pas la liberté d'agir sur
le terrain qu'elle occupoit. Qu'il au-
roit esté nécessaire qu'elle carracollât
toujours durant sa retraite; & que dans
cette posture il n'auroit pas esté possi-
ble qu'elle le tint assez ferme pour ar-
rester les cinq cens Lances de Chau-
mont qui se fussent ébranlées contre
elle en un seul Escadron. Qu'elles au-
roient infailliblement mis en desordre
la queue de la seconde colonne; &
qu'il ne leur eût falu que cela pour
vaincre, parce qu'en matiere de re-
traite, comme l'on est persuadé que
les meilleures troupes sont celles qui
tournent visage à l'ennemi, on est
aussi convaincu que tout est perdu au

moment qu'on les voit lâcher le pied; & le reste des Soldats qu'elles couvroient, croit estre dispensé de garder ses rangs. De plus le terrain d'Agna-del ne contenoit pas plus d'espace qu'il n'en faloit pour ranger en bataille la seconde colonne; & dez qu'elle l'auroit traversé, elle seroit entrée dans un chemin tout à fait uny. Les ennemis qui n'auroient pas manqué de la poursuivre jusques là, eussent ainsi recouvré l'avantage qu'ils venoient de perdre; & les trois corps de l'armée Françoisse attaquant en mesme temps la seconde colonne de celle de Venise, l'auroient taillée en pieces avant que Petilien eût eu le temps de venir à son secours. Que ce vieux General avoit refusé de combattre par politique, & de peur qu'on n'imputât à luy seul tout le malheur, s'il en arrivoit. Mais que quand l'Alviane se seroit déterminée de combattre sans luy, & qu'il auroit choisi pour cela le champ le plus commode, le mesme Petilien auroit retourné sur ses pas pour assister son Lieutenant General, quand ce n'eût esté que par

1509. — cette invincible raison, qu'en l'état où se trouvoient les affaires de la République, elle ne couroit pas plus de risque en perdant toute son armée, qu'en n'en perdant que la moitié, puisque si l'Alviane estoit vaincu les troupes qui resteroient à Petilien ne suffiroient pas pour arrester les progres du Roy Tres-Chrestien; & quand elles suffiroient, on connoissoit assez le genie des Italiens & des Albanois pour prévoir quela consternation s'y mettroit; & que le nombre des deserteurs en seroit si grand, qu'il n'en resteroit pas la moitié une heure après que l'on auroit sceu la disgrâce arrivée à la seconde colonne.

Ce n'est pas le fait d'un Historien de se declarer pour l'une ou pour l'autre des deux opinions que l'on vient de rapporter, puisque la difficulté est demeurée indecise; & qu'il y eut plus de gens qui plaignirent l'Alviane, qu'il n'y en eut qui le blâmerent. Et de fait il ne perdit presque rien de sa reputation apres la bataille; & on le chercha avec autant d'empressement pour le moins,

que l'on en avoit témoigné pour l'a- 1509.
voir avant qu'il eût esté vaincu.

Quoy qu'il en soit, jamais Officier general ne profita mieux que luy du champ qu'il avoit occupé, & ne prit de plus justes mesures pour arrester ce qu'il apprehendoit le plus, c'est à dire la premiere furie des Ennemis. Il rangea toute son infanterie dans les vignes, & toute la cavalerie derriere les fossez qui servoient à les provigner. Il avoit derriere luy un champ assez spacieux pour combattre : tout uni à la verité, mais pourtant commandé par une éminence qui en estoit proche. Il apprehenda que les François ne le chassassent de ces vignes; & pour les en empêcher, il fit porter la meilleure partie de son Artillerie sur cette éminence. Il l'y disposa de sorte, que si les ennemis poursuivoient la seconde colonne jusques-là, ils auroient à recommencer un nouveau combat, parce d'un costé l'artillerie rangée sur l'éminence foudroyeroit également leurs Escadrons & leurs bataillons, sans qu'il leur fût possible de se mettre à couvert; & d'un au-

1509.

tre costé la seconde colonne favorisée par la mesme artillerie, se remettroit en ordre, & reprendroit assez d'ha-leine pour faire ou pour soutenir de nouvelles attaques.

L'Avant-garde Françoisé commen-ça la bataille avec autant de confian-
ce que si elle eût esté assurée de vain-
cre, mais elle trouva d'abord plus de
difficulté qu'elle ne s'estoit imaginée.
Les chevaux bardez & caparaçonnez
ne pouvoient passer au travers des es-
chalias ny franchir les fosses, & leurs
Chanfreins leur estoient un troisieme
obstacle. Les cavaliers estoient mirez
de prés, & portez par terre par les Ar-
quebusiers Venitiens; & si ces cavaliers
estoient assez heureux pour éviter le
coup mortel, & pour n'estre blesez
qu'en des lieux qui ne les empêchoient
pas de combattre, ils n'en demeu-
roient pas moins hors de combat, puis-
que les Picquiers ennemis bleissoient
infailliblement leurs chevaux; & ces
animaux entrant en furie, tournoient
reste malgré ceux qui les montoient;
& les jettans au travers des seconds
rangs, y mettoient la confusion.

Chaumont crut remedier à cet inconvenient en faisant retirer sa cavalerie, & menant en sa place les six mille Suisses dans la meslée: mais les Suisses eurent presque autant de peine à passer au travers des eschalas, qu'en avoient eu les chevaux. Ils estoient gros & armez; & les Italiens qui les attendoient de pied ferme, les tiroient dans le moment qu'ils estoient contrains de se mettre de côté pour passer. Ceux qui n'estoient pas tuez dans cette posture, succomboient bien-tost apres par une autre raison.

Il avoit plû la nuit precedente: Le terroir estoit bas; & l'eau qui l'avoit humecté le rendoit glissant, à proportion de ce qu'il estoit gras. Les Suisses qui s'avançoient n'avoient pas assez de loisir pour prendre garde aux lieux où ils mettoient le pied, & se trouvoient d'ailleurs trop resserrez pour cela. Ils trebuchoient à chaque mouvement qu'ils faisoient; & l'ennemy les voyant par terre, les tuoit en les raillant, ou en leur disant des injures.

Chaumont ne sçachant plus que fai

& marcherent si viste , que lors que les Venitiens avoient tué un soldat , l'autre mettoit à l'instant le pied sur son corps , & s'en servoit comme de marche pour sauter plus loin. Ainsi les Arquebusiers Venitiens n'eurent plus le loisir de recharger ; & l'inégalité du lieu ne leur permettant pas de faire un circuit pour se mettre derrière leurs compagnons , ils furent contrains de s'exposer aux coups ; & de recevoir la mort par les François , qui avoient attendu à tirer leurs arquebuses que l'ennemy eût tiré les siennes.

Le Baron de Molard qui estoit un de leurs principaux Chefs , mit alors en usage un stratagème qui ne contribua pas peu au gain de la victoire. Il divisa ses Gascons en divers pelotons de quatre ou cinq personnes au plus , & leur dit de s'avancer le plus qu'ils pourroient dans le camp de l'Alviane , & de ne tirer leurs arquebuses aux Venitiens que par derrière. Plusieurs de ces pelotons refuserent d'abord d'obeir à Molard , parce qu'ils estimoient impossible l'exécution de

1509.

l'ordre qu'ils recevoient de luy. Mais d'autres se fiant plus à son experience qu'à leurs propres lumieres, donnerent teste baissée au milieu de l'ennemy, & trouverent plus de facilité à le charger qu'ils ne l'avoient crû. Le camp de l'Alviane fut percé dans le mesme temps en plus de cent endroits; & les Gascons les plus avancez attaquant les Venitiens par derriere à proportion que leurs compagnons les prenoient par devant, en mirent hors de combat un si grand nombre que l'Alviane malgré qu'il en eût tira son armée d'entre les vignes qu'il ne pouvoit plus garder, & la rangea en bataille auprès de l'éminence où il avoit disposé son Artillerie.

C'estoit là que Loüis l'attendoit; & il ne l'y eut pas si tost veu, que par un emportement de courage dont on laisse le jugement aux plus habiles, il mena ces deux cens gentilshommes enfoncer la seconde colonne à l'endroit le plus exposé au Canon de la coline. Les mille Lances & l'Infanterie du corps de bataille François suivirent leur Roy avec toute la diligence possi-

sible; & le trouvant dans un si grand danger de sa Personne, crurent qu'il seroit inutile de le conjurer d'en prendre plus de soin. Ils jugerent prudemment que l'unique moyen de le mettre en seureté, consistoit à vaincre au plutost; & chargerent tous ensemble l'Alviane avec une vigueur, à laquelle il ne put résister plus de demie heure, quoy qu'il n'eût rien négligé de ce qui les pouvoit arrester plus long-temps; & qu'il eût mêlé de sorte ses escadrons avec ses bataillons, que les uns pouvoient assister les autres en cas de besoin; & néanmoins n'estoient pas exposez à perdre leurs rangs, en cas que leurs compagnons qui les devoient couvrir se renversassent sur eux.

La force l'emporta cette fois sur la raison, & les Venitiens ne laisserent pas de se mettre universellement en déroute tout d'un coup, & sans avoir plié. L'Alviane agissoit au milieu de son armée dans un escadron de Cavaliers choisis, qui se deffendirent jusqu'au dernier soupir, & refuserent le quartier qu'on leur offroit. Il fit

1509. ce qu'il put pour chercher la mort,
— & nela trouva pas. On le renversa de
dessus son cheval : On luy fit une
grande balafre sur toute la largeur du
front ; & on l'auroit achevé de tuër,
sans un soldat François qui le recon-
nut, & persuada ses compagnons de
luy sauver la vie. Les Historiens ne
conviennent pas du nombre des gens
de guerre qu'il perdit. Il y en eut huit
mille selon ceux qui en mettent le
moins, & quinze mille suivant la sup-
putation de ceux qui en augmentent
plus le nombre.

On a veu que Petilien avoit osté
l'esperance à l'Alviane de le secourir,
supposé qu'il hazardât la bataille. Mais
il y a de l'apparence que ce n'estoit
que pour l'obliger à suivre avec plus
d'exactitude les ordres du Senat de
Venise, puis qu'aussi tost qu'il apprit
qu'il estoit aux mains avec les Fran-
çois, il eut honte de les laisser pe-
rir, & retourna sur ses pas avec la
premiere colonne. Il avoit souvent re-
connu de ses propres yeux le territoi-
re d'Agnadel : Il se souvenoit d'avoir
donné à l'Alviane les meilleures trou-
pes

pes de l'armée Venitienne, & il concluoit de ces deux principes que la bataille dureroit au moins le reste du jour. Cependant il n'y avoit que trois heures qu'elle avoit commencé, lors qu'il rencontra les fuyards qui se jetterent avec tant d'impetuosité sur ces premiers rangs qu'ils les renverserent.

La consternation passa bien-tost aux seconds, & de là jusqu'au derniers; & les soldats de la seconde colonne jetans leurs armes pour fuir avec moins d'embaras, se débänderent en si grand nombre, que Petilien avec toute son autorité & toutes ses prieres n'en retint pas sous ses Enseignes plus de la moitié. Il y auroit eu de la temerité à exposer cette moitié à l'insulte des Vainqueurs; & Petilien revenu à ses vieilles maximes, jugea plus à propos de la conserver pour garnir les places qui couroient risque d'estre attaquées les premières.

Il retourna donc à Vaila avec plus de précipitation qu'il n'y estoit allé; & Louis demeura le maître du champ de bataille, de l'Artillerie, du baga-

1509. ge, de six mille prisonniers, & sur
— tout du chef des ennemis. L'Arrière-garde Françoisse ne combatit pas : car outre que le Roy en commandant aux Volontaires de soutenir Chaumont, luy avoit ordonné de tenir leur place & de servir de corps de reserve, Sa Majesté avoit envoyé un Ayde de Camp à la Palice pour luy dire de réserver les siens ; & de les tenir immobiles, jusqu'à ce qu'il prît envie à Petilien de secourir l'Alviane. La pluspart de la cavalerie Françoisse se mit aux trousses des fuyards ; & Loüis retourna dans sa Tente où l'on avoit conduit l'Alviane désarmé, & défiguré de sorte qu'il paroïssoit méconnoissable à cause du sang qui coulant de sa blessure luy ôtoit l'usage de la veüe. Il se comporta devant le Roy d'une manière, qu'il le fit paroître plus grand apres sa defaite qu'il ne l'avoit semblé durant le combat. Il prit le milieu si difficile à trouver entre la bassesse d'ame de Henry Six Roy d'Angleterre dans la Prison du Duc d'Yorc, & la fierté à contre-temps que le Sultan Bajazet Premier avoit témoignée

à l'abord de Tamerlan. Il ne luy échappa rien d'approchant du desespoir ou de l'insensibilité. Il parla peu ; mais ce qu'il dit fut d'un ton aussi ferme qu'il le pouvoit sans perdre le respect.

Il avoïa d'estre tout-à-fait penetré de son propre malheur ; & il ajoûta pourtant que s'il estoit capable de quelque consolation, ce seroit de penser qu'il venoit d'estre vaincu par le plus grand Roy du monde, agissant à la teste de son Armée, faisant aussi bien la fonction de Soldat que de Capitaine, & s'exposant aux plus grands dangers. Qu'au reste il ne s'inquietoit pas de l'avenir, parce qu'il connoissoit d'un côté la generosité & la clemence de celuy dont il estoit prisonnier ; & de l'autre les services qu'il avoit rendus à la Republique de Venise, luy donnoient lieu d'esperer qu'elle penseroit bien-tôt à procurer sa liberté.

Le Roy avoit esté surpris à la veüe de l'Alviane, parce qu'il ne s'attendoit pas de le trouver dans sa Tente. Sa Majesté se souvint dans ce moment de l'infidelité qu'il avoit com-

1509. mise à son égard, en servant les Espagnols apres avoir receu l'argent de France, & en leur menant les troupes levées de l'argent que le Cardinal d'Amboise luy avoit donné. La perte du Royaume de Naples s'en estoit ensuivie, & cette action estoit trop noire pour ne pas recevoir au moins une legere correction. Cependant Louis se contenta d'insinuer indirectement à l'Aviane qu'il ne l'avoit pas oubliée, mais que sa propre gloire luy en ostoit le ressentiment. Il le renvoya en commandant à ceux qui le gardoient d'employer à sa guerison les meilleurs Chirurgiens de l'armée, & de le traiter en prisonnier de sa qualité.

Les mesmes Relations qui ont parlé si diversément de la perte des Venitiens, ne conviennent pas mieux du nombre des morts du costé des François. Celles qui n'en mettent que deux cens, sont ridicules; & les autres qui vont jusqu'à cinq cens, ne sont pas assez proportionnées à l'inégalité du terrain sur lequel on combattit d'abord, & l'avantage qu'eut l'Artillerie Venitienne durant une pe-

rite demie heure, de foudroyer à son gré la cavalerie & l'infanterie des ennemis. Les François n'employèrent que le reste du jour & la nuit suivante à se reposer, & Loüis apres avoir fait Chevaliers Noailles, Vendenesse, la Fayette, & quelqu'autres Seigneurs qui s'estoient signalez à sa veüe, poursuivit sa victoire avec une chaleur qui n'estoit point ordinaire aux François. Il se presenta dès le lendemain quinze de May devant la Ville de Caravagio, & trouva que la nouvelle de son bonheur l'y avoit devancé. Cette place estoit forte, & assez-bien pourvüe pour soutenir un long siege: mais la Bourgeoisie y estoit la Maîtresse, & n'avoit garde de se deffendre sans esperance de secours. Elle deputa vers le Roy; & le trouva d'autant plus favorable qu'il avoit inventé un merveilleux expedient pour se faire ouvrir les portes des villes de la Republique sans user de violence.

Il ne touchoit ny aux biens, ny à la liberté des habitans. Il leur laissoit la jouïssance de leurs Privileges: Il n'augmentoît point ce qu'ils avoient

1509. accoustumé de payer aux Venitiens;
— & il exigeoit seulement qu'on luy
mît entre les mains les Nobles, que
la Republique tenoit dans chaque vil-
le pour y administrer la Justice. Il pré-
supposoit que ces Gentilshommes é-
toient des plus riches; & que par
consequent la rançon que l'on tire-
roit d'eux seroit plus que suffisante,
non seulement pour payer l'Armée
Françoise, mais encore pour surve-
nir aux autres frais de la guerre; &
de fait il ne se trompa pas dans sa
conjecture.

Le peuple de Carravagio qui ne s'at-
tendoit pas d'en estre quitte à si bon
marché, livra de bon cœur ses Magis-
trats; qui estans accoustumés à goûter
toutes les douceurs de la vie, & ne
pouvant se résoudre de supporter
long-temps les incommoditez de la
prison, payerent avec empressement
la plus grande partie de ce qu'on leur
demanda. Leur exemple fut suivy de-
puis par les Magistrats des autres Vil-
les; & l'on admira long-temps la pru-
dence de Louis, qui avoit trouvé le
secret d'amaasser en peu de temps par

une voye innocente, plus d'argent qu'il ne lui en feroit revenu s'il avoit abandonné ses conquestes au pillage. Le Gouverneur de la Citadelle de Carravagio se vanta d'une longue resistance, mais elle fut reduite à deux jours. Celuy qu'il envoyoit dans la Chambre des poudres, y mit le feu par un accident dont les Historiens ne conviennent pas, & fut le premier puni de son imprudence. Les Fortifications de la Place furent ouvertes de tous côtez, & il ne tint qu'à Louis de la prendre de force. Il aima pourtant mieux recevoir les assiegez à composition, & ne pas pousser trop loin son avantage.

La seconde ville qu'il attaqua fut Bergame; où la garnison Venitienne estant plus forte qu'à Carravagio contraignit les Bourgeois de se défendre, mais son humeur guerriere ne luy dura pas long-temps. Elle n'eut pas plutôt veu l'Infanterie Françoisse negliger les formes ordinaires des Sieges, & se preparer pour l'escalade, qu'elle témoigna moins de courage que les Bourgeois n'en avoient eu. Elle n'osa

1509.

pas à la vérité députer vers Louis pour la capitulation : mais elle engagea les Bourgeois dans cette fonction, & leur donna pouvoir de l'y comprendre. Les Articles furent dressés & accordez en moins d'une heure, mais il survint un obstacle qui empêcha la Citadelle d'imiter la ville.

L'importance de Bergame avoit paru si grande au Senat, que contre sa coutume il y avoit mis deux Gouverneurs indépendans l'un de l'autre; & comme la jalousie regne presque toujours dans cette sorte de personnes, le Gouverneur de la Citadelle qui n'avoit pu s'opposer à la lâcheté de celui de la Ville, se piqua de la rendre plus signalée par une longue résistance. Il blâma la conduite de son Collègue lors que les François le sommerent d'en suivre l'exemple, & leur dit qu'il avoit dequoy les occuper le reste de la campagne. Il prononça ces mots d'un ton si fier qu'on le crut sur sa parole; & comme il n'estoit pas nécessaire d'amuser toute l'Armée à former un Siege de cette nature, & que trois ou quatre mille hommes suf-
fisoient

fisoient pour cela, Louïs se contenta 1509.
de les y laisser. Il marcha promptement
devant la ville de Bresse, qui dans la
conjoncture d'alors devoit décider la
fortune de l'Etat de Terre-ferme. L'ar-
mée de Petilien s'y estoit retirée, &
les Provediteurs Cornaro & Gritti en
avoient disposé les Habitans à tenir jus-
qu'à la dernière extremité. Ils ne man-
quoient de rien; & leur commerce étoit
le plus grand de l'Europe, après ceux de
Venise, de Lyon & de Florence: mais
la prudence la plus raffinée n'avoit pû
prevoir l'inconvenient qui les empê-
cha de résister.

Bresse estoit extraordinairement peu-
plée, & ne donnoit pas volontiers
droit de Bourgeoisie aux Etrangers.
Il estoit arrivé de là que les Factions
des Guelphes & des Gibelins s'y é-
toient conservées, quelque effort
qu'eût fait la République pour les
étouffer. Jean François Comte de
Gambara estoit chef de la Guelphe,
& ne manquoit d'aucune des qualitez
qui servent à ménager finement les
plus difficiles intrigues. Il entretenoit
depuis plusieurs années une étroite

1509.

liaison avec Trivulce, qu'il sçavoit estre chef des Guelphes du Duché de Milan; & quoy que ces deux hommes de qualité eussent souvent des nouvelles l'un de l'autre, ils y apportoitent tant de précaution que la Republique n'en avoit rien découvert. Et de vray si elle en eût eu le moindre soupçon sur tout depuis qu'elle avoit fait perdre aux François le Royaume de Naples, Gambara auroit mal passé son temps.

La faction Gibeline avoit alors dans Bresse tout l'avantage sur la Guelphe. Les Venitiens l'appuyoient en effet, quoy qu'ils feignissent de n'estre ny pour l'une ny pour l'autre, & de les haïr également; & il n'estoit pas à presumer qu'ils changeassent, tant que leurs affaires iroient bien. La seule espérance qui restoit donc aux Guelphes de Bresse, consistoit à passer en quelque maniere que ce fût sous la domination Françoisë; parce que Trivulce ayant toujours beaucoup de credit à la Cour de Louis, s'il n'obtenoit que les Guelphes assujettissent à leur tour les Gibelins, on luy ac-

corderoit au moins qu'ils véussent dans une entière indépendance, à l'égard de leurs adversaires. Ainsi notwithstanding que les restes de la défaite d'Agnadel fussent entrez dans Bresse, & que la Bourgeoisie eût presté un nouveau serment aux Provediteurs de tenir jusqu'au dernier morceau de pain, Gambara ne laissa pas de mander à Trivulce qu'il luy livreroit une des Portes qu'il marqua, pourveu qu'il eût la parole & l'écrit de Louïs, que Sa Majesté Tres-Chrestienne garantirroit la ville du pillage, & que Bresse seroit traitée de la mesme maniere que Carravagio l'avoit esté. Louïs ravi de trouver une occasion qui levoit les difficultez de la conquête de l'Estat de Terre-Ferme, accorda les seuretez que Gambara demandoit; & marcha des premiers à Bresse, sur la sage présupposition que sa presence retiendrait l'Infanterie Suisse aussi-bien que la Françoisse dans le devoir, & les empêcheroit d'entrer dans les boutiques des Marchands qui estoient toutes pleines de ve-lours.

1509.

Le soin de Sa Majesté ne fut pas inutile; & Gambarara qui s'estoit avancé pour la recevoir à la porte qu'il avoit ouverte, obtint encore d'Elle que les François ne chargeroient point les soldats Venitiens dans les ruës, & leur permettroient de se retirer. Cela fut cause qu'il n'y eut pas de sang répandu, parce que les Bourgeois assurés d'un bon traitement ne se deffendirent pas; & les Soldats Venitiens qui s'attendoient d'estre attaquez separement dans chaque ruë par le peuple qu'ils soupçonnoient d'intelligence avec la France, trop heureux de ce qu'on leur ouvroit une porte, & que l'on consentoit à leur sortie, remirent leurs épées dans leurs fourreaux; & se hasterent de prendre le chemin de Peischiera, qui estoit la principale forteresse restée aux Venitiens. Ils croyoient se mettre à l'abry sous l'Artillerie de cette Place & s'y reposer en attendant qu'on les renforçât: mais Loüis fut incontinent à leurs trousses; & ne les estima pas néanmoins assez pour leur opposer toute son armée.

Il en donna la moitié à Chaumont qui la conduisit devant Creme. Cette Place estoit fortifiée autant que le permettoit le peu de connoissance que l'on avoit alors de l'Architecture militaire; & le Gouverneur que le Senat y avoit mis, avoit cru bien faire de recevoir sept ou huit cens des soldats qui avoient deserté l'armée Venitienne après la défaite d'Agnadel. Il ne pensoit qu'à renforcer sa garnison, & qu'à opposer aux François un plus grand nombre de défenseurs: mais pour son malheur il donna de l'employ à Souzino Benzone Gentilhomme né dans Creme, qui avoit commandé une compagnie de Cavalerie sous Petilien. Benzone s'estoit débandé des premiers; & il luy importoit de couvrir sa lâcheté, ou d'empescher au moins qu'elle ne parût toute entiere aux yeux de ses compatriotes. Il y travailla dans les conferences secretes qu'il eût avec eux; & leur representa les affaires de la Republique en si mauvais estat, qu'il leur inspira le desir de se rendre aux François. Le Gouverneur en fut aver-

1509. ty, mais trop tard pour y remedier.

Il auroit falu pour cela désarmer le peuple, & il n'y avoit pas d'apparence de l'entreprendre à la vuë des vainqueurs. Il crut qu'il y auroit moins de mal pour luy de permettre aux Bourgeois de capituler avec Chaumont, à condition qu'ils le comprendroient avec sa garnison dans les Articles.

Chaumont ne s'arresta dans Creme que pour y mettre garnison, & pour changer le Magistrat. Il se hesta d'investir Cremone sur le bruit qui couroit & se trouva veritable, que les habitans & le Gouverneur y estoient aux mains. Les habitans qui s'estoient maintenus dans le droit de se garder eux-mesmes, convaincus de l'impuissance où estoit la Republique de les retenir sous sa domination, s'estoient déclarez pour la France; & le Gouverneur du chasteau ne s'en estoit pas beaucoup mis en peine, à cause que n'ayant pas assez de troupes pour défendre le grand circuit des murailles, & ne voulant se rendre qu'à l'extrémité, il avoit profité de l'occasion

pour retirer les gens de guerre & ses munitions dans la Forteresse, où Chaumont qui le connoissoit pour brave & pour inflexible tout ensemble l'assiegea dans les regles, pendant que Louïs battoit Peschiera de toute son Artillerie, & avec celle qu'il avoit gagnée sur les Venitiens.

Les remparts de cette Place ne commencerent à s'ébouler qu'au troisième jour de la batterie; & ce ne fut que sur le declin du quatriéme, que la brèche fut raisonnable. Louïs avant que d'y faire donner l'assaut, eut la bonté de sommer le Gouverneur: de luy représenter le peril où il estoit exposé; & de montrer aux soldats de la garnison s'il en vouloit envoyer quelqu'uns, la disposition des troupes Françoises prêtes à monter sur la brèche. Cette civilité toute extraordinaire qu'elle estoit ne servit de rien, & couta la vie à celuy qui dédaigna de s'en servir. Le Gouverneur repartit de mauvaise grace qu'il sçavoit ce qu'il avoit à faire, & que ce n'estoit pas de ses ennemis qu'il vouloit l'apprendre. Qu'ils luy estoient suspects

1509.

lors mesme qu'ils prenoient quelque soin de luy, & qu'il ne leur en avoit point d'obligation.

Loüis irrité de cette réponse, donna le signal de l'assaut; & les Suisses y monterent avec autant d'ardeur que les François, quoyqu'ils s'en fussent dispensés en s'enrôlant. Les assiegez ne succomberent qu'après une résistance de six heures, qui couta la vie à plus de six cens François, & le Gouverneur survêcut à son malheur. Il fut pris tout ensanglanté & mené devant le Roy, qui commanda qu'on le pendit. Cette action est la seule de dureté qui luy échappa durant tout son regne; & les Historiens d'Italie qui la dépeignent avec les plus noires couleurs, suppriment à dessein une particularité qu'il importe de sçavoir.

Le Gouverneur de Cremone s'estoit expliqué, qu'il ne penseroit à ses affaires que lors qu'il apprendroit la dernière résolution de celui de Peschiera; & se deffendroit là-dessus avec une opiniâtreté, qui couteroit aux François beaucoup d'hommes & d'argent. Il importoit d'abaisser sa fierté;

& l'on ne pouvoit d'une maniere qui 1509.
fist plus d'impression sur son esprit,
qu'en luy donnant lieu de conclure
que s'il attendoit l'extremité, il cour-
roit risque du plus honteux des sup-
plices. Ainsi la politique eut plus de
part que la severité dans l'action de
Loüis; & le Gouverneur de Peschie-
ra ne perit, que pour abreger le temps
de la reddition de Cremona.

Loüis n'employa que quinze jours
à toutes les conquestes dont on vient
de parler; & comme il les avoit ache-
vées avec une diligence incroyable,
toute l'Europe s'étonna de ce qu'il
s'arresta en si beau chemin, & qu'il
ne passa pas outre. Les Ecrivains d'I-
talie & d'Espagne luy en font un cri-
me irremissible; & le mettent infini-
ment au dessous d'Hannibal, qui s'a-
musa à des bagatelles apres la victoi-
re de Cannes. Ils exagerent la dispo-
sition de l'armée Françoisse, la foi-
blesse des Venitiens, l'importance des
Places qui restoit à conquerir, la
consternation qui s'y estoit jettée, &
la facilité d'y entrer en se contentant
de les sommer, & ils en tirent cette

1509. consequence, que comme jamais Prince ne laissa échapper volontairement une si belle occasion, jamais Prince ne merita mieux la censure publique que Louis. Il est fâcheux que des Historiens François se soient laissez emporter au torrent des Estrangers; c'est principalement pour les dés-abuser que l'on est obligé de reveler ici un secret, qui a esté la cause de l'égarement de tant de personnes.

Lors que l'on a parlé de la conférence de Cambray, on n'a fait mention que du premier des Traitez, qui y furent conclus. On avoit reservé le second pour cet endroit, non seulement à cause qu'il contient l'entiere justification de Louis: mais encore parce qu'il ne parut qu'alors, & que la Douairiere de Savoye & le Cardinal d'Amboise qui le conclurent, apportèrent tant de precautions pour le cacher que personne n'en eut connoissance. Il fut dressé comme s'il eût dû servir de Modele à celui de Louis le Juste avec les Provinces Unies en mil six cens trente-cinq; & l'on n'a qu'à les confronter l'un avec l'autre,

pour en reconnoistre la ressemblance. 1509.

L'État de Terre-ferme y fut partagé par avance ; & le Cardinal & la Douairiere estoient si persuadez que la Republique de Venise succomberoit, que par une anticipation dont on a parlé diversement, ils convinrent de sa dépoüille avant que de luy avoir déclaré la guerre.

Loüis eut pour sa part les Places dont on vient de raconter la prise ; & les autres comme Veronne, Padoüe & Trevise, tomberent dans le lot de Maximilien. On n'eut pas tant d'égard à l'égalité des lots qu'à la bienfiance, & c'est pour cela que la part de l'Empereur fut meilleure que celle du Roy. On se contenta de laisser à Sa Majesté Tres-Chrestienne ce qui avoit esté détaché du Duché de Milan, & d'y ajouter les Places importantes qui le couvroient ; & la Douairiere obtint du Cardinal d'Amboise par industrie ou par importunité, non seulement que ce que son Pere avoit perdu dans l'Istrie & dans le Frioul luy seroit restitué en l'état qu'il se trouveroit, c'est à dire avec les nou-

1509.

Dans le
Traité
de Cam-
bray.

velles Fortifications que les Venitiens y avoient faites ; & que l'on y joignist la partie de l'Etat de Terre-ferme par où l'on y pouvoit entrer ; mais encore que la Maison d'Autriche s'accommodât de toutes les Terres & des Places de la Republique de Venise sur lesquelles elle avoit de legitimes pretentions.

Ainsi Louis bien loin des'endormir au plus fort de ses prosperitez, comme on luy reproche, ne fit que s'acquitter de la promesse qu'il avoit faite & confirmée par serment, en ratifiant ce qu'on avoit négocié par son ordre à Cambray ; & les Italiens sont admirables lors qu'ils rapportent que si le Roy Catholique eût esté en la place du Roy Tres-Chrestien, la signature & les juremens ne l'eussent pas empêché d'achever la conquête de l'Etat de Terre-ferme, puis qu'il le pouvoit avant que les Alemans fussent en estat de la partager avec luy. Il ne s'agit pas maintenant de sçavoir ce qu'auroit fait le Roy Catholique, il est question de ce que devoit faire le Roy Tres-Chrestien, puisque ce

Prince n'estoit pas plus dispensé d'estre fidele que les autres hommes ; l'on doit éternellement luy sçavoir gré, & le loüer de la moderation dont il donna un si rare exemple.

Le silence des Autheurs Italiens & Espagnols est encore moins supportable dans les deux faits qui suivent. Les Places de l'Etat de Terre-ferme réservées à l'Empereur par le Traité dont on vient de parler, s'en doutèrent aussi-tost qu'elles virent suspendu le mouvement de l'Armée Francoise. Ce nouveau Maître ne leur estoit point agreable ; car outre qu'elles s'étoient long-temps repenties d'avoir autrefois ouvert leurs portes aux Alemans, & que leur Bourgeoisie avoit plus contribué que la Republique de Venise à les en chasser, elles étoient prevenuës de l'opinion que Maximilien ne les demandoit que pour les rançonner ; & qu'après les avoir pillées, il les vendroit aux Venitiens pour en tirer encore de l'argent. Cette crainte n'estoit pas vaine ; & comme il n'y avoit pas d'autre moyen de s'en guerir que de se donner de

1509. bonne grace aux François, elles députerent toutes en secret, & sans en avoir communiqué entre elles, vers Louis pour le conjurer de les recevoir sous sa domination, & de restablir les anciennes bornes de la France, qui s'estoient étenduës jusqu'à la mer Adriatique. L'attrait paroissoit charmant, & tout autre que Louis y auroit succombé: Mais Louis n'en fut point ému; & bien loin d'accepter l'offre de leurs Deputez, Sa Majesté les consola du refus qu'ils recevoient d'Elle; & les exhorta à faire de nécessité vertu, en se soumettant de bonne grace à Maximilien, qui avoit la puissance en main pour les forcer.

Les Deputez furent à peine retournez chacun dans sa ville, que le Senat de Venise craignant pour sa ville capitale, écrivit à Petilien de mener à Mestre ce qui luy restoit de troupes. Les amis de la France qui voyoient de plus près l'étrange extrémité où les vaincus estoient réduits, avertirent le Roy que s'il envoyoit sa Flotte à Venise, elle y ex-

citeroit une sedition qui l'en rendroit Maître. La chose estoit si certaine, que tous les Historiens en ont depuis convenu. Et de fait Loüis auroit acquis plus de reputation par cette seule conqueste, que par celle du reste de l'Italie, quoy qu'elle ne luy eust coûté que de se presenter devant la ville de Venise, & de la sommer. Mais il repartit qu'encore qu'il ne doutât pas du succez dont on luy parloit, il n'avoit garde de former cette entreprise; parce que son dessein estoit bien d'humilier les Venitiens, & de les punir de l'injure qu'ils luy avoient faite, mais non pas de les ruiner entierement, & d'oster la barriere qui depuis tant d'années empêchoit les Turcs de s'estendre du costé de l'Italie.

• Sa Majesté ne raisonnoit pas si mal en cela que ses ennemis ont voulu faire accroire; & les Venitiens quinze jours apres la défaite d'Agnadel, se trouverent dans un embarras pire que tout ce qu'ils avoient imaginé de terrible au moment qu'ils en reçurent le premier avis. Ils avoient per-

1509.

du à la bataille, & par desertion les trois quarts de leurs forces; & l'autre quart qu'ils avoient sauvé estoit si effrayé, qu'il n'y avoit pas d'apparence d'en tirer aucun service de long-temps. Il n'y avoit pas plus de deux mille Gentilshommes Venitiens, dont la plûpart estoient morts, ou prisonniers, ou absens. Le reste de la Bourgeoisie se lassoit de n'avoir point de part au Gouvernement, & souhaitoit de dominer à son tour & estoit d'ailleurs mécontente de porter seule toutes les charges de l'Etat, quoy qu'elle n'en possédât pas les plus grandes richesses; & pour comble de chagrin on n'avoit pu luy cacher que toutes les conquestes du Senat dans l'Italie depuis deux cens ans, s'estoient faites des impôts extraordinaires dont elle avoit esté chargée; & que le Senat ayant ainsi trouvé le secret de tirer plus d'argent de ses sujets que tous les autres Princes d'Italie ensemble n'en recevoient des leurs, avoit aisement débauché les troupes qui servoient sous les enseignes de ses ennemis, & conquis ensuite sans violence

lence les places qu'ils assiegeoient. 1509.
L'occasion de se mettre au large estoit
venue, & la Bourgeoisie de Venise
estoit trop attentive à ses interets pour
la négliger, mais ce n'estoit pas là le
plus grand malheur dont les Nobles
Venitiens estoient menacez.

Il y avoit alors dans leur Ville plus
d'Etrangers que de Citoyens; & l'on
n'aura pas de peine à se le persuader,
si l'on presuppse que le commerce y
avoit attiré un grand nombre de per-
sonnes de toutes les Nations de l'Eu-
rope, dont la plupart travailloient en
soye. Leur gain estoit petit & limité:
il leur estoit impossible de s'enrichir
par cette voye, & leur fortune dépen-
doit du renversement de la Republi-
que. On le desira avec passion aussit-
ost qu'on le vit sur le point d'arriver,
& la moindre sedition qui seroit sur-
venue dans Venise eût dégénéré en
une revolution generale. Le Senat
convaincu de ces deux veritez, s'as-
sembla pour examiner ce qu'il y avoit
à faire. Sa déliberation fut si secrette,
que l'on n'en a rien sceu que par con-
jecture: mais la resolution qu'il prit

On a déjà veu que le Pape Sixte 1509.
Quatre, sorti d'une Maison bourgeois-
se de Genes, avoit honoré de la Pour-
pre Julien della Roüere; fils de son
frere aîné, qui depuis estoit devenu
Pape sous le nom de Jules second.
Julien piqué d'agrandir les siens com-
me Sixte l'avoit agrandy luy-mesme;
& ne trouvant pas dans Jean della
Roüere son frere, des qualitez pro-
pres pour l'Eglise, il luy avoit preçu-
ré la Prefecture de Rome, & l'Allian-
ce de Guidubaldo Celtro Duc d'Ur-
bin en luy faisant épouser sa sœur. Ce
Duc d'Urbin estoit mort sans enfans,
& Guidubaldo della Roüere fils de sa
sœur luy avoit succédé. Mais comme
l'on n'estoit pas alors persuadé que la
Souveraineté suppléât à ce qui man-
quoit du côté de la naissance, les Ba-
rons de Rome qui commandoient
sous le jeune Duc d'Urbin les trou-
pes Ecclesiastiques, ne luy obeïssient
qu'à regret.

Jules avoit preveu cet inconvenient,
& pris deux précautions nécessaires
pour l'éviter. Il avoit nommé Jean
Paul Baglion, sous pretexte de luy

1509. servir de Lieutenant general, mais
— en effet pour moderer les emportemens de sa jeunesse ; & choisi le Cardinal de Pavie qui passoit pour le sujet le plus accompli du sacré College, à dessein de presider dans le Conseil de guerre sous couleur d'exercer la fonction de Legat dans l'armée. Mais cela n'avoit pas diminué le nombre des mécontents ; & le Duc d'Urbain ne donnoit point d'ordre dont l'exécution ne fût traversée par des voyes indirectes , toutes les fois que le respect ou la crainte du Pape empêcheroit que l'on ne s'opposast directement à son Neveu. Ainsi l'armée Ecclesiastique perdoit le temps dans la Romagne ; & ne s'estoit emparée que du Val d'Ancsmone, lorsque les Cardinaux Cornaro & Grimani sollicitèrent le Pape de recevoir Fayence & Ravene ; & de lever ensuite l'Excommunication fulminée contre les Venitiens , puis qu'ils avoient obeï dans les vingt-quatre jours portez par le Monitoire de Sa Sainteté. Le Pape fut tellement surpris de cette agreable nouvelle , qu'il luy falut du temps

pour répondre , & néantmoins il ne
laisla pas de montrer combien le cœur
humain est insatiable. Il avoit perdu
l'esperance de recouvrer ce qui luy
manquoit de la Romagne , sur les
lettres que son Neveu le Cardinal de
Pavie & Baglion luy avoient écrites
separement , qu'il ne devoit plus at-
tendre de succez considerable d'une ar-
mée où il y avoit si peu de subordi-
nation & tant de jalousie. Il l'avoit si
bien cru, qu'il ne s'en estoit con-
solé qu'avec peine. Cependant au lieu
d'estre satisfait de ce qu'on luy pre-
sentoit des Places dont il avoit re-
cherché la possession avec tant de soin,
il répondit froidement qu'il envoye-
roit bien des troupes pour recevoir
la partie du domaine de l'Eglise qu'on
luy vouloit restituer , mais qu'il ne
leveroit pas pour cela les Censures,
parce que le Senat de Venise n'ex-
cutoit, pas encore tout-à-fait ce qui
luy estoit ordonné dans le Monitoire
de Sa Sainteté, & ne payoit pas comp-
rant les jouïssances des biens dont ils
s'estoient autrefois emparez. Que ces
jouïssances montoient à des sommes

1509. excessives, & qu'il falloit que la Cham-
bre Apostolique en fut remboursée
avant que de parler de reconciliation.

Raymond de Cardonne Seigneur
des plus qualifiez d'Arragon & Vice-
roy de Naples, ne fit pas tant le ren-
chery. Le Roy Catholique son Maî-
tre luy avoit bien mandé de déclarer
la guerre aux Venitiens en execution
de la Ligue de Cambray : mais il
ne luy avoit envoyé ny argent ny
troupes ; & comme d'un costé il
n'osoit dégarnir ses Places à cause du
grand nombre des mécontents ; & d'un
autre côté il auroit commis une faute
irreparable contre la bonne politique,
en mettant les armes à la main de la
Noblesse ; qui vray semblablement
les eût tournées cōtre luy, il atten-
doit sans se remuer quel seroit le
sucez des troupes confederées dans
l'Estat de Terre-ferme. Son esperan-
ce estoit qu'après qu'elles l'auroient
conquis, elles luy ayderoient à re-
couvrir les Ports de la Poüille, lors
que le Provediteur Foscarini luy man-
da qu'il envoyât des troupes pour re-
cevoir les Villes engagées à la Re-

publique de Venise, & qu'elle en alloit retirer les siennes. L'offre estoit trop agreable, & il y avoit à craindre que ceux qui la faisoient ne se ravissent. Ainsi Cardonne tira promptement tout ce qu'il put des garnisons Espagnoles, sans donner occasion aux bourgeois qu'elles tenoient dans le devoir de se soulever, & reünit ainsi sans frais & sans violence tout le Royaume de Naples sous une seule domination. Son bonheur estoit si grand, qu'il eut de la peine à le concevoir apres qu'il se vit possesseur paisible des ports les plus commodes de la Pouille; & quand il en écrivit au Roy Catholique, le Conseil de Madrid n'ajouta pas foy à ses premieres dépesches. Les Bourgeois que l'on obligeoit à changer de Maître, n'estoient pas contens de passer sous la domination d'Espagne, & ils auroient mieux aimé demeurer sous celle de Venise. Mais ils comprirent si parfaitement que la Republique n'estoit plus en état de les conserver; & que s'ils osoient tenir pour elle apres qu'elle les avoit aban-

1509. donnez , on se mocqueroit par tout
— de leur vaine constance qu'ils ouvri-
rent leurs portes aux soldats que Car-
donne leur envoya.

Le Duc de Ferrare recouvra par
la mesme voye le Polcine dy Rovi-
go quoyqu'il ne s'y attendît plus. Le
Duc de Mantoiie rentra dans la pos-
session de deux de ses villes , dont les
Venitiens s'étoient accommodez par
droit de bienveillance , & ils en rendi-
rent deux autres à l'Evesque de
Trente.

L'Empereur n'auroit pas esté plus
malheureux que tant de Princes que
l'on vient de nommer ; si sa prodiga-
lité luy eût permis de se servir de l'a-
vantage que les François luy avoient
procuré. Il estoit retourné aux Pais-
bas , & y avoit tiré de l'argent des
Etats de son petit fils. Mais il l'avoit
dépensé à son ordinaire avant que de
sortir du Pais ; & il estoit arrivé de
là quene pouvant tenir parole à Louis,
ny le joindre avec une armée égale à
celle des François, il s'étoit allé ca-
cher de honte dans la ville d'Inspruc ,
après avoir envoyé un ordre secret
aux

aux troupes Alemandes levées de l'argent de France , d'entrer dans les Places que les Venitiens l'avoient sommé de recevoir. Ces Troupes étoient si foibles , qu'elles avoient à peine suffi pour garder les villes de l'Istrie & du Frioul , que les Venitiens avoient fortifiées , & qu'il importoit plus à l'Empereur de recouvrer que celle de l'Estat de Terre-ferme. Cette circonstance découvrit le foible de ce Prince avec une évidence qui luy fit perdre le reste de sa reputation ; jusques-là que personne ne se seroit présenté de sa part pour recevoir les Villes de Vicence , de Verone , de Padoüe & de Trevisé , avec lesquelles il auroit acquis tout ce qu'il pretendoit du Domaine des Venitiens , si un Italien nommé Leonard Trifino qui avoit demeuré quelques années à la Cour Imperiale , & ramassé deux ou trois cens hommes du débris de l'armée Venitienne ne se fust ingeré de son propre mouvement d'entrer dans Padoüe , & d'en prendre possession au nom de l'Empereur.

Les Bourgeois de cette Ville étoient

1509

si surpris de se voir abandonnez, qu'ils se soumirent à Trifino sans demander à voir son ordre. Ils firent mesme davantage, puis qu'ils luy payerent une contribution qu'il exigea pour lever de nouvelles troupes. Il n'employa que trois jours à enrôler cinquante hommes d'armes & trois mille fantassins : mais au lieu de les employer à la garde de Padoüe, il les conduisit à Trevise. Cette Place plus forte sans comparaison que Padouë, & plus nécessaire aux Venitiens que les autres qu'ils avoient laissées, ne résista pas, & Trifino en changea le Magistrat à sa fantaisie : mais le Senat avoit fait une grace à quelques Bourgeois de Trevise, dont on fut plus reconnoissant qu'il ne pensoit.

Il avoit découvert durant la guerre precedente avec l'Empereur, une intelligence des Alemans avec les principaux habitans de Trevise ; & il l'avoit punie à la mode des Republiques, c'est à dire avec une extrême severité. Il avoit fait mourir entre les coupables, ceux qui avoient esté convaincus dans les formes, & banny

les autres dont il n'avoit eu que de 1509.
simples soupçons. Le Senat peu de
temps avant la bataille d'Agnadel,
s'estoit repenty de l'excez de cette se-
verité, & avoit rappellé les bannis.
Ils ne venoient que de rentrer dans
leur Patrie, lorsque Trifino s'en fai-
sit; & ils se piquerent de signaler
leur retour, en rendant aux Veni-
tiens un service qu'ils ne demandoient
pas. Ils firent soulever le reste de la
Bourgeoisie de Trevise: Ils surprirent
Trifino: Ils taillerent en pieces une
partie de ses gens de guerre: Ils le
contraignirent de retourner avec l'au-
tre à Padouë; & leverent à leurs dé-
pens sept cens hommes pour la dé-
fense de leur ville, en attendant que
le Senat y eût pourveu.

Il y a des actions impreveuës qui
produisent des effets, avec lesquels
il ne sembloit pas qu'elles eussent de
proportion. La hardiesse & le succez
des bannis de Trevise firent apperce-
voir les Venitiens de la faute qu'ils
avoient commise en rendant leurs Pla-
ces à un ennemy, qui bien loin de
les conquerir par les armes n'avoit pas

1509.

mesmes le moyen d'en prendre possession apres qu'elles estoient abandonnées. Ils firent un effort extraordinaire ; & leverent quatre cens Lances , deux mille chevaux legers , & cinq mille fantassins.

Loüis n'en fut pas fâché : mais comme il y avoit apparence que l'Empereur pour s'excuser de s'estre négligé luy-mesme dans la conjoncture la plus favorable qu'il eût jamais trouvée, accuseroit les François de n'avoir pas poursuivy avec assez de chaleur l'ennemy commun , & de luy avoir donné le temps de respirer , le Cardinal d'Amboise alla de Milan à Inspruc , & négocia une entreveüe du Roy son Maître avec l'Empereur. On convint du jour & des autres circonstances , & la Cour de France se prepara pour courir contre les Alemans la Lance & la Baguc. Loüis ne manqua pas de se trouver au lieu destiné ; mais bien loin d'y trouver Maximilien ; il ne vit que l'Evesque de Gurce , qui luy fit de grandes excuses de ce que Sa Majesté Imperiale n'avoit pas esté si ponctuelle que luy.

Cet Evesque promît qu'elle viendrait dans sept ou huit jours au plus tard : mais l'honneur de Sa Majesté Tres-Chrétienne & sa dignité ne permettoient pas qu'on luy ajoutât foy, dans le mesme temps que son Maître manquoit de parole ; & Loüis retourna à Milan , apres avoir attendu Maximilien durant tout le jour pris pour la conference.

Les Relations Françoises sont ici plus sinceres que les Alemandes. Celles-cy pour sauver l'honneur de Maximilien , feignent que ce Prince lors qu'il estoit sur le point de comparoitre , receut un billet d'une personne affidée qui l'avertissoit que le dessein de la France estoit formé de l'enlever, & de l'enfermer dans une prison perpetuelle ; & de corrompre à force d'argent les Electeurs, afin qu'ils le dégradassent, & lui donnassent Loüis pour successeur. On ne s'amuse point à refuter cet horrible mensonge. Il s'accorde si peu avec la generosité de Loüis , qu'il n'est pas mesmes possible de se l'imaginer bien loin de le croire. Les François écrivent donc

1509.

avec plus de raison que Maximilien estoit venu à Trente avec un équipage plus digne d'un Ayanturier que d'un Empereur ; & que craignant avec raison d'estre méprisé d'une manière aussi solennelle que Frederic son Pere l'avoit esté dans son entrevue avec Charles le Terrible , dernier Duc de Bourgogne , il fut plus avisé que luy , & n'osa se montrer.

Loüis ne s'arresta dans Milan , que pour conclure avec le Pape une Ligue offensive & deffensive pour tous les Etats que le Saint Siege & la Monarchie Françoise tenoient alors dans l'Italie. Les Articles n'en furent dressés qu'après de longues contestations , & pourtant on en inséra un qui rendit tous les autres inutiles. Il consistoit en ces propres termes. *Le present Traité ne dérogera pas aux Alliances precedentes.* Le Pape pretendit depuis qu'il s'estoit par là reservé le pouvoir d'assister ses anciens Alliez contre qui que ce fust ; & la France qui avoit agy avec plus de Franchise , soutint que Sa Sainteté s'estoit liée les mains , & ne pouvoit secourir ses Alliez qu'en-

tant que l'assistance qu'elle leur don- 1509.
neroit seroit compatible avec la Li-
gue offensive & deffensive. Louïs re-
passa les Monts incontinent après; &
la pluspart de sa Noblesse l'ayant sui-
vy les Florentins profiterent de cette
occasion pour faire un dernier effort
contre ceux de Pise. Ils avoient sceu
par une voye inconnuë que dans la
négociation de Cambray, la Duchesse
de Savoye s'estoit obstinée au nom de
l'Empereur son Pere à comprendre la
Republique de Pise dans la Ligue.
Que le Cardinal d'Amboise y avoit
résisté autant qu'il l'avoit pû sans rom-
pre: mais que ne jugeant pas à pro-
pos de laisser imparfait le Traité pour
la seule consideration des Florentins,
il avoit enfin acquiescé au desir de
la Duchesse. Il estoit assez difficile
de deviner la cause qui la faisoit agir,
& les Florentins en inventerent une
qui n'estoit que trop convenable à la
subtilité de leurs esprits.

Ils supposèrent que ceux de Pise
voyant bien que les trois Republi-
ques qui les avoient soutenus jusques
là dans leur revolte s'en lasseroient

1509.

bien-tôt, s'étoient adressez à Maximilien, & l'avoient prié de les recevoir sous sa domination. Que ce Prince qui donnoit dans tous les desseins éclatans, avoit esté charmé de celuy-cy; & que comme il n'avoit point d'enfans de son troisieme mariage, l'Archiduc son petit fils en recueillant sa succession deviendrait Maître de Pise. Que son Ayeul maternel luy laisseroit aussi le Royaume de Naples; & que la Republique de Florence ayant ainsi le plus puissant Prince de la Chrestienté pour voisin, couroit risque de perdre sa liberté. Il n'en falut pas davantage pour moderer en un moment la haine irreconciliable des Florentins contre leurs sujets revoltez. Ils sollicitèrent ceux de Pise de chercher avec eux des moyens d'accômodement; & ceux de Pise qui desespoient de se maintenir y consentirent. Les Conferences se firent à Piombino; & les Florentins choisirent pour chef de leur Deputation le fameux Nicolas Machiavel, de qui la politique fait tant de bruit dans le monde. Ceux de Pise luy opposerent le celebre Lamormano.

La negociation fut longue ; & Machiavel apres avoir épuisé toutes ses ruses , proposa enfin que pourveu que les Pisans retournassent sous la domination des Florentins , on laisseroit en leur disposition d'exiger toutes les conditions qui serviroient à rendre leur sujettion plus supportable : On les approuveroit : On les executeroit de bonne foy ; & l'on consentiroit de plus que la France & l'Empire garantissent le Traité , & remisent en liberté ceux de Pise , supposé qu'ils justifiassent qu'on leur eût manqué de parole.

Il ne se pouvoit rien offrir de plus avantageux de la part des Florentins , & Lamormano se chargea d'en informer ses Superieurs. Mais il y avoit encore dans Pise trop de gens qui avoient souffert la tyrannie des Florentins ; & la crainte d'y retourner fut si grande , qu'elle l'emporta sur la nécessité de leurs affaires , & sur leur propre raison. Ils rejeterent la proposition de Machiavel. Les Florentins se hasterent d'achever la guerre avant que l'Empereur eût mis sur pied de

1509.

nouvelles troupes; & que le Roy de France eût repassé les Alpes. Ils leverent trois armées; parce qu'il en faloit autant pour fermer si bien les avenues de Pise, que rien n'y pût entrer & la Bourgeoisie de cette Ville n'eut pas tout le temps qu'elle pensoit pour recevoir les secours des trois Republiques voisines. Il n'y entra que celui de Lucques; qui ne suffisant pas pour garder le vaste circuit des murailles de Pise; on y supplea par les plus adroits des Païsans du Territoire de cette Ville que l'on enrôla. Le siege ne fut pas long parce que les assiegez ne persevererent pas dans l'union. Les Païsans se laisserent des fatigues militaires; & déclarerent par un excez d'impudence qui n'avoit pas esté prévu, que si l'on ne traitoit pour eux ils penseroient à leurs affaires particulieres.

Le Magistrat de Pise n'estoit pas en estat de les ranger à la raison; & quand il l'eut pû, ce n'auroit pas esté sans donner aux Assiegeans les moyens d'insulter la ville, & de s'en emparer par force. Les cruantez qu'ils y euf-

lent commises fraperent de sorte l'imagination du Magistrat, qu'il deputa vers les Florentins pour capituler. Les Florentins se surpasserent eux-mêmes dans une conjoncture si delicate ; & l'on aura de la peine à croire qu'une Republique entiere qui approchoit plus de la Democratie que de l'Aristocratie , se fust faite une violence que l'on auroit admirée dans le plus grand Prince de son temps, s'il eût affecté de se signaler par là.

Il y avoit plus de quatorze ans que duroit la guerre. Elle couloit infiniment aux Florantins ; & elle les avoit exposez plusieurs fois à deux perils , dont le moindre auroit attiré leur ruine entiere , ou du moins la perte de leur liberté. L'un estoit le reſtabliſſement des Medicis , qui avoit esté sur le point de se faire premierement par l'Alviane , & depuis par Baglion malgré le Magistrat. L'autre estoit le projet du Duc de Valentinois , d'usurper toute la Toscane , qui n'avoit esté déconcerté que par la mort d'Alexandre Six son pere. Le droit des gens n'avoit esté gardé ny de part ny d'autre ; &

1509. l'on ne sçauroit imaginer d'inhumanitez qui n'eussent esté pratiquées à l'égard de ceux qui auoient eu le malheur d'estre pris. Il s'estoit veu des Pisans arracher le cœur des Florentins qui demandoient misericorde ; & le manger, quoy qu'il palpitaft encore ; & les Florentins ne pouvant rencherir sur cette cruauté, l'auoient imitée par droit de represailles. Ces deux Republiques estoient en possession de ne rien pardonner l'une à l'autre ; & celle de Pise. s'attendoit si peu à ne recevoir aucune grace de celle de Florence, qu'elle n'auoit point de Citoyen qui ne se fust préparé à la mort en se soumettant aux Florentins. Cependant les Florentins au lieu de profiter de leur avantage, firent publier par un Herault qu'ils accorderoient aux vaincus les mesmes conditions que Machiavel leur auoit offertes à Piombino. Ceux de Pise en furent si surpris, qu'il se passa près d'un quart d'heure avant qu'ils eussent recouvré l'usage de la langue pour remercier leurs Libérateurs. Les trois principaux Articles du nouveau Traité fu-

rent qu'il y auroit une Aministie si 1509.
generale, que qui que ce fût & pour
quelque cause que l'on imaginast,
n'en seroit excepté. Que les biens con-
fisquez sur les Florentins apres la re-
volte de Pise, ne seroient point res-
tituez; & que bien loin que les Flo-
rentins pussent augmenter les anciens
impôts qui avoient esté mis sur le
territoire de Pise, ils les diminuëroient
de pres de la moitié.

Il paroist par là que ceux de Pise
eurent la consolation de ne perdre
leur liberté qu'avec tous les adoucif-
semens que la prudence humaine y
pouvoit apporter, & que les Floren-
tins aimerent mieux se relâcher que
de continuer de donner part aux E-
trangers dans leurs affaires. Leur mo-
deration fut singuliere; & il est éton-
nant que Machiavel qui a employé
la beauté & l'élégance de son style à
exagerer les moindres actions de sa
Republique, ait negligé celle-cy jus-
qu'à la passer sous silence. Les Veni-
tiens ne demurerent pas plus en re-
pos que les Florentins, & penserent
à recouvrer Padouë. Ils y furent obli-

1509.

gez par la famine, qui leur estoit inevitable si leur commerce avec l'Etat de Terre-ferme eut esté tout-à-fait interrompu. Trifino avoit défendu sur peine de la vie aux Païsans de son Gouvernement d'assister de vivres les Venitiens, & avoit rendu en cela un service considerable à l'Empereur : mais comme il agissoit quelquefois par caprice, il avoit luy mesme gâté ce bon office en permettant aux Allemans de sa garnison de maintenir les Nobles de Padoüe contre le reste de la Bourgeoisie de cette Ville & contre les habitans de son territoire. Cette conduite estoit d'autant plus blâmable que Trifino avoit devant les yeux l'exemple contraire des Venitiens, qui tant qu'ils avoient esté les Maîtres de Padouë y avoient tenu la balance droite entre la Noblesse & le Peuple, avec ce temperament que toutes les fois qu'il leur avoit paru autant de Justice pour un côté que pour l'autre, ils avoient mieux aimé donner gain de cause aux Bourgeois & aux Païsans qu'aux Gentilhommes.

Il arriva de là que les habitans de Padoüe & les Païsans des environs, conceurent un regret incroyable d'avoir changé de Maître, & s'appliquerent de concert à retourner sous la domination des Venitiens. Ils en avertirent le Senat qui forma là dessus le plan de la surprise de Padoüe, & il en donna l'ordre à André Gritti & à Christophe Moro; & parce qu'il n'avoit que cinq mille fantassins qui ne suffisoient pas pour insulter une place dont le circuit estoit fort vaste, il choisit deux mille Païsans & les mêla dans les compagnies réglées. Gritti & Moro convinrent de faire deux attaques, l'une fausse & l'autre veritable. Ils n'employèrent que le quart de leur armée à la fausse, & ils tirèrent au sort le nom de celui des deux qui la commanderoit. Ce fut Moro, qui nonobstant qu'il n'eût porté les armes que depuis que sa Republique estoit malheureuse, s'acquitta de sa commission avec autant d'habileté que s'il eût esté grand Capitaine.

Il donna à ses troupes toute l'éten-

1509. duë dont elles estoient capables : Il
les fit preceder par une belle Artillerie, & se presenta vers l'endroit le plus fort comme pour le foudroyer. Gritti qui devoit commander la véritable attaque fut si heureux, qu'en approchant de la porte où il devoit donner il l'a trouva ouverte, & embarrassée par un chariot de foin. Quelques Relations fondées sur cette seule circonstance, ont pretendu que les Venitiens en abandonnant Padoüe y avoient conservé une intelligence, qui ne manqua pas d'éclater lors qu'il en fust besoin. Mais les principaux du Senat avoüerent depuis qu'il n'y avoit point eu de collusion entr'e eux & les habitans, & que ce fut par un pur hazard que Gritti trouva le moyen d'entrer dans Padoüe. Les plus dispos de ses soldats se coulerent à droit & à gauche le long du chariot, & égorgerent sans bruit le corps de garde. Ils dégagerent la porte ; & lors qu'ils eurent esté joints par un nombre assez considerable de leurs compagnons, ils traverserent les ruës dans un silence si profond, qu'ils arriverent
à la

à la place située au milieu de la Ville 1509.
avant que la garnison Imperiale s'en
apperceût. Trifino la rallia en peu de
temps , & la mena pour recouvrer la
place : mais il fut repoussé & contraint
de fuir du costé de Verone. Gritti &
Moro eurent plus de peine à sauver
Padoüe du pillage de leurs soldats ,
qu'ils n'en avoient eu à la recouvrer.

Ils prevoyoient assez qu'en souffrant qu'elle fust traitée selon la rigueur de la guerre , leurs amis seroient confondus avec leurs ennemis , & que d'ailleurs aucune autre place del'État de Terre-ferme ne voudroit plus redevenir Venitienne à ce prix. Mais il ne paroissoit pas possible de lier de sorte les mains à une armée toute mercenaire , qu'elle s'abstint tout-à-fait de piller : veu principalement qu'il n'y avoit point d'argent pour luy faire le present accoutumé en de semblables rencontres , pour la dédommager du butin dont on la frustrait. Le temperament que l'on y trouva fut de distinguer les maisons de la Noblesse , que Trifino avoit favorisées d'avec celles du Peuple , &

1509

de permettre aux soldats de les piller à deux conditions. L'une qu'ils s'abstiendroient d'y mettre le feu. L'autre qu'ils rapporteroient le butin en commun, afin que chacun y participast à proportion de ce qu'il tiroit de solde. Le profit qui en revint aux Venitiens fut que leur armée ne s'enrichit que médiocrement, & qu'ainsi elle ne se débanda pas. Qu'ils se vangerent de leurs ennemis sans qu'il y eût lieu de les en blâmer; & que le peuple de Padoüe s'engagea d'autant plus dans leurs interests qu'il crut leur estre redevable de son bien & de son honneur.

On ne pouvoit douter que le bonneur n'eût eu plus de part sans comparaison que la valeur dans la surprise de Padoüe. Cependant elle fut cause d'une si prodigieuse revolution dans les esprits, que les Venitiens recouvrerent leur reputation avec autant de facilité qu'ils l'avoient perduë. Les Paisans de la partie de l'Etat de Terre-ferme, que l'Empereur devoit occuper par le Traité de Cambray se declarerent hautement pour eux; &

toutes les villes où il n'y avoit point encore d'Alemans en garnison, retournerent sous leur obeïssance. Le Senat ne manqua pas de conduite dans le retour de la prosperité comme il avoit fait au plus fort de l'adversité. Il previt que s'il s'amusoit à rentrer dans les Places de moindre consequence, il donneroit le loisir à Maximilien d'assembler des troupes auxquelles il ne pourroit resister. Il le falloit donc prevenir en s'attachant d'abord à la principale; & le Senat envoya son ordre à Gritti & à Moro pour le siege de Verone, sur cette présupposition judicieuse que s'ils réüssissoient, toutes les autres places se rendroient sans y estre forcées. Gritti & Moro n'obeïrent qu'à demi, parce que leur Armée estoit trop foible pour remplir une circonvallation d'aussi grande étendue qu'estoit celle de Verone. Ils se contenterent de camper devant la Citadelle; & la raison pour laquelle ils aimerent mieux l'attaquer que la Ville, fut qu'ils estoient assurez d'y trouver les clefs de la mesme ville, au lieu qu'en travaillant d'abord à

1509. prendre la ville, ils auroient à recommencer pour se rendre Maîtres de la Citadelle.

Ils pressèrent en peu de temps celle-cy, de sorte que l'Evesque de Trente qui s'estoit jetté dans Verone par une pure complaisance pour Maximilien, & y faisoit malgré son caractère les fonctions de Gouverneur, crut ne la pouvoir conserver par une autre voye qu'en demandant du secours aux François. Il n'avoit en tout que trois cens chevaux & sept cens fantassins, & ce n'estoit que le quart des gens qu'il luy falloit. Il auroit esté forcé au premier assaut ; & les Venitiens n'eussent pas manqué d'y monter, si on les eût informez de la foiblesse de la garnison Alemande.

Il se hâta donc de dépescher un Gentilhomme à Chaumont pour luy demander du secours ; & pour luy représenter que s'il n'en recevoit bientôt, le fruit que les Alemans avoient tiré de la victoire d'Agnadel leur échapperait. Chaumont n'avoit qu'à répondre qu'il estoit resolu de se tenir précisément aux termes de la Ligue

de Cambray ; qui pour éviter la jalousie entre les Confederez , avoit sage-
ment ordonné que chacun d'eux en particulier travailleroit à recouvrer sur les Venitiens ce qui luy devoit appartenir, & ne se mettroit pas en peine d'assister les autres : mais on manque presque aussi souvent par trop raisonner , que pour ne pas raisonner assez. Chaumont avoit moins de pénétration que de zele pour l'aggrandissement de son Maître. Il luy vint en pensée que s'il dégageroit Verone, Maximilien convaincu de l'impossibilité où il se trouvoit de la garder , & n'ayant point d'argent pour opposer aux Venitiens des troupes égales à celles qu'ils levoient pour recouvrer le Frioul , auroit recours à Louis, & luy vendroit ou engageroit du moins Veronne, sous pretexte de donner à Sa Majesté Tres-Chrétienne la Place qui couvroit le mieux ce qu'elle avoit conquis de l'Etat de Terre-ferme , mais en effet pour sauver la reputation des Armes Alemandes. Cette supposition n'estoit pas sans apparence ; & chaumont la crut si solide,

1509. qu'il fit partir à l'heure mesme la Palice avec sept cens Lances pour jetter un grand convoy dans la Citadelle de Verone.

La Palice executa avec une promptitude toute Françoisise l'ordre du gouverneur de Milan. Il crut que l'infanterie l'embarrasseroit dans sa Marche plus qu'elle ne luy serviroit ; & n'en prit aucune compagnie , quoyque Chaumont luy eût donné le choix de celles que le Roy luy avoit laissées. Il divisa sa cavalerie en deux corps tout à-fait égaux ; & comme il n'avoit rien à craindre par derriere , il se mit à la teste du premier. Il plaça le convoy au milieu , & le second corps tint lieu d'arriere-garde. Il marcha en cette posture avec si peu de bruit , que les Venitiens l'apperceurent avant que d'avoir appris de ses nouvelles. Il s'avança vers un endroit , où les Lignes n'estoient pas encore achevées. Les Venitiens qui n'avoient pas le loisir de renforcer cet endroit d'autant de gens qu'il en eût falu pour arrester les François , les laisserent passer. La Palice se preparoit apres avoir ravi-

taillé la Citadelle, pour sortir sur les assiegeans, mais ils luy en épargnerent la peine. Ils previrent qu'il leur feroit desormais inutile & mesmes ruineux, de continuer le siege de Verone; & le leverent si viste, qu'ils étoient déjà en lieu de seureté lors que la Palice les atteignit pour leur donner en queüe.

Il retourna sur ses pas, & trouva l'Evesque de Trente dans une disposition fort éloignée de celle où Chaumont supposoit qu'il fust. Ce Prelat remercia à la verité les François du bon office qu'ils venoient de luy rendre: mais il apprehenda si fort qu'ils n'eussent dessein sur Verone, qu'il ne voulut permettre à aucun d'eux d'y demeurer. Ils furent donc reduits à se contenter de la gloire qu'ils venoient d'acquérir, & retournerent vers Chaumont pour le convaincre qu'il avoit esté trompé. L'Evesque de Trente eut plus de confiance au Marquis de Mantoüe, & l'engagea par de magnifiques promesses à mener dans Verone les gens de guerre qu'il avoit levez pour la conservation de son Estat.

1509. Ce Marquis ne comprit point assez qu'il estoit indigne de luy qui avoit autrefois commandé toutes les forces d'Italie à Fornoie de s'enfermer dans une Place qui venoit d'estre assiegée, & lé seroit bien - tôt une seconde fois.

Il s'approcha de Verone, & voulut faire plus que l'on ne souhaitoit de luy. Comme il avoit esté long-temps General des Venitiens, il connoissoit les Officiers des troupes qui leur étoient restées. Il se proposa de les débaucher en chemin faisant; & de les mener avec les siennes dans Verone, où il s'attendoit d'estre mieux receu à proportion du renfort qu'il y jetteroit. Il envoya des personnes de creance à Luc Malvezzi, & à Citolo de Perouse qui commandoit la meilleure partie de la garnison de Padoüe; & leur fit offrir s'ils vouloient changer de party, à des conditions beaucoup plus avantageuses que celles sous lesquelles ils estoient entrez au service des Venitiens. Malvezzi & Citolo feignirent d'accepter les offres du Marquis, & en donnerent avis aux Prove-
diteurs

diteurs de Venise. Les Provediteurs persuaderez de leur fidélité, permirent qu'ils usassent de contre-ruse, & leur fournirent pour cela les troupes qu'ils demanderent. Le Traité fut conclu, & l'heure de minuit prise en laquelle Malvezzi & Citolo devoient joindre le Marquis de Mantouë à la Scala, & le renforcer de sept cens bons hommes. Le mot du guet pour estre introduits dans la Scala estoit celuy de Turc, que le Marquis de Mantoüe avoit choisi, parce qu'il luy avoit esté donné en forme de sobriquet: mais au lieu de sept cens hommes, Malvezzi & Citolo comparurent avec quinze cens. La garde avancée les laissa passer; & ils ne trouverent point d'autre obstacle, parce que toutes les troupes du Marquis dormoient aussi bien que luy d'un profond sommeil.

Il y eut peu de sang répandu, & les Venitiens ne penserent qu'à faire des prisonniers. Il ne se sauva pas un soldat du Marquis de Mantoüe, & ce Prince fut sur le point d'estre plus heureux en cela que les siens. Il se

1509. réveilla au bruit que l'on faisoit pour
— enfoncer la porte de sa Chambre, &
se jettâ par la fenestre. Il tomba sur du
fourage, & sortit en chemise de la
Scala. Il entra dans un champ où le
bled estoit assez grand pour le cacher,
& y passa le reste de la nuit avec moins
de tranquillité qu'il ne l'avoit com-
mencée. Il cherchoit au point du jour
à se sauver dans un hameau proche
de là, lors qu'il en vit sortir un Paï-
san qui l'apperceut & le reconnut. Il
promit au Païsan de l'enrichir pour-
veu qu'il le tirât d'affaire, mais le
Païsan estoit trop devoüé à la Repu-
blique de Venise pour la trahir. Il
previt que s'il refusoit le Marquis, il
l'obligeroit à prendre un autre expé-
dient pour se sauver qui reüssiroit
peut-estre, & luy promit dans cette
seule veüe de le mettre en seureté. Il
luy demanda seulement du temps pour
retourner à son hameau, & y pren-
dre un habit pour le Marquis, qui
se fiant à cette parole demeura au lieu
où il estoit. Le Païsan ne revint pas
si tost : mais en récompense il se fit
accompagner par un assez grand nom-

bre de gens pour s'assurer de la personne du Marquis , & pour le conduire à Padoüe où l'on avoit mené les autres prisonniers. Le Marquis supporta sa disgrâce avec plus d'impatience qu'il n'estoit bienfaisant à un vieux general d'armée , & ceux qui le conduisoient furent plus d'une fois réduits à l'en consoler. La fin de son aventure ne fut pas moins bizarre qu'en avoit esté le commencement ; & ce que l'on va dire est si singulier , qu'à peine en trouvera-t'on un exemple.

Le Senat de Venise pour diminuer autant qu'il se pouvoit l'affront que son armée avoit reçu à Fornouë , & pour empêcher que ses sujets n'en prissent occasion de blâmer son Gouvernement , avoit fait courir le bruit que le Marquis de Mantouë avoit gagné la victoire ; & pour les confirmer dans cette fausse opinion , il luy avoit decerné le triompe. Le Marquis assez vain de son naturel , y avoit consenti ; & s'estoit persuadé que s'il n'avoit mérité en combatant l'honneur qu'on luyiferoit , il s'en étoit

1509. au moins rendu digne en sauvant les trois quarts de l'armée Italienne qu'il commandoit. Il estoit donc entré dans Venise avec un appareil à peu près semblable à celuy des Consuls & des Dictateurs Romains, lors qu'ils revenoient de gagner des batailles ou de conquerir des Royaumes, & le Senat & luy avoient également bien joué leur personnage: mais il est plus dangereux sans comparaison de souffrir d'estre trop honoré, que d'éviter les acclamations publiques.

Le Senat apres la prise du Marquis se souvint de sa presumption: & comme la Republique n'avoit pas alors moins d'interest pour relever le courage de ses sujets de maltraiter le Marquis, qu'elle en avoit eu de luy donner du lustre pour empêcher qu'on ne le crût avoir esté vaincu, elle ordonna qu'il seroit mené en triomphe. On n'oublia rien pour rendre la ceremonie plus solennelle. Le Marquis y fut mortifié autant qu'il estoit capable de l'estre. On le couvrit d'ignominie; & tout ce qu'il y eut de semblable entre le jour de sa gloire &

celuy de sa honte, fut qu'il y eut autant de Spectateurs au second qu'il y en avoit eu au premier. Cet accident reveilla l'Empereur Maximilien, & l'obligea à des efforts extraordinaires pour mettre sur pied une armée formidable. Il estoit si aimé des Alemans, qu'ils accouroient de toutes parts sous ses Enseignes; & lors qu'il eut assemblé quarante mille soldats, il supposa que le moyen de recouvrer sa reputation n'étoit pas de reprendre Trevise & Padoüe, ny de mettre Veronne hors d'estat d'apprehender un nouveau siege: mais d'attaquer Venise, & d'y chercher les clefs des villes qu'il avoit perduës. Il falloit pour cela des Flottes; & comme il n'avoit pas un vaisseau, il négocia avec la France & avec l'Espagne afin qu'elles en fournissent. Mais on a déjà veu que Louïs ne vouloit pas ruiner entièrement les Venitiens, de crainte d'ôter à la Chrétienté un de ses remparts contre les Infideles; & il est aisé de juger par la conduite precedente du Roy Catholique, qu'il n'avoit garde d'engager sa Flotte dans le Golfe de

1509. Venise, & de s'exposer ainsi lui-même
à des frais immenses, pour un Prince
qui ne l'en rembourseroit jamais.

Les deux Roys rejetterent donc également la proposition de Maximilien; & se servirent d'une mesme excuse, quoyque le motif qui les faisoit agir ne pût estre plus different. Le Cardinal d'Amboise & la Duchesse de Savoye dans les conferences de Cambray avoient esté si éloignez de croire que la conquête de l'État de Terre-Ferme ne dût estre que l'ouvrage de huit jours & le prix d'une seule victoire, qu'ils estoient persuadez au contraire que tout ce que pourroient faire les Confederez aboutiroit à recouvrer une ou deux des Places qu'ils disoient leur appartenir. Ils s'estoient fondez là-dessus pour convenir que chacun travailleroit pour soy, & que l'assistance reciproque ne feroit pas necessaire. Il estoit si peu venu en pensèe à cette Duchesse d'exiger que la France & l'Espagne secondassent son Pere dans le projet de conquerir Venise, qu'elle ne leur avoit pas mesme parlé de luy four-

nir du secours. Cette negligence qui venoit du deffaut de penetration dans l'avenir , fut prise à Paris & à Madrid pour un acte de prudence, qu'il estoit bon de ne pas revoquer : On répondit aux Ambassadeurs de Maximilien que l'on en demeureroit précisenent aux termes de la Ligue ; & qu'il ne le devoit pas trouver mauvais , puis qu'il n'avoit rien souhaité de plus dans le temps qu'elle avoit esté formée.

Maximilien n'eut pas lieu de se plaindre de sa fille , parce que sa propre prevoyance ne s'étoit pas étendue plus loin que celle de cette Princesse. Il prit d'autres mesures pour arriver à sa fin ; & representa à ses Confederez que s'il ne recouvroit Padoüe & Trevise , il luy seroit impossible de conserver long-temps ce qu'il tenoit dans l'Etat de Terre-Ferme ; & que quand les Venitiens l'en auroient chassé , ils reprendroient aisement les Places que le saint Siege , la France & l'Espagne leur avoient ostées ; ou du moins qu'ils en rendroient la conservation si difficile , que le Pape , le Roy Tres-Chrétien & le Roy Catho-

1509. lique, y dépenseroient plus sans comparaison qu'ils n'en tireroient de revenu.

Cette raison estoit apparente ; & l'impression qu'elle fit sur les Confederez, obligea le Pape de promettre à Maximilien tant en son nom que pour le Duc de Ferrare son feudataire, quatre cens chevaux & deux mille hommes de pied. Louis y ajouta sept cens Lances, & quatre mille fantassins ; & le Roy Catholique contre son gré, & pour ne pas ceder en generosité aux François, fit passer dans la Lombardie une assez belle Infanterie de six mille Espagnols naturels.

Toutes ces troupes renforcerent à point nommé l'armée Alemande ; & Maximilien ne doutant plus de surmonter tous les obstacles qui se presenteroient, prit la mesme resolution qui luy avoit si bien réussi deux ans auparavant, c'estoit d'entrer dans la Lombardie par les montagnes de Vercense qu'il avoit passées entrois jours, quoyque la ville de mesme nom fust alors au pouvoir des Venitiens. Il

s'imagina que presentement qu'elle estoit à luy, il trouveroit encore moins d'embarras dans son trajet : mais les autres circonstances n'estoient pas semblables. Vicence se repentoit de s'estre donnée à luy, & se seroit revoltée si le Comte de Staremberg n'eût eu l'adresse de s'y jeter avec assez d'Allemands pour la tenir dans le devoir. Ainsi les Bourgeois n'avoient osé se revolter : mais d'ailleurs la garnison estoit si occupée à les observer, qu'aucun soldat n'avoit la permission de sortir dehors, bien loin de faciliter à ceux de sa Nation le passage des montagnes.

Le territoire de Vicence estoit alors des plus peuplez de toute l'Europe; & l'inclination des Païsans pour la République de Venise estoit si grande, qu'encore qu'ils eussent vécu dans l'oisiveté plus d'un siècle, & qu'ils n'eussent presque pas ressenty les incommoditez de la guerre, ce qui devoit apparemment contribuer à leur lâcheté, ils estoient néanmoins plus intrepides que les Soldats les plus aguerris; & les plus affreux dangers n'é-

1509. — to'ent pas capables de les intimider ,
pourveu qu'en s'y exposant ils retar-
dassent de quelques momens la mar-
che de l'armée Impériale.

Ils se soumirent volontairement à
ceux d'entre eux qu'ils sçavoient avoir
porté les armes : Ils leur obeïrent
avec tant d'exactitude, que la moin-
dre contravention estoit punie de mort :
Ils ne s'excuserent de garder aucun
des postes où ils estoient placez ,
quoyque le terrain en fust si glissant
& si raboteux , qu'il sembloit ne pou-
voit estre occupé que par les animaux
les plus agiles ; & remplirent de cette
sorte tous les défilez , qui s'étendent
depuis les limites de la Lombardie
jusqu'à celle du Tirol. Maximilien eut
ainsi autant de combats à donner, que
de passages à s'ouvrir. S'il eût esté aussi
inconstant à la guerre qu'il l'estoit
dans la paix, on ne doute point qu'il
ne s'en fust retourné une seconde fois
avec autant d'infamie qu'il en avoit
eu la précédente. Mais à ce coup il se
piqua de fermeté par des motifs qu'il
n'est pas possible de deviner, puis
qu'il les a passez sous silence en dé-

crivant sa propre vie ; & on luy doit 1509.
cette loüange qu'aucun de ses Pre-
decesseurs depuis Frederic Barberouf-
se , n'avoit paru si grand Capitaine
qu'il le fut dans cette occasion. On
le vit presque toujours à la teste de
ses troupes , & il combatit autant la
nuit que le jour. Il n'y eut pas une
seule fonction depuis celle de Gene-
ral d'armée jusqu'à celle de Caporal,
dont il ne s'acquîtât plusieurs fois , &
toujours admirablement ; & il trouva
le secret de se faire aimer par les
siens , à proportion qu'il effrayeroit
les ennemis.

Il fut toujours suivi , sur quelque
hauteur qu'il grimpât ; & il emporta
l'épée à la main tous les défilez l'un
apres l'autre. Mais il y perdit le temps
qui luy estoit propre & mesme ne-
cessaire pour les sieges de Trevise &
de Padoüe ; & pour comble de mal-
heur les Païsans qu'il chassoit des mon-
ragnes ne furent pas défaits si absolu-
ment , qu'il n'en retournât un grand
nombre dans les Villages & dans les
petites Villes aux environs de Vicen-
se , où ils se défendirent avec autant

1509. d'obstination que s'ils eussent encore
— esté dans les defilez dont on vient de
parler. Maximilien fut contraint de
les forcer par tout; & parce qu'il avoit
consumé durant un trop long séjour
entre les montagnes les provisions
qu'il avoit portées d'Alemagne, &
qu'il ne luy en restoit plus en descen-
dant dans la plaine, il en avoit fallu
trouver de nouvelles; & les Païsans
ayant eu le soin de tirer les leurs de
la campagne, & de les enfermer dans
les Villes, les Alemâns avoient esté
contraints de monter à l'assaut autant
de fois qu'ils avoient fait de repas.

Ainsi la belle saison s'écoula; & le
mois de Septembre estoit déjà com-
mencé, lors que l'armée Impériale
renforcée des troupes des Confede-
rez dont on a fait le dénombrement,
marcha enseignes déployées, & sans
rencontrer plus d'obstacle, contre la
Ville de Padoüe. Maximilien s'estoit
proposé de l'assiéger plutôt que celle
de Trevisé, pour deux raisons. L'une
qu'elle estoit plus foible, & par con-
sequent plus aisée à prendre; & que
quand elle auroit succombé, il estoit

à croire que Trevise feroit une moins longue resistance. L'autre que si les Confederez s'engageoient entre Padoüe & Trevise, ils courroient risque d'estre affamez, les vivres ne leur pouvant venir que par des convois; & leur camp estant composé de trop de bouches & de Nations differentes, pour subsister trop long-temps par cette voye : au lieu que si on attaquoit Padoüe la premiere, il viendrait en abondance toutes sortes de provisions du reste de l'Estat de Terre-ferme possédé par les François & par les Alemans; & il seroit si facile de les transporter, qu'il n'y auroit point de dépense à faire pour les escorter.

Le Senat de Venise avoit preveu la tempeste, & mis en usage plus d'un moyen pour la détourner. Il avoit d'abord eu recours à Chaumont pour fléchir Louïs; & il avoit représenté à ce Gouverneur de Milan que la France n'avoit pas moins d'intérêt que la Republique que les Alemans ne s'établissent pas dans la Lombardie, puis qu'en ce cas elle ne possederait jamais

1509. paisiblement le Duché de Milan. Ensuite il avoit offert de laisser par un Traité très-autentique au Roy Tres-Chrétien tout ce qu'il avoit pris ; & de conclure avec luy une Ligue offensive & défensive si generale, que le saint Siege & les Turcs n'en seroient pas mesmes exceptez. Chaumont ravi de ces propositions, avoit employé tout son credit auprès du Cardinal d'Amboise pour les faire accepter : mais Louis estoit accoustumé à ne rien écouter, qui regardât ses interêts au prejudice de sa parole. Il blâma Chaumont de s'estre chargé d'une telle Commission ; & luy manda de répondre aux Venitiens avec une fermeté, qui leur otât absolument l'esperance de détacher la France de la Ligue.

Le Senat s'adressa en second lieu à Ladislas Jagellon Roy de Hongrie & de Boheme ; & le conjura de luy ayder au moins à fléchir le Pape, si les Traitez qu'il avoit signez avec la Maison d'Autriche l'empéchoient de le secourir directement. Ladislas ne s'estoit accordé que par force avec

Maximilien, & ne desiroit pas qu'il s'aggrandit. Il employa ses offices auprès du Pape en faveur des Venitiens, mais il ne réussit pas, & le Senat eut recours en troisième lieu à l'Angleterre, qui venoit de changer de Roy par la mort de Henry Sept. Ce Monarque avoit eu deux fils, Artus Prince de Galle, & Henry Duc d'York. Artus devoit succéder à la Couronne, & le Duc d'York estoit destiné pour l'Eglise; de crainte que si on le marioit sa posterité ne renouvelât les anciennes querelles des Maisons d'York & de Lancastre, qui avoient desolé l'Angleterre pres de deux siècles. Son Pere pour l'occuper à des travaux convenables à sa profession, luy avoit inspiré le desir d'étudier en Theologie, & avoit mis auprès de luy pour cela le fils d'un Boucher appelé Volsley. Henry s'estoit accommodé au temps; & rendu plus que mediocrement habile en Theologie, comme il paroist par le Livre qu'il écrivit depuis contre Luther. Volsley ne s'estoit pas tant proposé de l'instruire en feignant d'étudier avec luy, que de se mettre

1509

de bonne heure si avant dans sa confiance, qu'il ne fust pas possible aux autres Courtisans de l'en éloigner, lors qu'ils s'en appercevroient. Il avoit esté plus heureux qu'on ne pensoit; & quoy qu'il demeurât toujours Precepteur en apparence, il estoit devenu Favory en effet. Artus estoit mort à l'âge de seize ans pour avoir esté trop tost marié selon quelques Historiens, ou suivant les autres d'une fièvre dont on ne connut pas assez la malignité. Son Pere n'avoit pu supporter sa perte, & en estoit mort de regret. Henry avoit ainsi regné; & Volscey se trouvant tout d'un coup Maître des affaires d'Angleterre, par le soin que le nouveau Roy luy en laissoit, pensoit à se procurer un chapeau de Cardinal.

Le Senat de Venise informé de son inclination, luy fit dire qu'il ne pouvoit meriter la Pourpre par une action plus glorieuse, qu'en negociant la reconciliation de la Republique de Venise avec le saint Siege. Volscey en demeura d'accord; & comme d'un costé il avoit assez bonne opinion de luy

luy mesme pour esperer de réussir dans une entreprise si difficile, & d'un autre costé il n'estoit point assez expérimenté dans les interets de la Cour de Rome pour juger que l'affaire dont il se chargeoit estoit trop importante pour son coup d'essay, il remercia les Venitiens de l'honneur qu'ils luy faisoient, & les servit de toute sa force.

Le Pape fut embarrassé de cette nouvelle Mediation. Il se proposoit déjà le grand dessein qu'il executa depuis de rompre avec la France, & il ne le pouvoit sans estre assuré de l'Angleterre. Il connoissoit le credit de Volsey, & presupposoit que ce lust un coup de partie de ne le pas mécontenter d'abord. Il l'amusa donc par le circuit que la Cour de Rome scait mettre en usage avec tant d'adresse, quand elle ne veut ny satisfaire ny irriter ceux avec lesquels elle a de grandes affaires à démêler : mais Volsey n'estoit pas encore assez expérimenté dans les ruses du cabinet, pour supporter patiemment les delays affectez dont on usoit à son

1509.

égard. Il pretendit que l'on rompît tout-à-fait avec luy, ou qu'on luy acordât quelque chose de solide; & le Pape qui ne pouvoit blâmer cette franchise, quoy qu'il ne l'approuvât pas, se relâcha tant soit peu. Il consentit que la Republique de Venise nommât six de ses principaux Senateurs pour venir se jeter à ses pieds & luy demander pardon, à condition qu'ils viendroient sans bruit & sans suite: Qu'ils n'entreroient dans Rome qu'à minuit: Que personne n'iroit au devant d'eux: Qu'ils ne prendroient aucune maison en leur nom: Qu'ils logeroient dans celle du Cardinal de Naples: Qu'ils n'en sortiroient que pour s'acquiter de leur commission si le saint Siege le jugeoit à propos, ou pour s'en retourner à Venise en cas que les censures ne fussent pas levées, & qu'ils negocieroient secretement avec les gens qui leur seroient envoyez pour cela.

L'intention de Sa Sainteté n'estoit pas tant de contenter Volsy, que de se mettre en estat d'agir selon que le permettoit la conjoncture qu'elle pre-

voyoit devoir bien-toſt arriver. Elle 1509.
connoiſſoit parfaitement l'état de l'Italie; & prevoyoit que ſi l'Empereur prenoit Padoüe, les Venitiens ſeroient perdus ſans reſſource, & par conſequent le ſaint Siege ne ſeroit plus importuné de les recevoir en grace. S'il eſtoit contraint de lever le ſiege, rien ne ſeroit capable d'empêcher la République de recouvrer l'Eſtat de Terre-Ferme, & la Cour de Rome n'auroit plus tant de ſujet ny de pretexte de refuſer l'abſolution qu'on luy demandoit. Il falloit donc attendre ce que la fortune en ordonneroit, & il n'eſtoit pas difficile d'amuſer juſques là les ſix Senateurs.

Le Pape tâcha de convaincre Volſey qu'il faiſoit beaucoup pour luy; puis qu'il s'expoſoit aux reproches des Ambaſſadeurs des Confederez, qui ne manqueroient pas de le traiter de prevaricateur; & de fait on ne ſçauoit rien ajoûter à la vigueur avec laquelle ils le pouſſerent ſur cet Article. Il les écouta avec plus de tranquillité qu'à l'ordinaire; ſoit qu'il connuſt aſſez qu'il avoit tort, ou qu'il ne

1509. crût pas qu'il fust temps de leur découvrir ses veritables sentimens, & il ne s'excusa qu'en disant qu'il ne pouvoit se dispenser d'imiter la bonté Divine, qui ne refusoit pas de voir que l'on s'humiliait devant Elle, quoy qu'elle ne voulût pas accorder la grace de la conversion. Volfey de son côté crut avoir assez obtenu pour son coup d'essay en faisant entrer les six Senateurs dans Rome; quoyque ce fust à de tres-dures conditions, & espéra de terminer heureusement une reconciliation qu'il avoit si bien commencée.

La Republique de Venise ne présupposoit pas moins que le Pape, que son salut ou sa ruine estoit attachée au succez de Padoüe, & faisoit pour la conserver des efforts dont on ne l'avoit pas jugé capable. Elle avoit levé sept cens Lances, quinze cens chevaux legers Italiens, & autant d'Albanois. La meilleure Infanterie Italienne avoit passé sous ses Enseignes au nombre de douze mille hommes, attirée par la solde qu'on luy promettoit de rehausser, & par la reputation,

où estoit le Senat de payer plus exactement les gens de guerre qu'aucune autre Puissance Chrestienne; & parce que toutes cestroupes ensemble n'approchoient pas de l'armée Imperiale, le Senat avoit preveu que les Flottes des Confederez n'agiroyent pas durant le siege de Padoüe, & avoit tiré de dessus les siennes douze autres mille soldats aguerris. Il s'agissoit de leur donner un Chef; & la Republique s'estoit piquée d'imiter celle de Rome apres la bataille de Cannes, qui n'avoit ny puni ny dégradé le Consul qui s'en estoit sauvé. Elle avoit cherché le pretexte de le continuer dans l'Employ; & fait accroire qu'il ne s'estoit mis en seureté que pour avoir bien esperé de sa Republique. Petilien n'estoit pas si coupable que l'avoit esté ce Consul; & comme tout ce qu'il y avoit à reprendre en luy consistoit en ce qu'il avoit dû ne pas secourir l'Alviane ou le secourir plutôt, il fut plus aisé de luy pardonner cette faute; & le Senat luy donna autant de pouvoir sur toutes ses forces, que les Dictateurs en avoient eu dans les ren-

1509.

contres où le Peuple Romain avoit esté contraint de se dessaisir pour quelque temps de son autorité absoluë.

On a déjà remarqué que le circuit de Padoüe estoit grand : cependant il ne put contenir qu'une partie des troupes Venitiennes, & le reste fut contraint de loger dans les Faux-bourgs ; & de camper sous l'Artillerie de la place, principalement du costé qui regardoit Venise, parce qu'il y avoit plus d'intérêt à le tenir ouvert. La Cavalerie Albanoise s'obstina à demander ce poste ; & Petilien le luy refusa d'autant moins, qu'autrement elle luy auroit fait de la peine dans ses frequentes sorties à cause qu'il eût esté nécessaire de tenir une porte de Padoüe presque toujours ouverte. L'amas des provisions pour la subsistance de tant de bouches fut si grand, qu'il ne manqua rien dans Padouë ny pour le besoin ny pour l'abondance. Le grand Conseil de la Republique s'assembloit tous les jours dans le Palais de Saint Marc : On y écoutoit tous les avis qui tendoient au bien public ; & l'on s'en servoit infailiblement.

pourveu que l'on en eût les moyens. 1509.
Le plus celebre de ceux qui furent
proposez, est attribué au Doge Leo-
nard Loredano. Il n'avoit que deux
fils, & il offrit de les jeter dans Pa-
douë accompagnez d'une troupe de
Cavaliers choisis. On le prit au mot ;
& son exemple eut tant de pouvoir
sur deux cens autres Gentilshommes
Venitiens, qu'ils essayèrent de l'é-
galer, & mesmes de le surpasser. Pa-
douë fut principalement redevable de
sa conservation à cet acte heroïque de
charité pour la Patrie.

La Bourgeoisie de Venise qui ac-
compagna la jeune Noblesse jusqu'au
Port où elle s'embarquoit, voyant le
Senat sacrifier ce qu'il avoit de plus
precieux, ne luy voulut pas ceder, &
porta dans le Tresor public une par-
tie de son argent & de ses bijoux.
Le peuple & les soldats de Padouë eu-
rent des sentimens plus tendres ; &
lors qu'ils apperceurent la jeune No-
blesse de Venise porter la hotte, fai-
re la sentinelle, & défendre les brê-
ches les plus dangereuses le courage
leur en augmenta de sorte qu'il y eut

1509. presse entre eux à qui camperoit dehors, & seroit le plus exposé aux insultes des assiegeans. Petilien se surpassa luy-mesme dans les travaux qu'il ordonna pour soutenir & pour alonger le siege.

Il les commença par l'ordre qu'il mit au dedans de la Ville, où il ne laissa que les personnes vigoureuses. Il fit agréer aux autres qu'on les transportast à Venise; où elles subsisterent si commodement par les soins du Senat, qu'elles n'eurent ny occasion ny pretextes de se plaindre. Il visita toutes les maisons: Il mit dans chacune tout ce qu'il falloit pour une longue subsistance de ceux qui y estoient logez: Il commit la distribution des Magasins publics à des Officiers intelligens & desinterez, qui en avoient de subalternes pour chaque compagnie de Cavaliers & de Fantassins; & ces precautions eurent un effet merveilleux, puis qu'il ne survint aucun tumulte dans une Place, où il y avoit plus de gens de guerre qu'il n'y en a jamais eu dans aucune ville assiegée, & que la police y fut meilleure qu'el-

le n'avoit esté en temps de paix.

L'application des affaires du dedans ne diminua en rien celle du dehors ; & Petillien dressa de grands boulevards pour la défense de chaque Porte. Il les fit miner ; & l'on y appliqua les caques de poudres nécessaires pour les faire sauter , si les assiegeans s'en faisoient. Les murailles estoient assez bonnes : mais il n'y avoit point de terrasse derriere pour les soutenir , & l'on en fit une deux fois plus large qu'on avoit accoustumé. On y ajouta un fossé si spacieux , qu'il y a des Relations qui luy donnent soixante-quatre pieds de large , & presque autant de profondeur ; & l'on dressa encore au delà une palissade si forte , qu'il n'estoit gueres plus facile de la forcer que si elle eût esté de pierre. Il est aisé de s'imaginer que l'on employa à ces divers ouvrages une bonne partie du terrain de Padoüe ; & les Bourgeois y trouverent si peu à redire , qu'ils mettoient les premiers la main à l'œuvre pour abbatre leurs propres maisons : tant ils avoient de confiance à la parole & à la bonne for-

1509. tunc du Senat, qui leur avoit promis de les rebâtir à ses dépens.

L'Empereur s'avançoit vers Padoüe à petites journées, & ne pouvoit user de plus de diligence: car outre qu'il marchoit en pais ennemi, il n'avoit pas droit d'obliger les troupes de ses Alliez à des traites extraordinaires. Il n'arriva point d'inconvenient à celles-cy, mais la Maison de Mantoüe fut encore une fois malheureuse. Bos-solo qui en estoit le cadet avoit pris parti aussi-bien que son aîné avec Maximilien, & commandoit cent chevaux legers. Il estoit allé avec eux à la picorée; & Maximilien qui craignoit ce qui luy arriva, l'avoit fait accompagner par cent Lances Allemandes sous le Capitaine Martin de Rossen, qui se rendit depuis si fameux sous l'Empire de Charles-Quint. Malvezzi en eut avis; & crut se mettre au dessus de tous les Capitaines Italiens de son temps, en enlevant Bossolo, apres avoir fait prisonnier le Marquis de Mantoüe.

Il executa son entreprise avec peu de perte, & l'armée Impériale en fut

contrainte de marcher plus serrée. Elle se presenta devant Padoüe le quinze de Septembre mil cinq cens neuf; & Maximilien qui avoit plus d'ardeur que d'experience, commit d'abord une faute irréparable. Il prévint assez que s'il formoit autour de cette Ville un siege regulier tous les quartiers seroient infailliblement forcez l'un apres l'autre, y ayant dans la Ville plus de gens de guerre qu'il n'en falloit pour cela.

Il se contenta donc de camper en un seul endroit, & de l'attaquer par là : mais la Palice eut beau lui remontrer qu'il falloit que ce fût vers la porte de Codalonga, & que tous les autres endroits luy seroient également des-avantageux. Cet avis tout salutaire qu'il estoit passa pour suspect dans le Conseil Imperial, par la seule consideration qu'il venoit d'un François ; & Maximilien bien loin d'y déferer, s'alla mettre au Poste de sainte Croix, presque directement opposé à celuy de Codalonga : mais il n'y demeura pas long-temps sans porter la peine de sa défiance. Les gros ca-

1509.

nous des assiegez qui avoient son armée en beau debut y firent de si terribles éclaircissemens , qu'il l'en retira bien-tost pour aller devant la porte de Venise , sous pretexte d'empescher plus aisement la communication de ces deux Villes. La Palice qui persistoit dans son sentiment , luy demanda la permission d'agir contre la porte de Codalonga , & l'obtint par importunité ; ou de crainte que si on ne luy donnoit aucune satisfaction , il ne voulût pas prester les six vingt pieces de canon qu'il avoit menées au camp. Les assiegeans foudroyerent Padoüe trois jours de suite , & sur la fin du quatrieme la Palice mit presque en poussiere le boulevard de Codalonga.

Il se prepara pour monter à l'assaut : mais les Ingenieurs envoyez pour reconnoistre la brèche la trouverent si peu raisonnable & si bien deffenduë , que Maximilien suspendit l'ardeur des François. L'Artillerie continua donc d'agir jusqu'au neuvième jour ; & Petilien s'ingera cependant d'employer la prodigieuse quantité des Païsans qui

s'estoient retirez dans Padoüe, à mettre à couvert les chevaux legers qu'il avoit logez dans le Fauxbourg scitué vis-à-vis de Venise: mais ces Aventuriers s'opposèrent à leur propre secreté, sur ce que la picorée qu'ils estimoient beaucoup plus que la solde qu'ils recevoient leur seroit interdire. Petilien fut ainsi réduit à leur permettre le degast, & ils s'en acquiterent d'une maniere qui les enrichit tous. Ce que l'on va dire est si difficile à croire, qu'on l'auroit supprimé si on ne l'avoit trouvé dans les Relations les plus fideles.

Petilien n'avoit pas oublié de mettre ordre à rendre inutiles aux Impériaux toutes les provisions de guerre & de bouche aux environs de Padoüe qui n'avoient pu estre enfermées dans les places fortes, & sa cavalerie Italienne & Grecque y avoit travaillé de son mieux. Les Albanois augmentèrent leur ardeur naturelle pour le pillage, lors qu'il leur en donna la dernière permission; & néanmoins le país estoit si fertile, & les dernières années avoient esté tellement abon-

1509. dantes, qu'encore qu'il y eut plus de deux cens mille bouches dans Padoüe & aux environs; rien ne leur manqua; & les assiegeans quoy que resse rez de prez, n'eurent pas besoin de faire venir aucun convoi; nonobstant que leur principal soin eût esté d'en preparer à Verone & dans les autres Places voisines.

Le vingt-trois de Septembre au soir le boulevard de la porte de Trevise fut ruiné; & Maximilien jugeant qu'il estoit trop tard pour monter sur la brèche, remit l'assaut au lendemain. Il s'estoit appliqué luy-mesme les jours precedens à faire détourner l'eau qui remplissoit le fossé creusé devant cette porte, & il en estoit venu à bout. Mais la nuit du ving-trois au vingt-quatre il survint à propos pour les Venitiens une inondation, qui mit autant d'eau dans le fossé qu'il y en avoit eu: ainsi les assiegeans montez sur les ruines du boulevard n'oserent passer outre, tant ils furent surpris de trouver l'obstacle qu'ils supposoient avoir esté levé. Ils ne s'estoient pas preparez pour le surmonter; & d'ailleurs il

étoit contre le bon sens de se mettre en 1509.
devoir de passer à la nage à l'autre
bord, où l'on auroit trouvé les assie-
gez rangez en bataille, qui eussent
aisément replongé dans l'eau les assie-
geans qui n'en auroient sorti qu'avec
peine.

Maximilien eut avis le vingt-cinq
qu'il venoit de Venise à Padouë un
convoy d'argent. Il fut tenté de s'en
accommoder, & choisit pour cela ses
meilleures troupes Alemandes. Il le
rencontra en pleine campagne, & en
chargea vigoureusement l'escorte. Il
ne s'estoit pas attendu qu'elle fust si
forte qu'elle l'estoit en effet, & le com-
bat fut long & douteux. Petilien avoit
là l'élite de ses forces; & comme il
avoit prévu qu'on ne les laisseroit
pas rentrer impunement dans Padoüe,
il avoit ordonné à deux cens chevaux
legers de prendre le convoy dans la
plus grande chaleur de la mêlée, &
de le conduire à Padouë par un che-
min détourné.

Les chevaux-legers obeïrent, & le
convoy fut ainsi sauvé, parce qu'il
alla tant de troupes Alemandes au se-

1509. cours de Maximilien sur le bruit qu'il couroit risque de sa personne, que son camp se trouvant mal gardé, le convoi le traversa sans obstacle. Cette disgrâce reduisit Maximilien à suivre le conseil que la Palice luy avoit donné d'abord, & qu'il avoit jusques-là négligé. Il revint à la porte de Codalonga; & la batit avec tant de furie, qu'il la mit par terre. Le boulevard résista davantage; & il fut si mal traité le trente-un, que Maximilien y fit donner l'assaut: mais l'excez de sa précaution luy fut nuisible. Il s'imagina que s'il donnoit la premiere pointe aux François, comme il y étoit obligé par honneur, la Palice piqué de n'avoir pas esté crud d'abord agiroit mollement, quand ce ne seroit que pour faire mieux connoistre l'importance de son avis.

Les François furent ainsi gardez pour le corps de reserve, & les Allemands eurent ordre de donner d'abord avec les Espagnols. La cavalerie Imperiale voulut avoir sa part de la gloire & du danger, & mettant pied à terre, se mesla avec l'infanterie de

la même Nation. L'attaque fut terrible, & les assiégez quoyque rafraîchis à chaque quart d'heure ; ne purent empêcher les assiégeans de planter enfin sur le boulevard deux Enseignes, l'une Allemande & l'autre Espagnole : Mais Maximilien avoit si peu dépensé en Espions, qu'il ne sçavoit rien des travaux de ceux de Padoue au dedans de leur ville. Le boulevard de Codalonga avoit esté bâti sur un lieu éminent ; & comme les assiégez n'avoient pas encore perdu tout à fait l'esperance de le conserver, ils n'avoient pas mis le feu à la mine qui devoit le rendre inutile.

Ainsi les assiégeans qui y avoient planté les deux Enseignes dont on vient de parler, surpris de la mine prête à jouer qui se presentoit à leurs yeux ; & voyant qu'il leur restoit au delà du boulevard plus d'obstacle à surmonter qu'il ne s'en estoient imaginez, perdirent courage. Ils sortirent du boulevard en confusion ; & leurs compagnons destinez pour les seconder, informez par eux de la verité retournerent dans leur camp.

1509.

Maximilien acheva pour lors de perdre l'esperance de forcer Padoüe ; & tous les moyens luy manquant de la faire tomber par un blocus, il leva le siege le premier d'Octobre. Saretraite se fit en si bon ordre, que les assiegez en tirerent peu d'avantage : cependant son armée ne s'en dissipa pas moins à quelques jours de là, & personne n'ajouta foy à la menace qu'il fit de revenir mieux accompagné l'année suivante. Deç qu'il fut de retour à Inspruc, il previt les railleries que l'on feroit de luy dans toutes les Cours de l'Europe ; & il s'ingera de les prévenir par une Apologie, qui n'étoit à le bien prendre qu'une Satyre contre les Roys de France & d'Espagne.

Il rejettoit sur l'un & sur l'autre tout son malheur, & il commençoit par Louïs qu'il accusoit d'avoir agy malicieusement à son égard. Il supposoit que Sa Majesté Tres-Chrétienne fût persuadée que si l'Empire eût repris Padoüe & Trevise, il auroit recouvré son ancienne autorité dans l'Italie : ce qui ne se pouvant faire que par le renvoy des François au

delà des Alpes, ils avoient tâché de garder par la ruse ce qu'ils desespéroient de conserver par la valeur. Il leur reprochoit d'estre convenus avec luy, que la Palice l'iroit joindre le premier jour de May avec sept cens Lances & quatre mille fantassins choisis; & qu'il se presenteroit devant les montagnes de Vicence, afin d'attirer de son costé une partie des païsans qui les défendoient, pendant que Maximilien en attaqueroit l'autre; & que nonobstant les Alemans n'avoient eu aucune nouvelle des François jusqu'à leur descente dans la Lombardie: ce qui leur avoit fait perdre la saison de l'Esté, dans laquelle ils eussent emporté Padoüe avec peu de difficulté. Il s'en prenoit ensuite à la Palice en particulier: Il le blâmoit d'avoir employé trop de temps à conduire l'Artillerie: Il le taxoit d'ignorance en l'Art Militaire, sur l'avis qu'il luy avoit donné d'attaquer Padouë par le costé de Codalongua, qui estoit le plus fort du consentement de tous ceux qui en avoient examiné le plan; & il le soupçonnoit indirectement d'in-

1509. — telligence avec les assiegez, sur la simple conjecture que les François seroient obligez à moins de dépense pour conserver ce qu'ils tenoient en Italie, lors qu'ils auroient un voisin aussi foible que seroit desormais la Republique de Venise.

La seconde partie de l'Apologie n'estoit pas moins sanglante que la premiere, & Maximilien n'y traitoit pas mieux le Roy Catholique que le Roy Tres-Chrestien. Il representoit dans une longue suite d'invectives que ce Prince avoit renversé les plus anciennes maximes du droit des gens, en empêchant Sa Majesté Imperiale de recevoir la seule consolation dont elle estoit capable après la perte de son fils unique, qui estoit celle de luy succeder, & de prendre le soin des personnes & des Etats de ses petits fils. A quoy elle avoit plus d'intérêt sans comparaison que le Roy Catholique leur Ayeul maternel, puis qu'il s'agissoit dans une conjoncture si fameuse d'élever la Maison d'Autriche à un point de grandeur où aucune n'estoit parvenue depuis celle de Fran-

ce sous l'Empire de Charlemagne: au lieu que le Roy Catholique ne voyoit pas moins son nom perdu lors que sa succession passeroit à un Prince Etranger, que si elle eût esté reünie avec le Portugal.

Sa Majesté Imperiale ensuite reveloit un secret, plus agreable à lire que vray - semblable. Elle pretendoit que le Roy Catholique mal-fait de sa personne; & trop ménager pour suppléer à ce qui luy manquoit du costé de la Nature par la magnificence de son train, s'estoit souvenu que Philippe d'Autriche son gendre, le plus beau Prince de son temps, estant arrivé en Espagne suivi de la Noblesse de Flandres avec un superbe équipage, les Grands de Castille avoient esté si charmez de sa bonne mine, de sa douceur, & de sa familiarité qu'ils avoient tous, excepté les Ducs d'Alve & de l'Infantado, quitté Sa Majesté Catholique leur ancien Roy pour se donner au nouveau. Que l'Empereur qui n'avoit pas encore cinquante ans, & ne ccedoit gueres à Philippe d'Autriche son fils pour les qualitez dont on vient

1509. de parler, n'auroit pas moins sup-
planté Sa Majesté Catholique; & que
s'il eust pû se presenter aux Castil-
lans, ils l'auroient encore une fois
abandonné pour reconnoistre l'Ayeul
paternel de leurs jeunes Princes en
qualité d'Administrateur de leur Mo-
narchie. Que c'estoit de peur que le
mesme Empereur n'équipât une Flot-
te en Flandres qu'on luy avoit osté la
tutelle de l'Archiduc, & que pour
cette mesme raison on l'avoit empes-
ché de prendre Padoüe; parce que
l'on avoit bien preveu que s'il en eust
chassé les Venitiens, il les auroit re-
duits pour s'accommoder à luy pres-
ter une de leurs Flottes avec laquel-
le il seroit allé en Castille.

Les deux Roy furent également tou-
chez de l'Apologie de l'Empereur,
mais ils ne se justifierent pas de la
mesme maniere. Louis répondit en
des termes qui pour estre tout à fait
sinceres, & pour raconter naïvement
les choses comme elles s'étoient pas-
sées, n'en rendoient pas moins ridi-
cule l'Apologie de Maximilien. Il de-
meuroit d'accord du Traité dont elle

parloit, & de l'obligation de la Palice à se presenter devant les montagnes de Vicenze du costé de la Lombardie le premier jour de May: mais en mesme temps Sa Majesté prenoit à témoin les Flamans, s'il n'estoit pas vray que l'Empereur au lieu d'exécuter le mesme Traité, & de paroître devant Vicenze avec une armée digne de luy, estoit allé en Flandres sans autre suite que de dix ou douze personnes. Qu'il avoit parcouru toutes les villes des Pais-bas pour en solliciter les Magistrats de luy prester, ou pour mieux dire de luy donner de l'argent. Qu'il en avoit si peu receu, qu'à peine avoit-il suffi pour lever huit cens Valons, & que c'estoit là les premiers soldats dont son Armée avoit esté composée. Qu'il les avoit menez en Alemande, & qu'il avoit employé jusqu'au mois d'Aoust à tirer des Alemands les troupes qui l'avoient suivi la seconde fois en Italie. Que la Palice ne s'estoit avancé vers les montagnes de Bergame qu'en ce temps là; & qu'il n'avoit pas dû le faire auparavant, puis que n'ayant que sept cens Lances, &

1509. personne ne paroissant du côté d'Allemagne pour faire diversion, les Vénitiens eussent eu plus de temps qu'il n'en faisoit pour le tailler en pièces. Que Maximilien n'estoit pas assez redoutable aux François pour les obliger à commettre une infidélité. Qu'il avoit eu recours à toutes sortes d'artifices pour les empêcher de s'établir dans le Duché de Milan, & que comme ils l'avoient fait malgré luy, ils s'y maintiendroient de mêmes.

Le Roy Catholique au contraire ne se contenta pas de demeurer dans le silence, mais il empêcha de plus que les beaux esprits d'Espagne & de Naples ne deffendissent sa cause. Il connoissoit assez qu'elle n'estoit pas si nette ny si bonne que celle de Louis; & qu'il ne seroit pas possible aux meilleures plumes d'examiner à fonds la difficulté qui regardoit l'administration de Castille, sans donner atteinte au droit de Sa Majesté Catholique, ou du moins sans en montrer le foible. Qu'en l'un & l'autre cas Maximilien se prevaudroit également de ce qu'on écriroit contre luy; & que
si les

si les Castillans qui ne souffroient pas trop patiemment d'estre gouvernez par un Arragonnois venoient à sçavoir que l'autorité qu'il exerçoit sur eux ne luy estoit pas trop dûe, il leur prendroit envie de se revolter.

L'expedient que Sa Majesté Catholique employa pour se tirer d'embaras, fut de faire publier dans toute l'Europe par les Emissaires d'Espagne, que l'Apologie de Maximilien s'accordoit si peu avec le bon sens en ce qu'elle avançoit au prejudice du Roy Catholique, que ce seroit en manquer autant que luy, que de s'amuser à y répondre.

Maximilien apres avoir aussi mal reüssi avec la plume contre ses Alliez qu'avec les armes contre les Venitiens, ne demeura pas long-temps sans se repentir d'avoir publié la premiere partie de sa Satyre. Comme il n'estoit pas capable d'une longue amitié, il ne l'estoit pas plus d'une longue aversion; & ce qu'il y avoit de si particulier en luy que peut-estre aucun autre Prince ne luy a jamais ressemblé en ce point, est que quand

1509.

il passoit de l'une de ces deux passions à l'autre, il supposoit que ceux qui en avoient esté les objets l'imitassent dans son inconstance. Il avoit offensé Louis dans son honneur, & il n'avoit pas tenu à luy qu'il ne luy eût ravi sa reputation. Il ne luy en avoit point fait de satisfaction : cependant il ne laissa pas d'agir avec sa Majesté Tres-Christienne, de mesme que s'il eût toujours vécu avec elle dans la plus étroite union, & la pria par son Ambassadeur de luy-envoyer Chaumont. Louis avoit eu plus de démêlez avec Maximilien qu'il n'en faisoit pour le connoistre jusqu'au fond de l'ame ; & ce fut là-dessus qu'il crut avoir plutôt fait de luy pardonner, que d'en exiger une reparation proportionnée. Il écrivit à Chaumont d'aller à la Cour Imperiale ; & Maximilien luy dit sans preambule, que si la France luy laissoit perdre Veronne & Vicence, il ne luy en couteroit gueres moins qu'aux Alemans, & qu'ensuite elle ne conserveroit pas long-temps ce qu'elle tenoit dans l'Etat de Terre-ferme. Qu'après la levée du Siege de a-

doient les Venitiens s'estoient empa- 1509.
rez de toutes les petites places si-
tuées dans la portion du mesme pais
réuni à l'Empire ; & qu'ils tenoient
par là Veronne & Vicence si étroite-
ment bloquées, qu'elles se perdroient
sans siege, si on ne les mettoit bien-tôt
au large. Que Sa Majesté Imperiale
avoit renvoyé les troupes qu'elle avoit
ralliées : mais qu'elles n'étoient pas en
assez grand nombre pour l'effet que
l'on attendoit d'elles ; & que s'il leur
arrivoit un renfort de François, il
n'y auroit point à douter du succès
de leur entreprise : au lieu que sans
cela les Alemans appresteroient une
nouvelle matiere de triomphe aux
Venitiens, & de risée à toute l'Eu-
rope.

Chaumont qui n'avoit ordre que
d'ouïr ce que diroit Maximilien, ne
luy répondit rien. Il se contenta d'en
informer exactement Loüis, qui luy
manda de renvoyer la Palice avec cinq
cens Lances dans le pais de Terre-
ferme que tenoit l'Empereur ; à con-
dition que si les Troupes Alemandes
y rentroient dans tout le mois qui

1509. s'écouleroit après son arrivée, il agist
de concert avec elles, & obeist à leur
General. Mais si elles ne paroïssent pas
& quel'on n'en eût point de nouvelles,
il revint & ramenast les hommes d'ar-
mes François hyverner dans le Duché
de Milan, la Palice prist ses quartiers
de rafraichissement entre Veronne &
Vicenze; & pour ne pas demeurer oi-
sif en attendant Maximilien qui luy
avoit écrit qu'il le joindroit en per-
sonne, il investit l'importante place de
la Chiosura que le Comte Petilien ve-
noit de surprendre. Les François ne
purent l'assiéger faute d'Infanterie:
mais ils ne laisserent pas de la rédui-
re à de telles extremitez en empêchant
que rien n'y entrât, qu'elle se seroit
renduë à l'approche des Alemans s'ils
eussent paru. Mais il n'y en eût pas
un seul qui se mit en campagne; & la
Palice qui n'auroit pu s'exempter de
perir s'il eût attendu l'hiver dans le
lieu extraordinairement marécageux
où il se trouvoit, reprit le chemin
de Milan.

Maximilien n'avoit pu tenir paro-
le faute d'argent; & Louis qui s'en

deutoit bien, exhorta la Republique de Florence à profiter de cette occasion, pour ôter aux Alemans le pretexte de l'incommoder désormais, toutes les fois qu'ils s'ennuyeroient de ne pas faire la guerre. Il luy representa l'extreme danger où elle avoit esté exposée, lorsque Maximilien secondé par toutes les autres Puissances d'Italie avoit assiégué Livourne, & n'avoit esté repoussé de devant cette Place que par une espece de miracle.

Il ajouta que ce Prince pouvoit revenir une autre fois; & que quand il ne le feroit pas, si l'Archiduc son petit fils luy succedoit à l'Empire il employeroit les forces du Royaume de Naples pour rétablir l'autorité des Alemans dans l'Italie, en commençant par la Toscane, & sur tout par Florence. Que cette Republique en s'affujettissant celle de Pise ne s'estoit point avisée d'en demander la permission à l'Empereur qui regnoit alors, & qui l'auroit accordée pour une bien petite somme d'argent; & que cependant cette negligence suffiroit un jour

1509. à ses Successeurs non seulement pour
fournir le pretexte de mettre en liber-
té ceux de Pise, mais encore pour
châtier les Florentins de les avoir con-
quis.

Les Florentins approuverent les rai-
sons de Louis, & deputerent vers Ma-
ximilien. Cette Negociation devoit
estre longue dans toutes les apparences,
& il y avoit quatre ou cinq obstacles
à surmonter qui ne pouvoient estre
plus grands. La Ville de Florence n'a-
vois pas toujours esté libre, & de pe-
tits Tyrans l'avoient long-temps pos-
sedée sous le titre de Vicaires de
l'Empire. Ce n'estoit que vers le mi-
lieu du quatorzième siecle que Char-
les Quatre l'avoit érigée en Ville Impe-
riale; & elle en avoit esté quitte à si
bon marché, que selon les plus fide-
les Relations il ne luy en avoit coû-
té que six mille écus. Cette somme
n'estoit pas proportionnée à la gran-
deur du bien-fait; & comme les
droits de l'Empire ne souffroient point
de prescription, il estoit à craindre
que le premier Empereur qui se trou-
veroit assez puissant dans l'Italie pour

y faire respecter son autorité, ne se relevât du marché de Charles-Quatre sous couleur que ce Prince avoit esté lezé de plus de la moitié du juste prix. 1509.

Les Florentins n'avoient obtenu la liberté que pour eux, ou tout au plus pour leur territoire qui ne s'estendoit pas fort loin. Ils s'étoient depuis aggrandis en assujettissant les trois Etats voisins, d'Arezzo, de Pistoie, & de Pise. Ils n'en avoient ny obtenu ny demandé la permission des Empereurs, & il avoient de bonne foy qu'ils ne le tenoient que par droit de conquête. On les en pouvoit donc frustrer avec justice, en les recouvrant pour l'Empire auquel ils appartenoient; & il n'y avoit pas d'autres voyes pour les conserver, que de se les faire donner par Maximilien dans un temps qu'il avoit le credit d'obtenir de la Diette d'Alemagne la confirmation de la grace qu'il auroit faite.

De plus Florence n'avoit demandé à Charles Quatre que les mesmes Privileges dont jouissoient alors les autres Villes Imperiales; & par conse-

1509.

quent elle s'estoit soumise aux mêmes charges qu'elles, par la maxime de Jurisprudence, qui condamne à supporter les incommoditez de la société civile ceux qui en reçoivent les commoditez. Cependant elle ne pouvoit montrer d'avoir payé aucune chose pour les mois Romains, ny pour les autres redevances; & si l'on en eût fait un compte exact, il auroit monté à des sommes immenses.

Les Villes Imperiales n'estoient pas moins obligées de prendre de nouvelles investiture à chaque changement d'Empereur, que les Electeurs & les Princes de l'Empire. Il n'y avoit que Florence qui s'en fût dispensée depuis Venceslaus jusqu'à Maximilien; & sa négligence estoit trop longue & trop importante, pour ne pas mériter d'estre punie.

Enfin l'ingratitude de la République de Florence estoit specieuse, en ce que nonostant qu'elle fût redevable aux Alemans de l'indépendance où elle vivoit, elle s'estoit toujours ligüée avec la France contre l'Empire. Le fait estoit si manifeste qu'il n'y
avoit

avoit personne dans l'Europe qui l'ignorât, & les Florentins mesmes n'en disconvenoient pas. Ils en avoient toujours fait gloire ; & bien loin de cacher leur inclination pour les François, ils avoient fait imprimer dans leur propre Ville les Traitez conclus avec eux. Ils n'en avoient pas demandé pardon, & leur union avec Louïs Douze estoit encore aussi étroite qu'elle l'avoit esté avec ses Predecesseurs. La bienveillance ne permettoit pas que Maximilien oubliât un crime dont ils ne se repentoient point, & qu'il eût pour eux une condescendance dont il estoit bien assuré qu'ils abuseroient.

Mais rien ne touchoit alors Sa Majesté Imperiale à l'égal de la conservation de Verone, & de Vicence. Sa passion pour retenir ces deux Villes s'estoit augmentée à mesure qu'il s'estoit veu plus en danger de les perdre ; & dans l'humeur qu'il estoit, il auroit sacrifié pour les conserver deux de ses dix Provinces hereditaires. Ainsi les Deputez de Florence ne luy eurent pas plutôt insinué qu'ils avoient quarante mille écus d'or à luy donner,

1509.

qu'il leur accorda tout ce qu'ils demandoient, & mesme au delà. Il ne se contenta pas de confirmer la Bulle de Charles Quatre, & chaque privilege en particulier qui y estoit contenu. Il y ajouta de plus une aministie en la meilleure forme pour toutes les irregularitez des Florentins à l'égard de l'Empire de quelque nature qu'elles fussent, & une quittance generale de tout ce qu'ils luy pouvoient devoir tant en principal qu'en arrerages. Le bon-heur de cette Republique n'en demeura pas là, & la Diette de l'Empire fut convoquée peu de jours après à Nuremberg. Le don de Maximilien aux Florentins y fut examiné, & passa pour une prodigalité : mais pour le revoquer il falloit rendre les quarante mille écus d'or, & Maximilien les avoit déjà mis entre les mains de quelques Officiers pour lever des troupes. On eut plûtoſt fait de l'approuver, aussi bien que tous les Articles dont il estoit convenu avec les Florentins, & les Deputez de Florence s'en retournerent avec une entiere satisfaction. Les Troupes de Maximilien

n'arriverent auprès de Verone qu'un mois apres la retraite de la Palice, & ne presserent pas tant que luy la Chiofura qu'elles avoient investie à leur tour. Elles s'expliquerent assez nettement à quelques jours de là, qu'elles ne pretendoient pas faire la guerre en plein hyver, & Maximilien fut contraint de rechercher par des voyes indirectes une Treve de quelques mois avec les Venitiens. Cette proposition en étoit honteuse: mais il valoit mieux se retirer d'affaire en essuyant un peu d'infamie, que de se voir réduit à n'avoir envoyé des troupes auprès de Verone & de Vicence que pour assister à leur reddition.

Louis convaincu de la nécessité de la Treve pour son Allié, employa les offices de son Ambassadeur pour l'obtenir du Senat, mais ce fut en vain. La saison estoit trop favorable aux Venitiens, & il ne s'attendoient pas moins que de recouvrer sans siege sur l'Empereur ce qu'il leur avoit ôté. L'argent des Florentins estoit dépensé; & Maximilien n'en avoit pas d'autre pour payer ses troupes, & pour pré-

1509. parer les convois dont elles devoient subsister. Il estoit aisé de prévoir qu'elles se débanderoient bien-tôt; & en quelque maniere qu'elles disparussent, Verone & Vicenſe n'en changeroient pas moins de Maître: mais le malheur du Senat l'avoit rendu plus civil qu'il n'avoit accoustumé de l'estre, & il n'osa refuser directement les Ambassadeurs de France & d'Allemagne. Il aima mieux leur dire qu'il ne pouvoit rien conclure de positif avec aucun de ses ennemis, jusqu'à ce qu'il eût appris le succès de l'Ambassade des six Senateurs qu'il avoit envoyez à Rome.

Ce pretexte estoit apparent, parce que la Cour de Rome s'estoit broüillée de nouveau avec la France. Pour entendre ce qui suit, il est nécessaire de presupposer que les Sforces avoient eu la nomination des principaux Benefices du Duché de Milan; & que Loüis n'estant pas de moindre condition qu'eux, se l'estoit aussi attribuée. Les Papes prédecesseurs de Jules ne l'avoient pas contestée; & ne s'estoient pas même formalisez de

ce que Sa Majesté Tres-Chrétienne en recouvrant le Cremonois & les Villes sur l'Adde, y avoit disposé des benefices de la mesme maniere qu'elle avoit accoustumé de faire dans le reste du Duché de Milan. Mais quand elle voulut étendre son pouvoir sur la partie de l'Estat de Terre-ferme qu'elle avoit conquise, Jules s'y opposa, & cette contestation aboutit à un Traité secret ménagé par le Cardinal de Pavie.

La France se relâcha; & Jules pour l'imiter donna sa parole au Cardinal qu'encore que le Saint Siege fût de tout temps en possession de pourvoir de plein droit aux benefices vacans en Cour de Rome, Sa Sainteté en laisseroit pourtant la nomination à Loüis & à ses Successeurs. Loüis qui avoit trop éprouvé la mauvaise volonté de Jules pour se contenter de ce qu'il disoit dans une affaire de telle importance, insista qu'on luy en donnât un écrit, & le Cardinal en pressa Jules. Mais sa Sainteté luy fit si bien connoistre qu'elle se mettroit mal avec tout le sacré Collége, &

1509. ——— mêmes qu'elle luy donneroit occasion de la déposer, s'il sçavoit & pouvoit la convaincre qu'elle eût renoncé en faveur de la France à l'un des plus beaux privileges de la Cour de Rome, que le Cardinal s'abstint de l'importuner davantage, & ne laissa pas de conclure le Traité.

Le Pape l'executa d'assez bonne foy pendant que les affaires de France prospererent : mais apres la levée du siege de Padoüe, le contre-coup qui en rejallissoit sur Louis à cause que ses troupes y avoient assisté, inspira la hardiesse à Jules d'agir contre sa promesse. Un Evêque de Provence mourut à Rome, & le Roy nomma à son Evêché. Jules n'y eut point d'égard, & conféra le benefice à un Italien. L'Ambassadeur de France s'en plaignit inutilement ; & Louis qui ne pouvoit endurer un affront de cette nature sans prejudicier à la dignité de sa Couronne, rendit publique la parole de Jules donnée au Cardinal de Pavie. Jules la desavoüa ; & comme il estoit persuadé que le Cardinal ne l'oseroit soutenir, il s'en

rapporta à sa déposition..

Le Cardinal ne sçavoit que trop que Jules estoit implacable. Il prétendoit à la Papauté ; & il y auroit mis un obstacle invincible en irritant Jules , parce qu'il luy eût falu se retirer en France , & sa longue absence de la Cour de Rome auroit déconcerté la brigue qu'il y avoit formée. Ainsi ce Cardinal refusa le témoignage que Louis luy demandoit ; & le Conseil de France ne trouva pas d'autre expedient pour ramener Jules à la raison , que de le frustrer pour un temps de l'argent qu'il tiroit pour la collation des Benefices situez dans les lieux que Louis possédoit en Italie. Ce démêlé ne passa pas outre , parce que le Sacré College se chargea d'accommoder l'affaire ; & en vint à bout au contentement des François , par la fermeté toute extraordinaire qu'il témoigna dans cette rencontre. Mais Jules qui n'avoit acquiescé à sa priere que pour se délivrer de l'importunité des Cardinaux , acheva pour lors de former la résolution qu'il executa trois ans apres. de

1509. renvoyer à quelque prix que ce fût les François de là les Alpes.

Les Historiens & les Politiques d'Italie la fondent sur trois considérations. La première que Jules qui estoit Genoïs n'avoit pu souffrir que la France eût réglé sans son consentement, ou du moins sans sa participation; les affaires de la Republique où il estoit né. La seconde que le Cardinal d'Amboise pretendoit toujours à la Papauté, & n'oublioit rien de ce qui servoit à fortifier sa brigue: ce qui donnoit pretexte aux Italiens plus défiants que les autres Nations, de soupçonner qu'après qu'il se seroit assuré des deux tiers des suffrages, il n'attentât à la vie de Jules. La dernière que Loüis s'obstinoit à vivre en bonne intelligence avec l'Empereur, notwithstanding les mortifications qu'il recevoit de luy chaque jour; & la Cour de Rome, qui ne pouvoit comprendre que Sa Majesté Tres-Chrétienne se fît gratuitement une telle violence, supposoit que ce fût à cause que la France & l'Allemagne avoient conspiré d'assembler un Concile ge-

néral aussi-tost que la guerre de Venise seroit terminée : d'y faire déposer Jules , & de mettre en sa place le Cardinal d'Amboise.

Mais ces motifs estoient trop éloignez , & dépendoient de trop de faits casuels pour estre vray semblables. Il est plus naturel de croire que Jules haïssoit les François ; & qu'il avoit cela de commun avec la plûpart des Italiens. Qu'il ne s'étoit lié avec eux que par interest ; & qu'il les avoit servis fidèlement , tant qu'il s'y estoit agy de sauver sa vie. Mais qu'après avoir fait sa fortune à leurs dépens ; & après s'estre élevé sur le saint Siege , où rien ne le forçoit plus de déguiser ses véritables sentimens , il avoit cherché les occasions de satisfaire sa haine , & n'avoit négligé que celles dont il auroit esté trop dangereux pour luy ou pour le saint Siege de profiter.

On ne sçait si le Cardinal d'Iorc en fut informé : mais il est constant que l'Ambassadeur d'Angleterre à Rome fit de nouvelles instances pour la reconciliation des Venitiens avec le

1509. saint Siege ; & qu'il pressa tellement le Pape, que Sa Sainteté luy promit de lever les Censures à deux conditions. L'une que le Magistrat établi dans Ferrare sous le titre de Vidame pour rendre la justice aux Venitiens dans toutes les affaires qu'ils auroient avec les Ferrarois, seroit supprimé. L'autre que les Sujets du Saint Siege ne seroient plus tenus de payer l'impôt que la Republique de Venise exigeoit d'eux, pour tenir en seureté la mer Adriatique.

L'Ambassadeur d'Angleterre les communiqua aux six Senateurs logez dans le Palais du Cardinal de Naples, qui répondirent peu de jours apres à la premiere: Qu'il n'y auroit pas moins d'injustice à priver les Venitiens du droit d'établir le Vidame, que du pouvoir de créer des Magistrats dans Venise: Qu'il y avoit eu une juste guerre au commencement du quatorzième siecle entre les Venitiens & les Ferrarois: Que ceux-cy avoient esté sur le point de succomber: Qu'ils avoient envoyé vers le Pape Clement Six leur Seigneur Su-

zerain , qui demouroit alors dans 1509.
 Avignon , pour le conjurer de leur
 envoyer du secours ; & que Sa Sain-
 teté leur avoit reparry en termes ex-
 près qu'elle n'avoit ny argent ny cre-
 dit , & ne leur pouvoit envoyer de
 troupes : Qu'ils s'accommodassent
 avec les Venitiens aux conditions les
 moins dures qu'il seroit possible , &
 sur tout qu'ils n'embarrassassent pas
 le Saint Siege dans une convention
 qui luy seroit honteuse. Les Ferra-
 rois frustrez de l'esperance qui les
 avoit portez à soutenir un long sie-
 ge, accepterent la capitulation telle
 qu'il plut aux Venitiens de la dres-
 ser.

Le principal des Articles qu'elle
 contenoit regardoit l'établissement du
 Vidame , & les Ferrarois l'envoyerent
 avec les autres à Clement. Sa Sain-
 teté ne ratifia pas à la verité la capi-
 tulation : mais elle ne la rejetta pas
 aussi , & ne témoigna ny par parole
 ny par action qu'elle luy fût desagrea-
 ble. Elle sembla donc l'autoriser par
 son silence ; & les Venitiens pre-
 tendoient que les Papes qui luy avoient

1509. succédé jusqu'à Jules n'y avoient rien trouvé à redire, puis qu'ils ne s'en étoient pas plaints dans une infinité de demêlez survenus entre eux & le Senat.

Jules repliqua que les Venitiens estoient possesseurs de mauvaise foy dans l'affaire dont il s'agissoit, & que par consequent ils n'avoient pas pu prescrire contre le saint Siege pendant les deux siecles qui s'estoient écouléz. Qu'ils avoient profité de la contrainte où les Souverains Pontifes avoient esté réduits de se bannir eux mesmes d'Italie, & de transporter le saint Siege dans Avignon. Qu'ils avoient fait une querelle d'Alleman aux Ferrarois plus foibles qu'eux sans comparaison. Qu'ils les avoient assiegez & pressez de forte, que rien n'avoit esté capable de les dégager. Que si Clement l'eut entrepris, il auroit donné d'inutiles marques d'impuissance; & qu'il avoit agy avec beaucoup de sagesse en laissant couler le torrent, & ne faisant aucune démarche qui pût un jour prejudicier au saint Siege. Que

ses Successeurs jusques là n'avoient pas 1509.
esté plus heureux que luy, ny plus en
estat de rétablir leur seule autorité
dans Ferrare, parce que la Republi-
que de Venise s'estoit toûjours ac-
crüe & renduë plus formidable : mais
que la perte de la bataille d'Agnadel
l'ayant reduite à ses anciennes bor-
nes du costé de Terre, il y auroit
lieu d'accuser le Pape de prevari-
cation s'il negligeoit de rentrer dans
un droit, dont le saint Siege avoit
esté si long-temps frustré.

Les Deputez de Venise répondirent
à la seconde condition, que la garde
de leur Golfe coutoit infiniment à la
Republique ; & que si la Cour de
Rome en vouloit estre informée, on
luy représenteroit les rôlles de la dé-
pense qui s'y estoit faite les quinze
ou vingt dernieres années. Que ce-
pendant elle n'en tiroit pas toute seu-
le la commodité, & que les Neapo-
litains & les Sujets du saint Siege la
partageoient avec elle. Qu'il estoit
donc juste qu'ils la déchargeassent
d'une partie des frais, de crainte que
le Senat ne pouvant survenir à la dé-

1509.

— pense, ne diminuât le nombre des Vaisseaux qu'il entretenoit; & que les Pyrates s'en appercevant, ne ravageassent à leur gré les côtes de la mer Adriatique: d'où il s'ensuivroit qu'ils apporteroient plus de préjudice par une de leurs décentes, qu'il n'en coutoit de contribution en un an. Que le Pape Alexandre Quarre s'en estoit informé dans son voyage de Venise: Qu'il avoit observé de ses propres yeux la sage conduite des Venitiens en ce point; Qu'il l'avoit jugée absolument nécessaire pour empêcher les Infidelles de s'établir dans l'Italie; & que pour la rendre durable, il avoit ordonné à tous les Sujets du saint Siege tant directs comme ceux de la Marche d'Ancone & leurs vassaux, qu'indirects, comme les Neapolitains de la Pouille & de la Calabre, qu'ils payassent tous les ans une légère redevance pour la subsistance des Flotes gardiennes du Golfe: Que la Bulle en avoit esté expédiée en bonne forme; & que si Jules n'estoit pas content des copies collationnées qu'on luy en fourniroit, on offroit de luy

en montrer l'original.

1509.

Jules repliqua que le voyage d'Alexandre Quatre à Venise estoit veritable, quoyque les Auteurs contemporains n'en demeurassent pas d'accord : mais que ceux qui l'avoient décrit y avoient ajouté tant de fables, qu'il n'estoit pas possible de déterminer au vray ce qui s'y estoit passé. Que les Bulles de la contribution accordées pour la seureté du Golfe estoient de cette nature, que quand il n'y auroit pas lieu de les soupçonner de fausseté, la Cour de Rome seroit toujours bien reçüe à pretendre qu'Alexandre n'estoit allé à Venise que pour y chercher un asyle ; & qu'il n'y étoit pas assez libre pour autoriser un acte, qui chargeoit ses Sujets d'un impôt d'autant moins supportable qu'il dureroit toujours. Qu'en tout cas Alexandre n'avoit pu traiter que pour le temps qu'il seroit Pape ; & que les Bulles ne lioient pas ses Successeurs, puis qu'elles avoient esté faites au prejudice du serment presté dans la ceremonie de son Exaltation, de n'aliéner en aucune maniere que ce fût

1509. pense, ne diminuât le nombre des
 — Vaisseaux qu'il entretenoit; & que les
 Pirates s'en appercevant, ne rava-
 geassent à leur gré les côstes de la
 mer Adriatique: d'où il s'ensuivroit
 qu'ils apporteroient plus de préjudice
 par une de leurs décentes, qu'il n'en
 coutoit de contribution en un an.
 Que le Pape Alexandre Quatre s'en
 estoit informé dans son voyage de
 Venise: Qu'il avoit observé de ses
 propres yeux la sage conduite des Ve-
 nitien en ce point; Qu'il l'avoit jugée
 absolument nécessaire pour empêcher
 les Infidelles de s'établir dans l'Italie;
 & que pour la rendre durable, il avoit
 ordonné à tous les Sujets du saint Sie-
 ge tant directs comme ceux de la
 Marche d'Ancone & leurs voisins,
 qu'indirects, comme les Neapolitains
 de la Pouille & de la Calabre, qu'ils
 payassent tous les ans une légère re-
 devance pour la subsistance des Flotes
 gardiennes du Golfe: Que la Bulle
 en avoit esté expédiée en bonne for-
 me; & que si Jules n'estoit pas con-
 tent des copies collationnées qu'on
 luy en fourniroit, on offroit de luy

en montrer l'original.

1509.

Jules repliqua que le voyage d'Alexandre Quatre à Venise estoit veritable, quoyque les Auteurs contemporains n'en demeurassent pas d'accord : mais que ceux qui l'avoient décrit y avoient ajouté tant de fables, qu'il n'estoit pas possible de déterminer au vray ce qui s'y estoit passé. Que les Bulles de la contribution accordées pour la seureté du Golfe estoient de cette nature, que quand il n'y auroit pas lieu de les soupçonner de fausseté, la Cour de Rome seroit toujours bien receüe à pretendre qu'Alexandre n'estoit allé à Venise que pour y chercher un asyle ; & qu'il n'y étoit pas assez libre pour autoriser un acte, qui chargeoit les Sujets d'un impost d'autant moins supportable qu'il durerait toujours. Qu'en tout cas Alexandre n'avoit pu traiter que pour le temps qu'il seroit Pape ; & que les Bulles ne lioient pas ses Successeurs, puis qu'elles avoient esté faites au prejudice du serment presté dans la ceremonie de son Exaltation, de n'aliener en aucune maniere que ce fût

1509. les droits & la liberté du saint Sie-
ge.

Les Venitiens en demeurèrent là ; & leur silence est d'autant plus blâmable , qu'il venoit d'une profonde ignorance. On aura de la peine à croire que le Senat de Venise où il y avoit alors des personnes les plus doctes de leur temps , & entre les autres l'incomparable Hermolaus Barbarus , que les Professeurs de Padouë qu'il n'avoit pas discontinuë de payer au plus fort de son malheur , ne luy envoyèrent pas un passage qui luy donnoit gain de cause.

Il est contenu dans l'Histoire de Flavivius Blondus que tous les curieux li-
soient alors, & qui se trouvoit tellement à la mode , que le Pape Pie Second , nonobstant ses grandes occupations , en avoit fait un Abregé qui subsiste encore. Blondus rapporte que le Pape Gregoire Dix tint en personne à Lyon , le Concile general qu'il y avoit convoqué. Que ceux de la Marche-d'Ancone y presenterent une Requête pour estre déchargez de la contribution qu'ils payoient au Se-
nat

nat de Venise pour la subsistance de
ses Gardes-costes. Que le Pape & le
Concile avoient examiné l'affaire à
fond, & qu'ils l'avoient jugée à l'a-
vantage des Vénitiens.

Fin du Cinquième Livre.



PRIVILEGE DV ROY.

LOUIS PAR LA GRACE DE
DIEU ROY DE FRANCE ET
DE NAVARRE : A nos amez &
Feaux Conseillers, les gens tenans nos
Cours de Parlement, Maistres des
Requestes ordinaires de nostre Hof-
tel, grand Conseil, Baillifs, Sené-
chaux, Prevosts, leurs Lieutenans,
& à tous autres nos Justiciers & Offi-
ciers qu'il appartiendra; Salut. Nos-
tre bien amé le Sieur VARRILLAS
nous a fait remontrer qu'il a compo-
sé un Livre intitulé *l'Histoire de Louis
Douze*; en l'on voit ce qui est arrivé
de plus remarquable sous son Regne;
lequel Livre il desireroit faire impri-
mer & donner au public: mais il
craint qu'après en avoir fait la dé-
pense quelques-autres voulussent l'im-
primer à son prejudice: Pourquoy il
nous a tres-humblement fait supplier
luy accorder nos Lettres de Privile-

lege sur ce necessaires. A CES
CAUSES, desirant favorablement
traiter ledit exposant, nous luy avons
permis & accordé, permettons & ac-
cordons par ces presentes, de faire
imprimer ledit Livre, iceluy vendre
& debiter en tous les lieux de nostre
Royaume, pays, terres & Seigneuries
de nostre obeissance, en telle marge
& caractere, & dautant de fois que
bon luy semblera durant le temps de
dix années consecutives, à compter
du jour qu'il sera achevé d'imprimer
pour la premiere fois: pendant lequel
temps Nous faisons tres-expresses in-
hibitions & deffences à toutes person-
nes, de quelque qualité ou condition
qu'elles soient, Imprimeurs, Libraires
& autres, d'imprimer, faire imprimer,
vendre & distribuer ledit Livre sous
pretexte d'augmentation, correction,
changement de titre, fausses marques
ou autrement, en quelque sorte &
maniere que ce soit, ny mesme d'en
faire des extraits ou abregez: Et à
tous Marchands estrangers d'en ap-
porter ny distribuer en ce Royaume
d'autres Impressions que de celles qui

auront esté faites du consentement de
l'exposant, à peine de trois mil livres
d'amande, payable par chacun des
contrevenans, & applicable un tiers
à Nous, un tiers à l'Hospital gene-
ral de nôtre bonne Ville de Paris,
& l'autre tiers à l'exposant, de con-
fiscation des exemplaires contrefaits,
& de tous dépens dommages & in-
terests; à condition qu'il sera mis deux
exemplaires dudit Livre dans nôtre
Biblioteque publique: un en celle du
cabinet de nos Livres en nôtre Châ-
teau du Louvre, & un en celle de
nôtre amé & feal le Sieur Boucherat
Chevalier Chancelier de France,
avant que de l'exposer en vente, à la
charge aussi que l'Impression en sera
faite dans nôtre Royaume & non ail-
leurs, & que ledit Livre sera imprimé
sur de beau & bon papier & de bel-
le impression; & ce suivant ce qui
est porté par le Reglement fait pour la
Librairie & Imprimerie és années mil
six cent dix-huit & mil six cent qua-
tre-vingt-six, enregistré en nôtre Cour
de Parlement de Paris, à peine de
nullité des presentes, lesquelles seront

registrées dans le Registre de la Com-
munauté des Imprimeurs & Libraires
de nostredite Ville de Paris. Si vous
Mandons & enjoignons que du con-
tenu en icelles vous fassiez jouir &
user pleinement & paisiblement ledit
exposant, ou ceux qui auront droit de
luy, sans souffrir qu'il leur soit fait ou
donné aucun empêchement. Voulons
aussi qu'en mettant au commencement
ou à la fin dudit Livre une copie ou
extrait d'icelles, elles soient tenuës
pour bien & dûement signifiées, &
que foy y soit adjoutée & aux copies
collationnées par l'un de nos amez &
feaux Conseillers & Secretaires, com-
me à l'Original. Commandons au pre-
mier nôtre Huissier ou Sergent sur ce
requis, de faire pour l'exécution des
presentes tous exploits, saisies & au-
tres actes de Justices nécessaires sans
demander autre permission, nonob-
stant toutes oppositions ou appella-
tions quelconques, clameur de haro,
Chartre Normande, & autres Lettres
à ce contraires. Car tel est nostre plai-
sir. Donnée à Versailles le 20. jour de
Novembre, l'an de grace 1687. Et de

nôtre regne le quarante - cinquième.
Signé, Par le Roy en son Conseil,
GAMART.

Registré sur le Livre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, le 22. jour de Novembre 1687. suivant l'Arrest du Parlement, du huitième Avril 1653. celui du Conseil Privé du Roy, du 27. Fevrier 1665. & l'Edit de Sa Majesté donné à Versailles au mois d'Aoust 1686. Le present enregistrement fait à la charge que le debit dudit Livre se fera par un Imprimeur ou Libraire, suivant l'Edit, Statuts & Reglemens.

Signé J. B. COIGNARD, Syndic.

Et ledit Sieur Varillas a cedé & transporté son droit du present Privilege à Claude Barbin, Marchand Libraire à Paris, pour en jouir pendant le temps porté par iceluy, suivant l'accord fait entr'eux.

*Achevé d'imprimer le 23 jour de
Mars 1688.*

A01 1473124

Le Roy a esté en la ville de Paris
le jour de la Pentecoste l'an
de grace mille cinq centz.

Le Roy a esté en la ville de Paris
le jour de la Pentecoste l'an
de grace mille cinq centz.

Le Roy a esté en la ville de Paris
le jour de la Pentecoste l'an
de grace mille cinq centz.

Le Roy a esté en la ville de Paris
le jour de la Pentecoste l'an
de grace mille cinq centz.

Handwritten text at the top of the page, likely a header or introductory paragraph.

Handwritten text in the middle section of the page, consisting of several lines of script.

Handwritten text in the lower middle section of the page, continuing the script.

Handwritten text at the bottom of the page, possibly a concluding paragraph or signature.













